

La Cruelle Victoire

par
Maurice
Vallet



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"

1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marquerte*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 Lyn BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Révél*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTÉGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour vaincre*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Veu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMBS : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ang*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludioline*.
 Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre au la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Muldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. de HARCOET : 37. *Derniers Romeaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KERANY : 131. *Pignon sur rue*.
 Vesco de KÉREVEN : 214. *Où est-il ?*
 Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Aude LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Conflits d'âme.*
 MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Mite.*
 William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
 Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MÉTÉE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolu.*
 Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre RÉGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.*
 Procopé le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
 Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Mol.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mort de Viviane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En julte.*
 Mario THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pellote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
 Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
 Jean de VIDAGE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92675

MAURICE VALLET

La Cruelle Victoire



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV)

La Cruelle Victoire

I

Propos et rêveries d'une jeune fille.

L'après-midi s'achevait péniblement. Les filles de Mme Ganguille avaient joué la somme que chaque année elles apprenaient avant de partir en vacances. Lignereux, un petit jeune homme blond et rose, avait récité son dernier poème en vers de treize pieds, où il tutoyait le soleil et où il déclarait vouloir mourir, ne pouvant plus porter le poids de ses chagrins. On avait mangé tous les gâteaux et bu des boissons fraîches. A présent, la conversation se coupait de longs silences où tombaient seulement quelques phrases banales sur la chaleur de cette fin d'été. Ce n'était encore que le repos après une réunion où l'on a beaucoup bavardé, mais on sentait l'ennui tout proche. Des bâillements s'étouffaient derrière les mouchoirs de dentelle. Déjà les hommes avaient quitté le salon et fumaient sur la terrasse devant le panorama de la vallée de Cambo étalée sous leurs yeux.

Quelqu'un cria :

— Si nous descendions à la Nive pêcher des truites ?

Toute la jeunesse accueillit l'idée. Les rires recommencèrent à s'égrener. Le temps de fermer le piano, de bousculer quelques chaises, de casser une tasse de porcelaine, et toute la bande sortit en tumulte.

Dehors les jeunes filles respirèrent largement la brise que le soir rafraîchissait. Groupées un instant devant les buis taillés, elles évoquaient la grâce allègre des adolescentes que la vie n'a pas encore meurtries. Leur fantaisie contrastait avec la régularité de cette nature emprisonnée dans les fils de fer et les rocailles en ciment...

Leur rire s'éparpilla le long des sentiers en lacet menant à la rivière, et les robes de toile mettaient des blancheurs fugitives à travers les feuillages déjà rouillés par l'automne.

Seule, Mathilde Andry s'attarda sur la terrasse. Un des hommes vint à elle. Il avait cette allure correcte et anonyme qui ne permet pas de cataloguer socialement un type. Cinquante ans peut-être. Une chevelure rare ; de bons yeux gris un peu tristes : ce pouvait être un employé de sous-préfecture ou un professeur de collège provincial. A la vérité, il se nommait Pierre Larans, écrivait pour son plaisir quelques livres qui se vendaient et collaborait à la Société archéologique de son département.

Mathilde l'interpella :

— Monsieur l'auteur, vous rêvez-vous ?

— J'attends que le s'éteigne. Sa mort sera somptueuse ce soir, et à l'heure la Nive roulera du sang.

— Un coucher de soleil que nous lirons dans le prochain roman.

— Je l'espère.

— Et qu'y trouvera-t-on, autour ?

Il eut un geste mystérieux.

— Beaucoup de choses : de l'amour, de la tristesse, de la joie, la vie, quoi !...

— Evidemment, toutes vos histoires ne sont-elles pas vécues ?

Il devint maussade, éclata :

— Ah ! non ! finissez la légende ! Quand j'écris un roman, je ne fais pas de confidences. J'explique un état d'âme et je consigne des observations.

Puis il se mit à rire devant l'air amusé de la jeune fille :

— Excusez-moi de m'irriter ainsi. Mais avouez qu'il est exaspérant d'être toujours accusé d'être l'homme des aventures qu'on raconte. Interrogez toute notre bonne ville de Châtenelles : mon cas est clair. Pour les uns, je suis l'ancien jeune homme incroyant qui a fait le voyage de Jérusalem et en est revenu converti. Pour d'autres, qui ignorent le grand deuil de ma vie, je reste le célibataire ténébreux qui ne s'est jamais marié parce que sa fiancée est morte dans une avalanche. J'ai été déshérité par un oncle qui s'était cru silhouetté dans une demi-page, et d'honnêtes mères de famille, ayant lu mes livres, m'ont dit avec sincérité : « Pauvre ami ! comme vous avez dû souffrir ! » Ne riez pas. C'est très grave. Sans cette légende, je n'aurais jamais écrit tant de romans ! Je ne sais pas ce que la littérature y a

gagné. Mais ma vie en a été quelque peu compliquée.

Elle se fit ironiquement compatissante :

— Que je vous plains !

Puis elle baissa la voix, en désignant un jeune homme silencieusement accoudé sur la balustrade.

— Ah çà ! tout le monde est donc mélancolique, ce soir ? Voyez : notre fils spirituel laisse errer un regard absent sur les paysages.

— Il médite sur notre entretien de tout à l'heure.

— Qui roulait sur ?...

— Une chose grave : le mariage...

Elle parut agacée, rit nerveusement :

— C'est très amusant, au contraire, ce dialogue, quand on connaît les personnages : un écrivain que son métier a promené dans tous les détours du cœur de l'homme et de la femme ; un adolescent qui doit en être encore à la fiancée blanche à laquelle on rime des vers, sous sa lampe d'écolier, pendant que la maman croit qu'on dort...

Larans ne riait pas. Il dit seulement d'une voix un peu triste :

— Toujours la même. Votre ironie ne respecte rien. Elle a tué déjà deux ou trois maris, et vous aurez demain vingt-cinq ans ! Pourtant je discerne un vague regret dans votre raillerie...

— Sait-on jamais ? Ces soirs d'arrière-été sont si étonnants que l'existence vous semble vide.

— Il faut l'occuper avec un amour loyal et partagé.

Mais elle reprit tout de suite son air d'orgueil cruel :

— J'y songerai...

— Prenez garde qu'il ne soit trop tard. On ne manque pas impunément à certaines lois du cœur.

— Oh ! j'ai des idées très nettes là-dessus. Il me fant un mari qui soit riche. A quoi bon s'encombrer d'un foyer si l'on doit y souffrir ?

— Eh ! eh ! je souhaiterais que ce soit un pauvre que vous aimiez.

— Ne l'espérez pas, je dirais non quand même. Je ne suis pas assez riche pour m'offrir le luxe d'un mari pauvre...

L'écrivain haussa les épaules :

— Si je ne vous connaissais pas, je vous mépriserais. Toujours votre manie d'outrer. Quand consentirez-vous à parler et à penser comme une honnête fille ?

— J'ai le temps. Il faut faire joyeux les jours si brefs

de la jeunesse. Voici quelques années déjà que j'ai pu mesurer le pouvoir d'une femme sur une volonté d'homme. Soyez sûr qu'une jeune fille a le mari qu'elle veut, et quand elle le veut.

Il la regarda bien en face :

— Songeriez-vous à essayer sur René Marsyl ?

Elle ne baissa point les yeux, mais un pli barra son front :

— Peut-être.

Larans se rapprocha tout près d'elle :

— Mathilde, pour vous je suis un bonhomme d'écrivain indulgent. Vous n'êtes pas méchante, je crois. Mais jusqu'à ce jour, vous n'avez guère su qu'apprendre le tango et vous ennuyer l'été sur les plages. Et puis vous accusez une fâcheuse tendance à penser que votre beauté vous donne le droit de faire souffrir les hommes qu'elle ément... Cette conception de la vie n'est pas seulement fausse : elle est avilissante, et vous méritez mieux que cela. Croyez-vous que je n'aie pas remarqué votre attitude à l'égard de René ? C'est un noble cœur, trop prompt à souffrir, hélas ! et auquel il manque encore un peu d'épreuve pour s'affermir contre le monde. J'ai peur que cette épreuve lui vienne par vous. Son père était mon meilleur ami. Il est mort en me confiant son enfant. J'ai juré de le protéger contre lui-même, s'il en était besoin. Je le protégerai contre vous...

— Merci ! me voici vouée au rôle de femme fatale.

— Cela dépendra. Aux femmes comme vous, l'orgueil sert de vertu. Le vôtre vous préservera, j'espère, des misères côtoyées dans vos promenades à travers le monde. Vous êtes fermement résolue à conquérir un mari par tous les moyens. Eh bien ! vous n'êtes pas l'épouse qui convient au cœur délicat que je défends. Dans le foyer que vous fonderez, si jamais cette fantaisie vous dure, vous n'avez pas seulement besoin d'un amour, mais d'une autorité. Prenez un mari qui vous brise : c'est le seul que vous consentirez à aimer.

Elle affecta de croire qu'il jouait au paradoxe :

— Alors c'est une déclaration de guerre ? Quel charmant ironiste vous faites ! Mais tenez, à cette heure, nous n'échangeons que de la littérature. Ne craignez rien pour votre jeune homme, monsieur le romancier, et parlons d'autre chose.

Larans frissonna sous le vent qui montait de la vallée.

— Non, je rentre. Voici le soir. Dans une heure on n'y verra plus. Il y a longtemps que je ne cours plus les routes la nuit, et mes rhumatismes n'aiment pas les rêveries au clair de lune. Vous partez demain?

— Oui. Nous nous reverrons à Châtenelles?

— Certes.

Il lui baisa galamment la main.

— Au revoir.

Il secoua quelques feuilles mortes tombées sur son feutre, alluma une cigarette et s'en fut, en tapotant les buis de sa canne.

*
* *

Mathilde demeura un instant songeuse. En bas, quelques rires se mêlaient au murmure de l'eau sur les galets. Elle n'eut d'ailleurs point le loisir d'une longue réflexion. René Marsyl, surpris par le silence, venait vers elle. C'était un grand jeune homme, à l'air mélancolique de ceux pour qui la méditation est la principale affaire de la vie. Comme il restait un peu gauche, ne sachant comment ouvrir la conversation, elle parla la première de sa voix nette :

— Monsieur Marsyl, voulez-vous m'accompagner jusqu'à la Nive? J'ai perdu mes compagnes, et vous votre compagnon.

Il répondit un « Volontiers ! » cérémonieux et marcha auprès d'elle.

Mais, avant de quitter la terrasse, ils s'arrêtèrent un instant, émus par la splendeur du paysage.

Mathilde s'écria :

— Vous aimez notre pays basque!

— Oui. Il étale une beauté pacifiante. La couleur de son ciel est amicale. Les montagnes n'y déchirent point les nuages et partout les prairies y revêtent la sévérité des pentes.

— Quel lyrisme! C'est qu'en effet, ce regard accordé à la vallée a la mélancolie d'un adieu. Prenons garde de ne pas nous attrister.

— Un peu de reconnaissance aussi m'émeut. Cette grande paix, qui nous attendrit ce soir, elle a rétabli une santé très chère que je lui avais confiée.

— Oui, celle de votre mère. Comment va-t-elle?

— Infiniment mieux. Il ne reste plus que le chagrin, et ceci est désormais l'affaire du temps et de Dieu.

Il ne vit pas le sourire effleurant les lèvres de

la jeune fille, à ce dernier mot, et poursuivit :

— Mais je reviendrai vers cette oasis où j'ai consolé, moi aussi, ma douleur. Notre cœur s'attache aux paysages qui apaisèrent ses troubles. Je comprends que les anciens aient divinisé les aspects changeants de la terre. Quelque chose de cet amour demeure encore dans la ferveur que nous réservons aux bois et aux sources qui nous ont guéris.

Puis, ayant contemplé une dernière fois la plaine où le Bas-Cambo éparpillait ses toits rouges :

— Vous partez demain ?

— Eh oui ! j'oubliais que nous sommes justement réunis pour la dernière fois. Après-demain, la petite ville, les réceptions du jeudi, les potins, les tennis, les tournées du théâtre municipal et les messes de mariage des petites amies. Et vous ?

— Moi, je reste ici, près de ma chère malade, tant que le soleil daignera sourire.

— Mais nous nous reverrons à Châtenelles ?

— Je l'espère.

— Alors je vais devenir égoïste et souhaiter que la pluie vous chasse bientôt d'ici.

Pourquoi cette phrase le troubla-t-elle un peu ?

À présent ils ne parlaient plus. La paix tombait du ciel effacé. Dans les allées, où les arbres allongeaient leurs ombres, ils opposaient leur jeunesse, elle très droite, la tête rejetée en arrière, l'air dur et hautain, prenant possession de la vie comme d'une conquête ; lui, plus affaissé, le regard très franc, de la tristesse au fond des yeux bruns que ne devaient point habiter les songes heureux.

Elle reprit la première la parole :

— Mais nous ne pensons plus à nos amis. Nous oublions que nous sommes en route pour les chercher.

Ils n'allèrent pas loin. La bande remontait le sentier, essoufflée de sa course au bord de la rivière... Les filles avaient fleuri leur chevelure de touffes d'hortensias bleus cueillis aux talus. Il y eut des rires et des cris :

— On vous croyait perdue.

— Mademoiselle aime mieux rêver que de patauger dans l'eau claire.

— Et avec une âme sœur, encore.

— C'est tout simplement scandaleux !

Marsyl ne souriait plus, gêné par cette douzaine d'yeux moqueurs. Mais Mathilde imposa vite silence par un

impérieux « Finissez ! vous êtes bêtes ! » qui éteignit un instant les gaietés.

Tout le monde revint vers la maison. Sur la terrasse, on se sépara dans le brouhaha des : « Au revoir ! Bon voyage ! A l'année prochaine ! » tandis que les femmes épinglaient leurs chapeaux devant les glaces du salon. On allumait déjà les lampes.

Marsyl s'aperçut qu'il était le seul homme resté à la villa, et prit congé brièvement. Mathilde l'accompagna jusqu'à la grille, après lui avoir jeté sur les bras une gerbe de roses coupées en hâte aux massifs. Et comme il remerciait avec un peu d'étonnement :

— Pour votre mère ! afin qu'il entre chez elle quelques sourires de cet automne qu'elle ne peut contempler que de sa chaise longue. Et puis il me plaît de penser que les dernières fleurs que j'aurai cueillies cette année se faneront chez vous.

Elle avait dit cela d'une voix profonde, voilée de mélancolie. Il se sentit vaguement ému :

— Merci. Dans la vie, il arrive souvent que nous ne pouvons pas cueillir les fleurs respirées en passant.

— Oui. Le jardin s'effeuillera sans moi, cette année. Mais je reviendrai, et au prochain été je retrouverai quelques souvenirs heureux.

Comme il ne répondait pas, et semblait l'interroger du regard, elle acheva :

— Ceux de nos causeries sur la terrasse...

En hâte, il serra la main qu'elle lui tendait et s'en alla.

Dehors, il marcha lentement. Beaucoup d'événements se mêlaient dans sa mémoire : la mort de son père, si proche encore, l'épuisement physique et moral de sa mère sur laquelle il avait dû veiller comme sur un enfant, et dont il allait tout à l'heure retrouver le visage inquiet. Et puis la douceur de cet été vécu à Cambo, et dont il goûtait la mort somptueuse, la joie de voir renaître à la santé celle dont il était désormais la seule raison de vivre. Et puis encore des profils de jeunes filles rencontrées, des paysages de crépuscule et des rêveries dans les jardins fleuris d'hortensias bleus.

Il était de ces âmes délicates auxquelles a manqué l'énergique noviciat de la vie et dont l'éducation scolaire n'a point durci la sensibilité. La fortune de ses parents était suffisante pour qu'il ne s'inquiât point de savoir à quelle carrière il demanderait son pain. Il

avait eu le loisir de chercher à quoi il occuperait son temps, et en avait usé. Son père se contentait de diriger une modeste banque à Châtenelles et de toucher quelques fermages.

Chose étrange : cet homme qui avait fait dans sa vie la part si large au travail, avait des scrupules exagérés dès qu'il s'agissait de son fils. Il ne l'avait point initié à ses besognes parfois ingrates. Il partageait avec beaucoup d'autres cette illusion qu'il ne faut pas que les enfants soient soumis au labeur des pères ; bonté trop étroite, un peu orgueilleuse en somme, puisqu'elle suppose que vos descendants ne seraient pas capables de votre effort.

D'origine basque, le père Marsyl avait gardé la maison natale adossée aux collines de Cambo, où chaque année il envoyait sa femme et son fils passer quelques semaines. Aujourd'hui, le paysage où l'enfance de René avait joué abritait sa première douleur. Les lieux chéris pour l'aimable complicité qu'ils apportaient à ses jeux d'enfant choyé recevaient à présent confidence de ses chagrins. Ils lui rendaient en apaisement l'amour qu'il leur avait voué depuis l'heure où il avait pris conscience de la beauté nuancée des prairies et de la douceur des chansons de la Nive écumant sur les pierres.

Lentement, comme à regret, la nuit venait. Les arbres de la route, joignant leurs cimes, formaient une voûte frémissante que les lampes électriques piquaient de points d'or. Distraitement, il respira le parfum des roses cueillies, et tout de suite se remit à songer à des départs très proches. Demain, dans quelques jours, les familles qui villégiaturaient à Cambo regagneraient leurs provinces. Il serait seul, — ou presque, — dans ce coin de pays dont il connaissait tous les sentiers. Les années précédentes, il n'éprouvait pas cette vague inquiétude devant la solitude. Sans doute, alors, le deuil ne l'avait pas visité. Mais, en s'interrogeant, il devait s'avouer qu'un élément nouveau entraît dans sa tristesse, et que, de toutes les absences prévues, une seule était redoutée.

Mathilde ? Il l'imaginait, à cet instant, pensive sur la terrasse où ils avaient causé au crépuscule. Songeait-elle à lui ? Peut-être. Était-ce l'amour qui naissait ? Il ne savait pas encore, n'ayant jamais réfléchi profondément sur les choses du cœur. Sa piété l'orientait

vers les méditations austères. Elle l'avait préservé des frivolités où se fanent les premières tendresses, et, en lui montrant les dangers des passions trop tôt éveillées, lui inspirait une sorte de peur de la Femme. Il ne la désirait pas autrement que fiancée. Il savait qu'il se marierait un jour avec une jeune fille qu'il ne connaissait pas encore, mais à laquelle il unissait déjà sa vie honnête.

Il en avait vu plusieurs autour de lui, de ces mariages arrangés par les parents. Le programme était identique. Un soir, un jeune homme et une jeune fille se rencontraient dans un salon ami. La jeune fille était toujours en toilette claire avec une écharpe blanche ! le jeune homme, en jaquette noire et ganté de frais. On parlait de beaucoup de choses sans importance. Après quoi, c'était affaire entre les pères et mères. Quelques lettres s'échangeaient. On donnait des chiffres et on se mariait après deux mois de visites. Marsyl ne concevait pas qu'il pût en être autrement pour lui. Mais à présent il comprenait qu'un sentiment encore inéprouvé occupait son cœur ; sentiment complexe, où il y avait de l'orgueil, de la crainte, et cette mélancolie que donne la fin d'une jeunesse. Désormais, son adolescence était close que tant de délicatesses avaient prolongée. A son tour, il connaîtrait la puissance mystérieuse de l'amour : force de noblesse ou d'avilissement suivant la femme qui en joue et l'accueil qu'on lui réserve. A cet instant, il ne réfléchissait d'ailleurs à aucune décision grave. Il se plaisait seulement à s'attarder dans un rêve, à prolonger l'écho des paroles échangées, à fixer en lui, pour les mieux évoquer plus tard, les paysages sur lesquels flotterait toujours un visage qu'il ne verrait plus demain.

..

Il arriva à la nuit à sa maison. De l'ombre des glycines ombrageant la véranda, une voix faible lui parla :

— C'est toi ?

— Oui, ma mère... Encore dehors ? Quelle imprudence !

— Il faisait si bon ce soir ! La charmille nous épargne les brises trop vives... Et puis, je t'attendais.

Elle se leva de la chaise longue et rentra appuyée au bras de son fils.

Dans la salie à manger, la vieille servante disposait silencieusement le repas.

— Il est tard. Tu dois avoir faim.

— Merci ! Il y a quatre heures que je mange et que je bois.

Sous la clarté crue de l'ampoule électrique, leurs têtes se rapprochèrent. Elle dit :

— Tout s'est bien passé, chez les Andry ?

— Oui. Nous avons débité toutes les sottises inoffensives qui se peuvent dire quand on n'a pas autre chose à faire. Mesdemoiselles Ganguille jouent toujours la même sonate à quatre mains et ce petit poèteureau de Lignereux vent toujours mourir. Heureusement, il y avait Larans, et nous avons réparé tout le temps perdu en bavardant.

Il continua après un silence :

— Tout ce monde-là va quitter Cambo. Nous allons demeurer bien seuls !

Elle eut un geste de suprême indifférence :

— Que m'importe ? Ma peine se suffit à elle-même.

Puis, sentant l'égoïsme de sa réponse :

— J'ai tort de parler ainsi. Voici trop de semaines déjà que je te lie à ma chaise longue.

Il l'interrompit d'un geste :

— Tu sais que ce devoir est ma plus douce joie. Cependant, la saison commence à devenir froide. Ne voudrais-tu pas, toi aussi, rentrer à Châtenelles ?

Il avait dit cela d'un ton si bref qu'elle releva la tête. Elle se contenta de demander :

— Et les Andry ?

— Elles partent demain. Mathilde est plus jolie que jamais. Le malheur est qu'elle le sait.

— Espérons qu'à Châtenelles on aille elle trouvera le mari après lequel elle court depuis si longtemps.

Il répliqua sans sourciller :

— Elle fait comme beaucoup d'autres.

— C'est vrai. Voici quelques années déjà que la fondation d'un foyer prend des allures de chasse. Autrefois, les filles, bien sagement, attendaient que l'époux les choisît. Un aven qui n'eût pas été une réponse leur eût semblé une faiblesse. Quand l'élu de leur cœur passait près d'elles sans les voir, elles montraient silencieusement avec leur amour. Aujourd'hui, elles se mettent elles-mêmes en quête !...

Elle s'énervait et fixait son fils avec inquiétude.

— Quels frais d'élégance tu as faits aujourd'hui ! Où est le jeune homme qu'il fallait mener de force chez le tailleur pour lui faire prendre mesure d'un habit neuf ?

— Je ne vois pas ! On est très méticuleux chez les Andry. Il est inutile de provoquer une critique toujours aux aguets.

— La critique de Mathilde t'est donc bien sensible ? Il parut gêné :

— Oh ! je n'attache pas à ces choses plus d'importance qu'elles n'en comportent. Seulement...

— Seulement, tu l'aimes, tout simplement.

Il dressa brusquement la tête.

— C'est absurde !...

Puis il s'apaisa, se souvenant qu'il parlait à une malade.

— Voyons, mère, que signifie cette querelle ? J'ai accompli aujourd'hui le geste le plus banal du monde en allant m'ennuyer quelques heures chez les Andry, que nous voyons bien quatre fois par an à Châtenelles. Tu en tires tout de suite des conclusions qui ne furent jamais ni dans mes intentions ni dans mes actes. Vas-tu être de celles qui marient deux jeunes gens parce que l'un d'eux a trouvé que l'autre était bien habillé, certain soir, et l'a dit ? D'abord, je n'aime pas Mathilde ! Je la défends contre les calculs qu'on lui prête. Elle a sans doute assez de défauts pour qu'on n'en ajoute pas. Mais elle secoua la tête :

— Si, il y a quelque chose. Chaque fois que tu es allé à la villa, tu en es revenu rêveur. Tu m'as laissée seule, tout un après-midi, pour la première fois. Tu t'inquiètes de détails de toilette qui t'eussent fait rire hier. Ce soir même ta gaieté ne tient pas : elle masque le chagrin d'une séparation que tu redoutes. Gageons que tu ne trouverais pas Cambo dépeuplé ni l'automne précoce si Mathilde retardait son départ.

Alors, il essaya de discuter :

— Il est donc bien dangereux d'aimer Mathilde ?

Elle devint soudain grave pour dire :

— Mon enfant, si tu t'abandonnais à cet amour, j'ajouterais ce malheur au deuil qui nous a meurtris.

Elle étouffa un sanglot dans son mouchoir, et acheva :

— Prends garde ! Ne songe pas à mon chagrin. Je ne dois plus compter beaucoup désormais. Mais réfléchis à ce que doit être le mariage, et à ce qu'il serait avec Mathilde.

Depuis longtemps déjà ils ne mangeaient plus. Ils se levèrent. René aida sa mère à quitter la table et elle s'abandonnait à la douceur de cet appui.

— Mère, nous avons tort de discuter sur des chimères. Vous savez bien que votre enfant ne pourrait pas construire son bonheur en dehors du vôtre. Nous resterons à Cambo tant qu'il vous plaira et je ne parlerai plus de Mathilde Andry.

Elle essaya de sourire afin qu'il la crût rassurée. Mais elle demeura triste, car elle savait que le cœur de son fils n'était plus tout entier à elle maintenant. Comme elle frissonnait sous l'air frais venu du jardin, il l'enveloppa du grand châle glissé sur le fauteuil.

— Allons ! Voici l'heure où les mamans sages vont dormir.

Elle se laissa conduire jusqu'à l'escalier où attendait déjà la servante. Ils s'embrassèrent longuement, après quoi René revint seul dans la pièce et se mit à lire.

Mais il ferma vite son livre, et alla chercher dans un coin du vestibule où il les avait posées les fleurs de Mathilde, et, songeant qu'il n'oserait plus les offrir à sa mère, il les éparpilla sur la route, par-dessus la grille.

Mais, dans ses mains crispées un instant sur les tiges, s'attardaient les parfums de l'automne.

Et il revoyait la terrasse ensoleillée, les ombrages de la Nive, et, debout près de lui, Mathilde semblant s'offrir avec ses roses !



A la même heure, parmi les valises et les cartons déjà bouclés, dans la chambre dépourvue de ses bibelots, accoudées aux fauteuils enmaillottés de leurs housses, Mathilde et sa mère causaient :

— Trente-cinq ans, fils unique, les parents morts, une situation sérieuse, tu ne trouveras jamais mieux, ma fille, que cet Herraneuf.

Mathilde, énigmatique, suivait du regard la fumée de sa cigarette.

— Admettons. Mais cela peut attendre.

— Eh ! eh ! il faut se hâter de choisir. Tu vieillis.

— Vieillir ? Est-ce que les femmes comme moi vieillissent jamais !

La mère reprit :

— Oui, oui, ma petite. Croque ta jeunesse ; mais

dépêche-toi quand même de te marier, car plus tard ta dot sera trop mince pour que s'y accroche un époux.

— Je ne sais pas. Et puis je ne cause pas sérieusement à 10 heures du soir.

La mère n'insista pas et sortit.

Mathilde vint s'accorder à la fenêtre ouverte. Un calme infini régnait, que troublait seul le murmure de la Nive. Dans cette nature apaisée, elle se sentit soudain mélancolique. Dans son cœur, occupé seulement par les frivolités et les égoïsmes, il y avait place encore pour la tristesse en face d'un spectacle dont la nuit exaltait toute l'émotion. Le sifflet d'un train, haletant péniblement vers Itxhassou, la fit tressaillir... Demain, elle partirait, elle aussi.

Sa vie était étrange. Depuis dix ans, elle se déroulait avec une lassante monotonie. L'été aux plages ou aux montagnes. L'hiver dans la petite ville provinciale où l'on vivait chichement, afin d'exposer des toilettes neuves sur le Mail ou devant la mer. Pour distractions, des flirts ne dépassant pas une saison d'hôtel; un peu de peinture, un peu de musique, sans d'ailleurs accorder à l'art cette ferveur qui parfois seule embellit une existence. Comme tout cela semblait vide devant cette immensité frémissante! Insensiblement, sa méditation s'orientait vers les pensées hautes. Les paroles de sa mère lui rappelaient ce qui demeure, sauf exception, le but normal d'une destinée féminine: le foyer.

Un mari! Elle n'avait jamais imaginé le sien que comme un monsieur d'allures élégantes et d'esprit suffisant, qu'elle verrait aux heures des repas, et avec lequel elle irait au théâtre et danser. Son père était ainsi. Elle ne comprenait pas qu'on pût regretter un père et un mari à la manière de Marsyl et de sa mère. Mme Andry était plus sage: Elle avait voulu que son veuvage fût gai, et vraiment il l'avait été...

Mathilde sentit vaguement ce soir qu'il y avait des sentiments profonds dont son âme avait la nostalgie, peut-être le besoin. L'idée qu'elle pût épouser Herranenf, un terrien dont on lui vantait surtout la fortune, l'exaspérait un peu, et, jusqu'à ce jour, elle avait obstinément refusé toute entrevue. Alors elle pensa à Marsyl, qui décidément, l'intéressait, avec son cœur si neuf. Mais elle ne s'était pas accoutumée à mener sa réflexion jusqu'au remords.

Le vent s'éleva, balayant sur le sable des allées les

feuilles déjà tombées. Elle eut l'impression d'un combat qu'elle allait bientôt livrer, afin de conquérir la vie à laquelle elle croyait avoir droit.

Elle ferma la fenêtre et demeura un instant méditative. A présent qu'elle échappait au calme contagieux de la terre et du ciel, son visage reprenait son masque de défi, sa beauté dure. La glace lui renvoya son regard altier, son front qu'aucune ride ne creusait encore, le sourire de ses dents saines. Elle se redressa satisfaite d'orgueil :

— Avant que la vieillesse dont me menace ma mère soit venue, j'aurai fait ma destinée.

Puis elle s'en fut dormir avec sérénité, car elle savait que dans le monde il y avait au moins un cœur que son amour avait troublé.

II

L'amour naît.

Châtenelles dressait les ruines de son château au-dessus de ses rues tortueuses.

En bas, le fleuve allongeait ses eaux paresseuses d'où émergeaient des flots de sable et des pointes de roches. L'hiver était venu : de la boue, des rues sales, et une bise aigre soufflant sur les avenues bordées d'arbres dépouillés. Le paysage revêtait une beauté rude, sous le ciel rougi par les précoces crépuscules ou noyé dans les brouillards montés de l'eau. Ces petites villes anciennes ainsi poussées dans un beau site ont un caractère à la fois pittoresque et banal. Elles ne veulent pas comprendre que leur charme vient des beautés qu'elles n'ont point créées. Elles veulent à toute force mettre de la brique et des pierres dans leurs verdure. Ainsi Châtenelles. Le cours de sa rivière se jalonne de villas à tourelles et de terrasses plantées d'ifs taillés en boules où les oiseaux n'osent plus nicher. Avec ses deux mille habitants, elle dédaigne superbement la préfecture. En politique, elle est toujours en avance sur le gouvernement, on se pique de l'être ; mais la vie aimable que la nature lui a faite introduit dans ses habitudes une douceur qui triomphe des violences factices.

Marsyl aimait profondément sa ville. Était-ce d'avoir joué à l'ombre du château découronné qu'il lui était

resté au cœur ce goût amer pour la mélancolie, et ce penchant à ne voir la vie que dans ses tristesses alors même qu'elle semblait lui sourire? Il regardait les choses à présent avec des yeux nouveaux, car la douleur avait dévasté son cœur... Il avait ramené sa mère de Cambo: les brouillards de Châtenelles valaient mieux que le soleil du pays basque, parce qu'ils voilaient le cimetière où dormaient les morts chéris. La santé de la pauvre femme s'était un peu remise, mais une invincible mélancolie la prenait toute. Elle éprouvait le besoin de se rapprocher de ses tombes, comme si elle eût deviné proche l'heure d'aller s'y ensevelir.

Ce matin, René était dans un état d'esprit douloureux. Un grand changement survenait dans son existence jusqu'alors occupée au gré des jours que le labeur de son père rendait faciles. Une responsabilité pesait sur lui, quelque chose comme celle d'un aîné brusquement promu chef de famille. Au cours de son enfance, sa mère avait souvent veillé à son chevet; elle devenait maintenant presque son enfant par le chagrin.

Ainsi, toute sa vie se transformait. Les soucis étaient venus avec les froids d'hiver. Il avait beaucoup réfléchi sur ce qu'il pourrait faire désormais. Une explication avec sa mère l'avait convaincu que la fortune laissée par le père était trop modeste pour qu'on se dispensât d'y ajouter par le travail. La banque marchait suffisamment; mais les conditions un peu spéciales de son fonctionnement rendaient les bénéfices menus et difficiles. Une vente eût trop diminué un capital économisé à force de probité dans les affaires et de simplicité dans la vie familiale. Le problème d'ailleurs n'eût été qu'ajourné. Sa résolution fut prompte: puisqu'il devait travailler pour de l'argent, il continuerait tant bien que mal le métier paternel.

A la vérité, il ne s'y décidait pas avec cette volonté audacieuse qui porte déjà en elle la joie qui récompense. Il s'y résignait ainsi qu'à la seule chose qui fût raisonnable; à une nécessité qu'on ne discute pas. Il éprouvait devant l'avenir l'effroi qui nous émeut au seuil d'une terre inconnue et déserte. Il ne concevait pas cet avenir comme jadis: occupé tout entier par la famille qu'il fonderait. Il devrait lutter afin de faire vivre son foyer avant qu'y vienne la compagne de ses anciens rêves, si jamais elle y venait. Car, pour comble de misère, ses premières réflexions sur ce grave sujet

LA CRUELLE VICTOIRE

aboutissaient à une douleur. Il avait beaucoup médité sur le mariage depuis sa conversation sur la terrasse de Cambo. Sa mère avait deviné juste : il songeait à épouser Mathilde. Les paroles échangées avec elle avaient seulement eu pour résultat de lui faire préciser en lui ce qui, jusqu'à ce jour, n'avait été qu'un vague émoi. La solitude avait exalté un sentiment dont il commençait à souffrir, et le malheur était qu'il aimait cette souffrance. Ainsi expiait-il ses habitudes de flânerie intellectuelle au gré des livres et des impressions, afin d'y chercher surtout un aliment pour ses songes...

Son éducation avait été pieuse autant qu'elle pouvait l'être, dans le collège libre de la préfecture. De ce passé, quelques souvenirs subsistaient : une première communion dans une chapelle illuminée ; des réunions de congrégations avec un vieux prêtre à cheveux blancs. Il n'évoquait jamais ces heures sans une paix intime. Peut-être au fond n'était-il demeuré fidèle à sa foi d'enfant que pour prolonger en lui le souvenir de ces joies douces. Les crises de doute qui assaillent tant d'adolescents à l'heure ardente des vingt ans avaient épargné son esprit, qui n'éprouvait pas le besoin des recherches inquiètes. Les deux années de régiment, passées à Châtenelles, n'avaient pas rompu la délicate emprise du foyer. En somme, il lui manquait la dure épreuve de la vie qui contraignait à être fort physiquement et moralement...

Pourtant, ce matin, il éprouvait une sorte de volupté à parcourir l'étroit jardin, entre les fusains poudrés par la gelée. D'abord, après la mort du père, il avait fui la maison chère que tant de douleur lui rendait odieuse. A présent, il découvrait de nouvelles raisons d'y encadrer sa vie. Homme, il remettait ses pas dans ses pas d'enfant. Il se demandait à quoi il avait bien pu perdre ses années d'adolescence, sans jamais s'inquiéter comment d'autres gagnaient son pain. Un peu de honte se mêlait ainsi à son regret pour tant d'heures gaspillées dans le rêve, et qui ne renaîtraient plus.

Quelqu'un poussa la grille. C'était Larans qui dit seulement :

— J'ai vu les fenêtres ouvertes. J'en ai conclu qu'on avait quitté le pays du soleil, et me voici.

Il se voûtait et toussait. Marsyl le remarqua.

— Comme vous semblez las !

— Voilà, je vieillis trop vite. Il est temps que je songe à composer mon dernier chapitre terrestre, en attendant d'aller là-haut rédiger la conclusion.

Et comme Marsyl se récriait :

— Non, ne cherche pas de phrases. Ma tâche est faite. Je ne puis plus écrire. J'ai passé trois jours à trouver une queue de nouvelle qui est une chose pitoyable. Un écrivain qui ne peut plus écrire n'a plus qu'à mourir...

« ...Ta mère ?

— Elle est plus calme. Le séjour là-bas a guéri ses nerfs et nous la sauverons.

— Et toi, que deviens-tu ?

— C'est très simple : j'essaie de continuer mon père.

— Tu as raison. Mais ce sera dur...

— Je le sais.

Il répondait par petites phrases brèves, semblant désireux de ne pas préciser les sacrifices qui l'attendaient, et comme Larans grelottait sous le vent, tous deux rentrèrent dans la maison où déjà flambait le premier feu de bûches.

L'écrivain reprit :

— Voilà finies, mon petit, les heures inutiles et charmantes. Hier peu de choses suffisaient à remplir ta vie : un peu de musique, un peu de littérature, beaucoup de flânerie, et le fil des jours se tissait d'or. Aujourd'hui...

— Aujourd'hui, il faut se lever tôt, s'enfermer dans un bureau, aligner des chiffres, se casser la tête sur des additions, discuter avec des paysans et des vieilles rentières. Le soir, au lieu d'oublier la fuite des heures à son piano, on rédigera des ordres de vente, et on déponillera des bilans...

Comme il y avait de l'ironie dans son accent, Larans l'arrêta :

— J'ai bien fait de venir. Tu es résigné, mais tu n'as pas encore accueilli l'épreuve ainsi qu'elle doit l'être : en amie dure et prévoyante.

Marsyl s'abandonna :

— Eh bien, oui ! Que voulez-vous ? la vie qui m'est imposée est tellement différente de ce que je sais, de ce que j'aime ! Ne vous scandalisez pas si je crie un peu devant vous...

— Prends ton nouveau sort avec courage : il te garde beaucoup de vraie joie, puisqu'il est le devoir. Après tout, la vie n'est qu'une page blanche que l'on écrit soi-même. Veille à ce que toutes les lignes de la tienne avouent le courage, l'allégresse...

— On voit bien que vous êtes romancier !

Larans ne releva pas l'ironie de la réplique et continua :

— Seulement, il faut prévoir cet avenir.

— Je m'y efforce.

— Te voilà arrivé à l'heure décisive où l'on pense à fonder un foyer. Prends garde et choisis bien.

Le jeune homme se redressa, agacé par ce qu'il croyait être une allusion

— Que voulez-vous dire ?

— Rien que ce que tu devines. Te voilà seul ou à peu près, car on ne soupçonne guère quelle place ta mère tient encore dans ta vie. Ton père laisse un nom qui n'a jamais couvert que l'honnêteté, et, quoi qu'on dise, cela vaut mieux qu'un coffre-fort trop vite rempli. Ta situation matérielle est suffisante pour susciter quelques convoitises. Tu peux être sûr qu'on va chercher à te marier. On en parle déjà.

Marsyl essaya de rire :

— Vraiment ? et avec qui me marie-t-on ?

Larans répliqua simplement :

— Avec Mathilde Andry.

— Naturellement. J'ai causé quatre fois publiquement avec elle à Cambo.

— Il y a peut-être quelque chose de plus ; quelque attitude plus précise ; quelque parole prononcée dans l'émotion d'un soir d'été et qu'on a provoquée afin de s'en servir, que sais-je ? Enfin, on bavarde...

Marsyl éclata :

— On a tort. Et puis, que m'importent tous ces potins ?

Larans demeura calme et alluma sa pipe :

— Mon petit, je t'aime assez pour te causer de la peine si c'est nécessaire pour ton bonheur ou ton honneur.

— Vous êtes bien aimable de tant de soucis. Mais...

— Je sais. Je joue ici le rôle de fâcheux. Mais la question est plus profonde que tu le supposes. Je ne crois pas même qu'il y en ait de plus grave que le mariage. De la conception qu'on s'en forme, de la manière dont

on l'engage, dépend l'orientation de tout un foyer. D'ailleurs, je ne sais rien que quelques réflexions entendues sur ton séjour là-bas. Pourtant j'ose te parler avec franchise et précision. Je connais beaucoup Mathilde. La vieille amitié qui me liait à son panier percé de père, avec qui je m'étais ennuyé au collège, me rend un peu son confident, quelque chose comme un oncle *in partibus*. Elle a tout ce qu'il faut pour affoler un jeune homme tel que toi, et tu as tout ce qu'il faut pour abdiquer ta volonté entre les mains d'une femme comme elle. Si les racontars qui t'irritent n'avaient pas d'autre résultat que de te mettre en défense sur cette union, il faudrait les bénir.

— Vous devenez inquiétant. Je ne nie pas que Mathilde m'intéresse. De là à en faire ma femme...

— Ne nie rien. Ne m'accorde aucune confiance. Je t'arrive uniquement préoccupé de te donner, à tes premiers pas dans cette vie nouvelle où tu t'engages ainsi que sur une voie douloureuse, le conseil que m'auto-risent vingt ans d'affection. J'ai trop souffert de la solitude pour ne pas m'efforcer de t'en épargner les angoisses. Mon métier d'écrivain m'a ouvert bien des milieux et permis de scruter bien des peines. J'en ai rapporté un grand fonds de tristesse en voyant avec quelle facilité les hommes se préparent volontairement des souffrances sans dignité, des remords sans consolation. J'en ai rapporté aussi la volonté de ne jamais refuser l'occasion de prêcher ce que je crois être la vérité. A présent, je m'efforcerai de ne plus rien dire sur ce sujet. Mais cela m'ennuie... qu'il t'ennuie.

« Au revoir. Je dis bonjour à ta mère, et je retourne à mes tisons.

Il sortit et monta pesamment l'escalier.

..

Seul, Marsy! se sentit un peu plus las qu'avant la visite de Larans. Ainsi donc, ce n'était pas assez de charger sa vie de multiples soucis qui le trouvaient déplorablement novice; il y ajouterait les complications sentimentales. Il se rendait compte, en effet, que son mariage allait préoccuper à la fois ceux qui lui voulaient du bien et ceux qui guettaient son inexpérience pour s'en jouer. Mais pourquoi ne pouvait-il envisager cette idée du mariage sans penser à Mathilde? Il vit d'avance

les scènes de sa mère, les commentaires de la petite ville, et, parmi tant d'ennuis, la conduite de sa banque, l'administration d'une fortune trop mince pour qu'on ne la surveillât point. Il se sentit alors plus que jamais malheureux et découragé.

A travers le plafond lui arrivait le murmure des voix de sa mère et de Larons. De quoi causaient-ils ? Evidemment, de leurs craintes communes au sujet de son avenir. Un peu d'exaspération lui vint ; l'obscur désir de fuir tant de menues chagrins, de difficultés mesquines ; de s'en aller là-bas, dans la paix du pays où il avait connu les premières peines de l'amour dans ce qu'elles ont encore de chaste et de délicat.

Et toujours surgissait à sa mémoire l'ensorcelante vision de Mathilde, debout dans l'automne, et lui tendant des fleurs.

III

La banque Marsyl.

La banque Marsyl n'était pas de ces établissements qui font rêver à des temples élevés à quelque somptueuse idole. L'inscription dédorée de la porte en indiquait seule la destination. Au fond d'un jardin clair où les chrysanthèmes commençaient à fleurir, une maison d'allure familiale dont les pierres se striaient des sarments dépoüillés des glycines. Trois employés, un vieux garçon de recettes dont la jaquette à boutons de cuivre était connue de tout Châtenelles, composaient tout l'effectif. La clientèle participait à l'allure pacifique de l'établissement. Paysans en blouse, le panier au bras ou le bâton de foire au poignet ; servantes embarrassées de leurs gages, petits bourgeois défiant et désœuvrés, franchissaient quotidiennement l'allée sablée qui menait chez « Monsieur Henri », comme on appelait familièrement le père de Marsyl.

Dans le « bureau », vaste pièce assombrie par les arbres du jardin, on parlait de tout, et quelquefois de finances. On y lisait deux ou trois journaux ; on commentait les événements politiques ; on disait du mal du gouvernement, ennemi des petits rentiers. Les transactions étaient honnêtes et restreintes. On n'y plaçait point de valeurs éphémères, et si la Fortune n'y faisait jamais de miracles, elle n'y causait non plus jamais de

ruines. Les bulletins financiers se consultaient sans fièvre, et avec le scepticisme de gens ayant gagné assez durement leur or pour ne pas l'aventurer dans les chimères. On ne voyait pas s'affairer des oisifs désireux d'utiliser leurs loisirs en essayant de s'enrichir sans travailler, et dont l'inexpérience inavouée amuse les guichets. Le père de Marsyl n'avait jamais promis ni donné à ses clients autre chose que l'intérêt raisonnable de leur argent, et cela suffisait à leur ambition et à sa conscience. Il n'avait jamais reçu de lettres affolées où de pauvres naïfs réclament leur fortune engagée sur la foi d'une promesse, et quand il cheminait dans les rues de Châtenelles, on ne murmurait point sur son passage.

Aussi bien, la confiance de ceux qui le venaient voir avait singulièrement étendu son rôle. Quand il avait, vingt ans auparavant, ouvert ce modeste office, il arrivait avec le lustre que représentait pour la petite sous-préfecture son titre de licencié en droit. Peu à peu on s'était habitué à le consulter sur beaucoup de choses : la rédaction d'un bail, la vente ou l'achat d'un champ, le choix d'un fermier. La banque Marsyl tenait ainsi de l'étude de notaire, du cabinet d'avocat et du bureau de placement, et sous ces trois aspects n'avait jamais déçu.

Le personnel s'harmonisait à ce milieu de simplicité cordiale. Le vieux Ramuche, le caissier, connaissait tous les clients par leur nom et les rabrouait sans pitié quand ils venaient solliciter son avis sur des pétroles problématiques ou des mines de cuivre mystérieuses. Le travail était modeste et régulier. Hors les jours de foire ou de marché, on s'autorisait des loisirs. Ramuche en profitait pour rédiger minutieusement les convocations d'une société de secours mutuels dont il était trésorier, et pour dormir un peu l'été, tandis que ses deux jeunes collègues expédiaient furtivement une partie de cartes.

C'était cette situation paisible que Marsyl avait trouvée à son retour de Cambo. Pendant son absence, la banque avait continué sa besogne régulière, mais quelques inquiétudes la compliquaient déjà. On parlait, en effet, depuis trois mois, de la prochaine installation, à Châtenelles, d'une succursale du Crédit Universel. Sûrement, il procéderait, là comme ailleurs, avec un grand luxe d'étalage et d'employés auquel la petite

ville ne resterait pas insensible. Comment la banque Marsyl, avec sa façade anonyme, ses procédés honnêtes tiendrait-elle contre un établissement armé des 50 millions de son capital social?

Marsyl avait participé de façon très vague au labeur paternel. Il ne venait guère au bureau que pour y voir son père, et celui-ci avait eu le tort de se croire trop d'années à vivre. A présent, l'apprentissage était pénible. Sans transition, le jeune homme passait de la flânerie heureuse à la réalité la plus prosaïque. En entrant dans la vieille maison, il avait l'impression de quitter pour toujours ses livres, son piano, ses rêves, de changer d'esprit, d'âme presque. Il n'était plus que le monsieur auquel on apporte 100 francs en le priant de leur faire produire 4 francs de rente; le premier de ses employés, et encore son inexpérience le mettait-elle sous leur dépendance. Il en souffrait silencieusement quand un client quêtait l'avis du vieux caissier sans entrer dans son cabinet. Il comprenait ainsi qu'il ne remplaçait pas son père. C'était toujours le mort qui dirigeait le travail, par les habitudes continuées, par les conseils qu'il avait donnés. Parfois, René essayait de réaliser une idée qu'il croyait juste, de conseiller une opération qu'il avait scrupuleusement étudiée.

Quand l'idée était trop nouvelle, quand l'opération avait été jugée défavorable naguère par le défunt, il était sûr qu'on lui répliquerait avec un sourire: « Monsieur Henri n'eût pas voulu cela! »

Et cela suffisait pour qu'il sentit une tutelle posthume peser sur lui. Mais aussi il mesurait quel précieux héritage était l'honnêteté d'un nom qui n'avait jamais signé un acte déloyal ou seulement aventureux. Il sentait qu'on le jugeait trop jeune, mais que la confiance accordée à la parole de Marsyl lui restait toute entière. Il bénéficiait d'une tradition qui n'avait qu'à continuer pour qu'elle le secourût. Le souvenir de son père n'était pas seulement une entrave pour sa vie professionnelle: c'était un conseil et une aide.

..

Par ce matin gris de décembre, il remuait ces pensées. Comme sa vie avait changé depuis deux mois! Tout le jour ici. Le soir, il fallait encore s'ennuyer sur

quelque manuel de finances, pointer des cours de bourse ou rédiger des réponses à ses métayers réclamant des semences ou annonçant que les pluies avaient inondé les champs et ruiné les clôtures. De tant de besognes fastidieuses, une lassitude lui venait, et aussi un peu de fierté. Déjà il se sentait utile, parce qu'il poursuivait une tâche qui avait été bienfaisante. Le devoir, ainsi traîné au début avec l'accablement d'une chaîne, lui réservait une paix intime, l'approbation de sa conscience. Il goûtait la douceur de ce fruit amer du sacrifice, encore qu'il s'exagérât parfois son malheur et se crût de bonne foi un peu martyr.

C'était un jour de foire à Châtenelles. On s'organisait pour la journée qui serait laborieuse. Dans la salle du public, Ramuche et les deux saute-ruisseau époussetaient leurs tables, emplissaient leurs encriers et passaient leurs manches de lustrine en échangeant les nouvelles. Marsyl dépouillait son courrier, toujours le même : prospectus vantant de vagues affaires ; circulaires de maisons d'émission offrant leur papier ; et puis des lettres demandant un conseil ou donnant un ordre de vente : grosse écriture tremblée de cuisinière offrant ses économies, ou de paysan en quête de quelques billets bleus à emprunter pour acheter une vache ou ajouter un étage à sa maison. Parmi ces plis, lus patiemment, malgré leur orthographe parfois déconcertante, René trouva une mince carte de visite : « Madame Andry se permettra d'aller voir aujourd'hui M. Marsyl pour affaire urgente. »

Brusquement, ce nom le remit en face de son chagrin, ressuscita les circonstances si proches du premier épisode de son aventure : la terrasse de Cambo, les explications avec sa mère, la démarche de Larans. Alors il s'énerva comme à l'imminence d'un danger pressenti :

« Vont-elles venir me trouver ici ? »

Puis il feuilleta ses livres et se rappela que son père avait jadis liquidé la situation, d'ailleurs assez embrouillée, du père de Mathilde, lors de son décès. L'entrevue s'expliquait sans doute par ce détail : quoi d'étonnant que Mme Andry voulût faire préciser quelque point d'un règlement à peine clos ?...

Mathilde vint le soir, seule. La journée s'achevait dans le brouillard et la pluie, après s'être dépensée

dans les ordinaires besognes. Ramuche, nerveux, bouclait sa caisse en bougonnant. Dans la rue, on entendait rouler les voitures emmenant les maraîchers et les marchandes de volailles. Le brouhaha de la foire s'était tu; seul, montait par intermittences le cri rauque d'un charretier gourmandant son attelage ou le mugissement des vaches dont on avait vendu les veaux... Mathildé s'excusa simplement d'être seule.

— Ma mère est un peu souffrante, et comme nous tenions à vous consulter...

Elle était plus jolie que jamais sous les fourrures sombres. Marsyl, d'abord abasourdi, avança en hâte un des vieux fauteuils en cuir qu'avaient usés trois générations de Châtenellois. Il rougissait de se voir surpris en besogne par cette fille élégante, et ses doigts maculés d'encre hésitèrent à serrer la main gantée de suède qui se tendait vers lui.

— Voici bien des jours que nous voulions aller prendre des nouvelles de Madame votre mère. Mais nous avons eu beaucoup à faire: un deuil de famille, l'installation définitive, car nous ne quitterons plus Châtenelles désormais.

Le « Ah! » de Marsyl traduisit à la fois la joie et la crainte de son cœur troublé.

— Oui, le médecin m'impose la campagne afin d'effacer trop de nuits de bal et de théâtre. Vous voyez: je vieillis. Alors je me range. Je vais élever des poules et jardiner.

Il se sentait si gauche devant cette aisance qu'il ne répondit pas au badinage et se raccrocha à la carte de visite posée devant lui:

— Madame votre mère parle d'affaire urgente. En quoi puis-je vous être utile?

— Voici. Il s'agirait de placer sûrement 15.000 francs qui nous arrivent d'un petit héritage. Votre père voulait bien jadis nous aider en des circonstances semblables.

— Je le sais!...

Il chercha des notes, cita quelques titres, et demanda à réfléchir afin d'être plus exact.

— C'est trop juste. Nous avons une absolue confiance en vous. Que peuvent comprendre à ces choses deux pauvres femmes?

Elle ne semblait pas pressée de partir, bien qu'il ne prolongeât pas la conversation. Comme elle glissait

son regard aigu sur la pièce sommairement menblée, il revit la luxueuse villa où elle le recevait jadis.

— Vous excuserez le désordre où je vous reçois. Il pleut, et c'est jour de foire. Tous les pieds du Châtenelles qui achète ou qui vend ont marqué ici leur empreinte.

Il acheva avec un sourire attristé :

— J'ai dû changer beaucoup de choses dans ma vie depuis Cambo.

— Et cela vous a coûté ?

— Un peu. Je m'efforce à présent de ne pas songer à mon passé, sinon pour me persuader qu'il est bien mort.

— Vous êtes cruel. Êtes-vous heureux ?

— On n'est pas sur la terre pour cela... Aussi bien, après les denils qui m'ont frappé, où pouvais-je trouver le calme et la paix ailleurs que dans le devoir ? Cela ne va point sans quelque lassitude. J'ai trop de souvenirs pour ne pas m'attendrir sur des bonheurs qui ne reviendront plus, du moins sous leur visage ancien. Mais je connais une joie neuve : celle d'être utile.

— Mais votre art ?

— Mon art était bon, puisqu'il ne m'a pas fermé l'âme au devoir. J'y ai renoncé dans la mesure où il le fallait. Ne vous récriez pas. Le génie ne m'avait pas touché de son aile. Il n'était pas du tout nécessaire que la musique m'accapare ; mais il était indispensable que j'assure la vie de ma mère et la mienne en continuant un métier que mon père avait honoré.

— Nous voici revenus aux dissertations ingénieuses d'antan.

Il ne répondit pas et resta rêveur, comme fixant de lointaines images.

— Allons, ne jouez plus avec vos illusions, reprit-elle. Avouez que toute cette paperasserie vous ennue et que vous ne songez qu'à vous en évader.

— Je ne crois pas. Les timides comme moi, quand ils acceptent un sacrifice, s'y jettent à corps perdu. D'ailleurs, j'ai des raisons matérielles d'aimer mon labeur : il m'est indispensable pour subsister.

Elle le fixait de ses yeux durs. Lui, pendant la minute de silence qui suivit, se demanda où il avait pu trouver tant d'arguments pour prouver qu'il ne s'ennuyait pas. Elle reprit :

— Au moins, ne vous engagez pas pour l'avenir.

Beaucoup d'événements peuvent modifier votre manière de penser et d'agir.

Il secoua la tête :

— Non !

Elle parut agacée de cette obstination à ne pas prononcer le mot qu'elle voulait lui souffler et précisa :

— Mais votre mariage, par exemple !

Il rougit, mais s'efforça de sourire avec scepticisme sous le regard interrogateur qui pesait sur lui :

— Oh ! mon mariage !...

— Avez-vous encore là-dessus des idées fixes ?

— Sincèrement non ; mais c'est une chose assez sérieuse pour qu'on s'en occupe exclusivement. Or, j'ai à l'heure actuelle trop de soucis pour leur ajouter le choix d'une compagne.

— A moins que la compagne ne vous aide précisément à oublier les soucis.

— Croyez-vous qu'il s'en trouve ?

Il affichait l'indifférence, se jugeant ainsi mieux armé contre le charme redouté :

— Mais oui. N'est-ce pas le rôle de l'épouse d'apporter la paix et la joie à celui qui l'a choisie ? Au fait, je m'oublie à parler ainsi. Que voulez-vous : je n'ai jamais pu comprendre pourquoi une femme et un homme ne parlaient pas des choses du cœur avec la même simplicité qu'ils parlent de littérature.

— C'est peut-être qu'en parlant du cœur des autres nous mêlons toujours un peu du nôtre à nos paroles. Et alors ?

— Alors quoi ?

— Les conversations tournent très vite aux confidences.

Elle éclata de rire nerveusement :

— Comme tout ceci est profond ! Et dire que je suis venue pour parler finances. Voilà des mots que n'ont pas dû entendre souvent vos cartons verts.

— Qui sait ? Mon père recevait ici beaucoup de confessions, et bien diverses. Il y a quelques chances pour que les difficultés qu'on le priait de résoudre aient eu parfois leur explication dans le mariage. Est-ce que toute la vie familiale ne vient pas de là et n'y aboutit pas ?

— Excusez-moi : je ne suis pas des pensées aussi solennelles. On se rencontre, on se désire, on se le dit, et on s'épouse : c'est beaucoup plus simple et donc meilleur.

Il devint soudain triste, et répliqua seulement :

— Oui, c'est, en effet, plus simple.

Dehors, un employé fermait les volets. Elle se leva.

— Au revoir. Nous nous reverrons, j'espère.

— Je ne sais pas, je suis tellement pris.

Elle insista :

— Il faut vous distraire. Nous nous retrouverons autour de mon vieux piano. Je chanterai les mélodies que vous aimez...

Elle lui tendit la main sur cette invitation et sortit.

Pourquoi se retrouva-t-il comme accablé, la porte refermée ? Un sentiment complexe le troublait. Il se rendait compte que cette visite n'était qu'un prétexte. Mais justement ne prouvait-elle pas qu'il n'était pas indifférent à Mathilde, et n'était-ce pas tout simplement une des innocentes industries de l'amour ? C'est chose grave que le premier émoi d'un adolescent fixé par un regard de femme, et beaucoup d'erreurs cruelles ont pour origine cette fugitive ivresse d'un cœur naïf qui se croit aimé. Mathilde avait bien deviné de quel poids était sa vie pour Marsyl. Il compara sa propre irrésolution, son attitude résignée devant sa destinée, avec cette allégresse insouciance, cette franchise audacieuse dans la parole et la pensée. Avec cette jeune fille d'esprit si net, de volonté si hardie, n'étaient-ce pas, offertes, la liberté, la sécurité du cœur, une force où s'appuyer pour lutter contre le malheur ? Pourtant, il songeait aux paroles inquiètes de ceux qui l'aimaient, et le découragement le ressaisissait...

Ramucho entra. Il apportait la caisse afin qu'on l'enfermât dans le coffre-fort.

Marsyl se pencha vers la feuille sur laquelle le caissier lui désignait des chiffres avec une règle :

— Voici, nous vendons six « Tabacs portugais » pour...

Le sourire de Mathilde s'était évanoui...

IV

Le rêve qu'on brise.

Six mois passèrent.

L'hiver avait dépouillé les tilleuls du mail et sali les eaux du fleuve. Dans la banque, Marsyl travaillait avec persévérance. Ce n'était plus la fièvre des premières

heures. Il avait trouvé le calme que donne l'exercice d'un métier qu'on sait qu'on ne pourra plus quitter. Son expérience était faite de froissements, des menus chagrins qui l'avaient accueilli dans sa nouvelle carrière, et dont il trouvait toutes les causes en lui. Ce labeur, quelques brefs séjours à la campagne afin d'y inspecter les deux modestes fermes qui représentaient la dot maternelle, occupaient ses jours. Toute sa vie nouvelle se réglait ainsi, avec des peines sans héroïsme, des sacrifices mesquins, et aussi des joies simples qui récompensent déjà l'effort.

Il sortait peu : son deuil le dispensait des soirées où l'on s'ennuie avec deux ou trois romances et une mazurka écorchée au piano. Dans les petites villes, il y a toute une collection d'adolescentes qu'il faut distraire : filles de boutiquiers ou de petits fonctionnaires. Elles ont fait leurs études au collège ou au pensionnat, suivant la situation ou les idées des parents. Quelques-unes ne sont pas trop changées par ce fugitif contact avec une forme d'éducation qu'ignorèrent leurs mères. Revenues au foyer, quand on a relevé en chignon leurs tresses d'écolières, elles retrouvent le secret des vertus de leurs aïeules, et, pour les marier, on les promène en des réunions honnêtes et puériles. Ces séances familiales sont cordiales. On y offense quelquefois la grammaire ; mais on y médite aussi bien que dans un salon coté, et les gâteaux qu'on y mange et le vin qu'on y boit ne sont pas frelatés.

Depuis la mort de son père, Marsyl était devenu l'espoir des familles qu'embarrassait une fille de vingt ans.

Malheureusement, il ne se croyait pas encore arrivé à l'heure où l'on choisit. Ou, s'il y songeait, c'était pour évoquer un visage troublant dont la pensée allumait un désir inconnu dans son cœur.

L'idée d'associer Mathilde à sa vie s'insinuait de plus en plus dans son esprit. Il y venait d'abord par simple jeu, pour le plaisir d'imaginer cette fille joyeuse dans la maison triste, faisant sonner son rire dans les chambres silencieuses et secouant la poussière des cartons déteints. Et puis la peur le prenait tout à coup. En somme, que savait-il de cette âme à laquelle il appuierait son âme ? de ce cœur auquel il confierait son cœur où nul sentiment impur n'avait encore germé ?

A ces heures-là, les objections de sa mère, les raison-

nements de Larans, surgissaient pêle-mêle à sa mémoire, et il secouait farouchement la tête : « Non, non, c'est impossible. On ne se marie pas pour soi tout seul. Il faut que ma mère puisse aimer celle qui franchira le seuil assombri par la mort ! »... Alors, il cherchait à oublier. Son piano recevait ses confidences désespérées et, dans la nuit, sa douleur s'exhalait au gré des mélodies qu'il n'écrivait pas, comme au fil d'une eau tumultueuse s'en vont les dépouilles de l'automne.

Cet amour s'espérait ainsi dans son isolement même.

Il y a dans les forêts de ces plantes despotiques qui font le désert à leur ombre. Mathilde se paraît toujours du charme des premières entrevues. Pouvait-il la voir autrement que dans les jardins fleuris de Cambo, contrastant avec la banalité de ses compagnes par sa hardiesse d'attitude et son dur langage ? Ou bien, plus près de lui, dans l'intimité du bureau archaïque, s'attendrissant sur ses souffrances, déjà prête sans doute aux confidences qu'il avait refusées sans savoir pourquoi.

Pourtant, il s'efforçait de se contraindre au sacrifice. Il se croyait très fort contre lui-même parce qu'il n'avait jamais visité les Andry et qu'il s'interdisait les réunions où il eût pu rencontrer Mathilde. Il ne se doutait pas qu'il lui fournissait ainsi la plus sûre preuve de son empire, et que garder cette femme dans l'illusion du rêve était la mêler plus intimement à sa vie qu'en s'offrant le spectacle de ses défauts. Quoi de plus réel qu'un idéal pour les esprits qui s'en nourrissent ? et qui se vantera d'éviter efficacement un danger en orientant vers lui ses pensées les plus chères ?

Il s'obstinait à trouver sa vie trop compliquée, alors que c'était lui qui la compliquait par son goût morbide pour les méditations alanguissantes. A vouloir trop réfléchir sur son mal, on finit par le chérir, et l'homme qui se croit un martyr ne souhaite point volontiers la fin de son supplice : l'orgueil est ici complice de la volonté.

..

Pour l'instant, Marsyl s'abandonnait à la douceur de la journée de printemps qui s'annonçait. La sérénité de l'heure créait le calme en lui, faisait une trêve à ses ennuis en les reculant dans la brume des jours d'hiver.

Pour la première fois depuis longtemps, il s'offrit les loisirs d'une promenade. Sans but précis, il monta lentement la rampe qui menait au château. Le soleil était déjà chaud et le jeune homme haletait en atteignant la plate-forme où s'entassaient les ruines.

Celles-ci donnaient encore une prodigieuse idée d'audace et de force; des pans de murailles isolés dont la durée semblait un miracle émergeaient des broussailles. Ça et là, des maisons de paysans s'accrochaient au granit, comme naguère, quand le colosse de pierre surveillait l'horizon.

Marsyl se sentait chez lui dans ce coin séculaire. Toutes ses rêveries d'enfant s'étaient déroulées devant ce panorama où les feuillages nouveaux confondaient leurs nuances. Les chansons du vent dans les couloirs épargnés par les incendies avaient éveillé son âme à l'harmonie des sons. Déjà, il aimait à se réfugier dans le passé, alors même que le présent lui ménageait une vie douce. Dans ce cadre de murailles mutilées, cachant sous les lierres des fragments de blasons, il se créait puérilement une âme du *xiii^e* siècle, s'imaginant qu'à ces âges abolis, l'existence était plus belle, moins prisonnière du labeur sans joies de nos temps modernes...

Là-haut, il trouva Larans, arrêté dans le chemin de ronde.

— Vous ici? et vos palpitations?

— Oui, décidément, je suis fou de recommencer de pareilles ascensions. Mais le soleil était si beau que j'ai cru qu'il avait recréé ma jeunesse. Elle est bien morte, hélas!

Il riait en disant cela, car sa vieillesse était paisible et ne s'effrayait pas de la fin qu'elle sentait proche.

— Souvent, poursuivit-il, j'ai rêvé de m'en aller ainsi sous un ciel illuminé. Fi des funérailles lugubres, sous les nuages bas de l'automne! Pour le croyant, le dernier jour est un jour de fête, l'évasion vers l'éternelle Beauté, vers le royaume où ne règne plus l'hypocrisie, la vénalité, la gloire maquillée...

— Vous oubliez ceux qui restent.

Il y avait tant de sincérité dans l'accent du jeune homme que le sourire de l'écrivain s'éteignit.

— C'est vrai. Je devrais songer que mon départ désolera quelques âmes.

Il s'attendrit:

— Pauvre petit! Ton père était une de ces sûres

amitiés sur qui on s'appuie quand on veut pleurer sans désespoir. Il y a vingt ans, lorsque la mort a brisé mon foyer et que j'avais peur de sombrer dans le chagrin, il m'avait découvert à moi-même quelques raisons péremptoires d'exister. En aimant son fils aujourd'hui, j'acquitte un peu de la dette de mon cœur consolé par lui. Malheureusement, je ne puis la payer qu'à sa mémoire.

Ils achevèrent tous deux la montée. Accoudés au parapet, ils contemplaient les tours démantelées que fleurissaient les giroflées brunes.

— Nous voici presque comme à Cambo, déclara Marsyl : un bel horizon, et nous devant, tout prêts à philosopher.

— Oui, mais ici le paysage est d'une beauté plus intime. Voici quelques mois déjà que je goûte avec plus d'émotion le spectacle de ces choses. Mon heure doit être proche. C'est l'imminence des séparations qui accroît ainsi le charme des liens qui vont se rompre.

— Ah ça ! vous y tenez ?

— Que veux-tu ? J'éprouve plus que jamais le désir de m'en aller de ce monde. Qu'y ferais-je désormais ? J'ai la nostalgie de l'au delà. Et mon foyer me semble affreusement vide, à présent.

— Hélas ! vous avez beaucoup souffert jadis, et la blessure ne s'est jamais fermée.

— Jamais ! c'est une grande misère que la mort d'une épouse au seuil de sa jeunesse.

Il poursuivit, comme reprenant un songe familier :

— On est jeunes. On est forts. On s'aime. On se le dit devant Dieu et les hommes. On est pauvres d'argent, mais riches d'espérances, de bonne volonté pour ne demander son pain qu'à l'honneur. Et puis tout cela brisé, anéanti. Le voyage qu'on a rêvé de faire à deux achevé seul, avec le désir de le voir finir vite.

Il s'arrêta. Marsyl était toujours silencieux.

— Et pourtant j'aime mieux avoir souffert ainsi et goûté aux jours si brefs de mon foyer éphémère. Mon mariage était bon, et c'est pour cela que le malheur n'a point troublé la paix du cœur dont il épuisait toute la joie. La douce créature que Dieu avait mise sur ma route était de celles avec qui l'on s'unit pour l'éternité. Les premiers instants accordés à la douleur, j'ai compris que la mort n'avait rien brisé. J'ai vécu, j'ai

lutté pour qu'elle soit heureuse là-haut, et vit que celui qu'elle aimait était digne de son amour. J'ai connu de durs moments parfois. Il m'a suffi de songer à la protection de ma chère morte pour trouver le courage d'oser.

« Non, nous n'avons pas été séparés par la funèbre Visiteuse. Depuis vingt ans, l'ombre chérie est à mes côtés, écartant les idées mauvaises, les rêves avilissants. A certaines heures, je me suis surpris lisant tout haut, comme jadis, les pages que je n'estimais que lorsqu'elle les avait jugées bonnes. Si aujourd'hui, regardant mon œuvre, j'éprouve la fierté de n'avoir rien écrit dont ma vieillesse ait à rougir, c'est à elle que je le dois. J'ai fait ma tâche sans murmurer. Je n'ai jamais refusé le travail, et je n'ai jamais jeté mon pain, qui pourtant fut parfois bien amer. J'irai vers elle chargé de tout l'honneur que son souvenir m'a gardé, et, pardonne-moi, je souhaite que ce soit bientôt.

Pourquoi Marsyl se sentait-il gêné devant cette confiance d'une douleur qu'il n'avait pas encore soupçonnée jusque-là? Il se remémora l'œuvre du romancier, d'une tristesse hautaine.

— Oui, pour le monde, je fus le veuf résigné qui met son chagrin dans ses livres. Mais l'histoire de mon cœur, je ne l'ai contée à personne, qu'à Dieu.

Un sourire mélancolique erra sur ses lèvres :

— Il faut que je sois décidément bien malade pour t'ennuyer de pareilles confidences. Tu as vingt-cinq ans, et nous sommes au seuil du printemps. Est-ce qu'on prévoit le deuil à cet âge et par ce clair soleil?

Ils s'absorbèrent un instant dans la contemplation du paysage. En bas, la ville étageait ses toits, d'où montaient des fumées bleues. Les jardins fleuris semblaient de gros bouquets blancs accrochés aux collines, et le fleuve allongeait vers les bois fermant l'horizon ses eaux encore salies par les pluies d'hiver. Partout le calme, à peine troublé par un appel monté des rues ou le pépiement d'un oiseau sautillant dans les lierres. Quand Marsyl parla, ce fut pour répondre aux derniers mots de l'écrivain.

— Vous avez tort de croire que j'ai peur des sujets graves. La vie m'a fourni assez de peines pour que je sache à présent que la douleur est la grande éducatrice des âmes. Vous apercevez-vous combien j'ai changé depuis un an? Le dilettante d'autrefois s'est mué en

un bureaucrate qui s'efforce de ne plus rêver et qui n'est jamais aussi satisfait que lorsqu'il a aligné beaucoup de chiffres et que ses additions sont exactes.

— Je sais. Tu as été courageux contre le malheur.

Larans fixa le jeune homme de ses yeux profonds.

— Les plus cruels combats ne sont pas encore livrés peut-être.

Tout de suite, Marsyl comprit qu'on allait lui parler de Mathilde. Il demanda néanmoins :

— Que voulez-vous dire ?

— Où en es-tu avec Mathilde Andry ?

Il répliqua, agacé :

— Je l'ai vue deux fois, quand elle est venue toucher à la banque quelques centaines de francs de coupons... C'est tout.

— Et quand elle amène sa grâce parfumée dans le décor où tu t'ennuies, vous ne causez évidemment que du cours de la Bourse ou de la meilleure manière de placer quelques billets bleus.

Marsyl hésita un instant sous le regard qui pesait sur lui, puis, brusquement :

— Je ne feindrai plus avec vous. Oui, j'aime Mathilde Andry ! Comment ce sentiment est né, a grandi et me prend aujourd'hui tout entier, vous devez le savoir mieux que personne, vous qui faites métier d'étudier les aventures du cœur. Voici huit mois que devant vos paroles et celles de ma mère, j'essaye d'oublier, de me persuader que cet amour est mauvais. Je n'y parviens pas. Plus je vis, moins je m'imagine marié autrement qu'avec elle. Est-ce une raison parce qu'elle tient quelques propos impertinents, qu'elle est jolie et qu'elle s'habille bien pour la juger impossible comme fiancée et comme épouse ?

L'écrivain reçut la confidence désespérée sans broncher :

— Enfin voici un aveu qui précise au moins les situations. Je t'étonnerais en te disant que tu m'aprends quelque chose d'inédit sur ton état d'âme. L'important désormais est que nous puissions en parler, et je redoute moins une erreur qu'on discute. Dépouillé de toute littérature, ton cas se résume ainsi : tu veux épouser Mathilde parce que tu l'aimes, et rien qu'à cause de cela. C'est insuffisant.

— Vous allez me prêcher, vous aussi, le mariage bête qui s'ouvre d'abord par une enquête chez le

LA CRUELLE VICTOIRE

notaire et qui se conclut après trois visites derrière un paravent.

— Non, mais je voudrais un peu de raison dans ton sentiment. Je dis raison et non pas intérêt. Le mariage est l'acte le plus grave de la vie sociale. Son degré de moralité mesure celui de la race. Mais il ne suffit pas qu'une femme traverse votre chemin, fût-ce à une heure de crépuscule propice aux attendrissements, pour qu'elle soit « votre » femme. Si dès l'origine de ton aventure, les deux seules personnes qui peut-être t'aiment pour toi-même t'ont crié : Casse-con, c'est qu'un mariage avec Mathilde ne peut pas s'admettre comme sérieux.

— Mais...

— Laisse-moi finir. Tu plaideras après. Qu'est-ce qui te séduit en elle ? Les qualités morales qui doivent se rencontrer dans un foyer afin qu'il résiste au malheur ? à la mort ? afin que, s'il ne connaît pas toujours la joie, il ne quitte jamais l'honneur ? L'aimes-tu parce qu'elle est bonne ? parce que sa vie de jeune fille répond de sa vie d'épouse et de mère ? parce qu'elle fut éprouvée par la douleur et qu'elle s'y est soumise ? Allons donc : tu ne sais rien d'elle sur ces choses.

« Eh bien ! moi, je sais. Mathilde est frivole. Elle est audacieuse, et cela d'une manière réfléchie, afin d'éblouir les hommes qu'elle souhaite épouser. Elle arbore son esprit ainsi qu'un panache. Depuis la mort de son père, elle n'a rien fait pour arrêter un gaspillage qui fera fondre sa fortune. Cela lui permet de courir les plages et les casinos. Sa seule excuse est d'agir comme des milliers de filles de sa catégorie. Ces demoiselles font la chasse aux maris. Le mariage est pour elles un moyen de faire carrière. Elles varient d'ailleurs avec art leurs procédés de conquête. Il est convenu qu'avec les naïfs de ton espèce, le moyen de séduction est dans une hardiesse d'allures qui passe pour de la franchise et qui n'est que du cynisme.

« Je connais Mathilde depuis longtemps. A dire vrai, elle m'intéresse, car il y a en elle des coins d'âme restés vierges, et assez de qualités pour faire une honnête femme. Mais avant, il faudra qu'elle souffre et qu'elle fasse souffrir. Ceux qui t'aiment ne veulent pas te voir fournir les frais de l'expérience.

— Je suis sûr que vous la calomniez !

— Hélas ! mais ose donc t'interroger loyalement.

Pourquoi l'as-tu remarquée parmi la demi-douzaine de jeunes filles qui couraient dans les jardins de Cambo, sinon parce qu'elle est jolie et qu'elle possède au suprême degré l'art de provoquer l'amour en persuadant qu'elle l'éprouve. On ne bâtit pas un foyer avec cela. Ose me dire que tu l'aimerais autant si elle devenait laide? Ce qui t'oriente vers elle est ce qu'il y a de moins noble en toi...

Marsyl baissa la tête, devenu sombre.

— Je n'ai pas de chance. Voyez, je comptais vous demander votre appui près de ma mère, et je trouve un adversaire de plus.

— Qui ne luttera pas longtemps contre toi, tu le sais... Tu apportes au mariage tes illusions généreuses, ton immense bonne volonté, le désir de tenir courageusement la place que la Providence t'assigne. Mathilde te garde une expérience acquise aux dépens de sa franchise; une vertu que je crois intacte sans doute aux yeux du monde, mais dont toutes les délicatesses se sont effeuillées dans le flirt; une fâcheuse habitude à n'envisager les choses que d'un point de vue égoïste et sceptique. Et je sais qu'elle en souffre à certaines heures. C'est là son châtiment; ce qui la sauvera peut-être un jour. Mais aujourd'hui, pour l'avoir ouvert à trop de pensées morbides, son esprit ne distingue plus dans la vie l'essentiel de ce qui l'encombre et l'avilit. Comprendras-tu qu'une telle association ne peut créer que le malheur?

Un lourd silence pesa sur eux... Partout cependant la vie s'éveillait: au creux des pierres, où les lézards chauffaient leurs têtes aiguës; dans les sentiers, où l'herbe nouvelle perçait sous les feuilles desséchées par l'hiver. Tout cela revêtait pour Marsyl comme une beauté funèbre. Une immense détresse lui emplissait l'âme. Il éprouvait cette douleur presque physique de l'honnête homme subissant un désaccord entre son cœur et sa raison. Larans eut pitié de cette souffrance devinée:

— Mon pauvre petit, tu ne te doutais pas, en montant ici ce matin, que tu trouverais un fâcheux pour briser ton rêve et gâter pour toi toute la splendeur de ce premier sourire du soleil.

— Depuis le jour où Mathilde est entrée dans ma pensée, j'ai compris que je souffrirais et je m'y suis résigné. Je n'en ai pas fini sans doute avec cette mal-

heureuse histoire. Mais je me sens si faible devant cette aventure de mon cœur ! Ne vous étonnez pas si je préfère à la sécurité que vous m'offrez la souffrance de mon amour...

Neuf heures s'égrenèrent au clocher roman de la ville basse.

— Allons ! voici l'heure de redescendre en prison. Excusez-moi de vous quitter si vite, mais on m'attend à la banque.

Il salua Larans, assis sur le parapet moussu. Il semblait si malheureux que l'écrivain retint sa main dans les siennes. Mais brusquement il se dégagea, s'en alla très vite :

— Non. Laissez-moi. Je sais par cœur ce que vous ajouteriez.

L'autre essayait de le retenir :

— René ! René !

Mais il ne répondit pas et redescendit en courant le chemin abrupt. Il éprouvait le besoin de ne plus penser à l'objet de son mal, de se confiner dans le labeur ingrat, afin de libérer son esprit de l'impossible rêve...

Là-bas, Ramuche l'attendait.

— Il y a du nouveau.

— Heureux.

— Hum ! Les intentions du *Crédit universel* se précisent. On vient d'acheter l'immeuble qui abritera la succursale, en plein milieu du Mail.

— Préparons-nous donc à subir le voisinage de nos puissants confrères :

— Vous savez qu'ils nous mangeront.

— Qui sait ? nous bénéficions de vingt ans d'existence.

— Ce sont là des raisons sentimentales. N'y appuyons pas trop nos espoirs.

Marsyl eut un geste lassé.

— Tant pis. Au moins, la situation sera nette. Voilà trop longtemps que nous vivons sous la peur de notre écrasement.

Il pénétra dans son cabinet où le soleil faisait rutiler les poussières et, en brisant la première enveloppe de son courrier, il murmura :

— Mon mariage manqué, ma banque ruinée, la vie prend décidément sa revanche avec moi.

V

Le devoir douloureux.

Un jour de l'été, au retour d'un voyage, Mme Andry mourut. Ce fut rapide. Cette femme, qui redoutait par-dessus tout les stigmates de la vieillesse, eut la fin qu'elle souhaitait : la mort sans maladie, d'une attaque d'apoplexie, avec juste le loisir pour une absolution hâtive.

Sa fille fut correcte dans un deuil où le cœur n'eut guère de part. Il y avait si peu d'intimité entre les deux femmes ! Mme Andry avait fait sa vie. Mathilde faisait la sienne, sans que sa mère s'en inquiât autrement que pour blâmer des incartades trop audacieuses qui eussent compromis une situation mondaine à laquelle elle tenait beaucoup. Depuis l'installation définitive à Châtenelles, qui masquait l'insuffisance d'une fortune diminuée, elles s'étaient efforcées de se glisser dans les réunions de la petite ville ; mais on les subissait assez aigrement. La beauté de Mathilde offusquait les mamans à filles laides, et son impertinence décourageait les indulgences.

Au lendemain du funèbre accident, Mathilde se trouva seule. Une pension viagère s'éteignait avec la défunte. Elle compta les titres du coffre-fort, et se trouva pauvre. Désormais, il faudrait vivre parcimonieusement, ne plus courir l'été et économiser sur les robes et les fourrures. Elle se demanda à quoi elle pourrait bien occuper ses journées. Sa voix lui avait valu quelques succès dans les soirées où elle allait et dans quelques fêtes dites de bienfaisance. Mais elle avait assez de goût pour mesurer tout ce qui sépare un joli talent mondain de la science exigée par le moindre enseignement sérieux. Un sourire amer effleura ses lèvres.

— Mlle Andry courant le cachet ; aux ordres des petites bourgeoises et de ces dames du haut commerce de Châtenelles, quelle idée drôle !

Elle regarda autour d'elle. Le salon au luxe rare, la bibliothèque où voisinaient la *Légende dorée* et Henri Bataille, tout ce cadre d'intimité auquel elle n'avait pas eu le loisir de s'attacher et qui la reprenait à présent qu'elle le pouvait perdre...

— Une femme comme moi n'a qu'un choix quand la pauvreté la guette : le suicide, le convent ou le mariage... Mais je ne crois plus en Dieu et je veux vivre... Alors ?

Elle réfléchit, supputa des chiffres.

— Il y a bien toujours l'Herraneuf, qu'on me proposait le dernier été, et qui est riche.

Mais un autre nom revenait obstinément à sa mémoire :

— Si l'on pouvait faire déclarer ce petit René Marsyl. Ce sera dur, non pour lui, que je crois pris. Mais il y a la famille...

Elle haussa les épaules.

— Quelle idée de demander conseil à maman pour prendre femme ?

Il régnait ce soir-là une chaleur moite. Autour de l'ampoule électrique, les papillons de nuit, entrés par la fenêtre ouverte, s'abattaient sur la table. Mathilde songea longtemps, accoudée sur l'appui de fer qui lui meurtrissait les bras. Elle revit son passé de jeune fille, non pas avec le sentiment de tendre mélancolie qui, lorsque les êtres chers viennent de nous quitter, nous fait croire qu'ils sont toujours là, nous rendant à peu près incapables d'évoquer les épisodes de notre vie où ils ne furent point. Pourtant, à cette heure, dans cette maison dont la mort venait à peine de refermer la porte, quelques pensées graves la visitèrent. L'impression du vide de son existence d'abord. Elle soupçonnait pour la première fois que la vie ne se justifie pas par ses seules utilisations frivoles. Sa mère, pour avoir cru cela, n'était-elle pas deux fois morte aujourd'hui ? Qui penserait désormais à elle ? Quel cœur souffrait de son départ ? Pas même un cœur filial !

En vérité, Mathilde ne trouvait pas dans son passé un motif d'attendrissement, un souvenir ému, et cette sécheresse de son âme l'effrayait comme l'aridité d'un désert. Lui avait-on jamais demandé autre chose que d'être jolie et de faire complimenter sa mère ? Elle souffrait d'avoir vécu une aussi longue suite de jours sans un élan noble, sans une prière vers Dieu, sans un de ces instants d'enthousiasme, de tendresse confiante, qui sont comme des haltes lumineuses dans la route sombre de la terre, et vers lesquels on revient pour oublier sa peine ou se découvrir à soi-même ses vraies raisons de vivre. D'avoir toujours limité ses regards au

monde, elle rapportait un désenchantement profond, ayant compris les mensonges d'une humanité qu'elle connaissait trop pour ne pas la mépriser. Avait-elle jamais été heureuse depuis dix ans qu'elle promenait son ennui ?

Mais elle n'était pas de celles qui retrouvent dans une grande douleur la vérité de leur destinée... Une âpre combativité demeurait en elle. Conquérir l'indépendance à laquelle elle s'imaginait avoir droit résu-mait pour elle désormais toute sa tâche. Son expérience des choses mondaines lui faisait ici perdre l'exacte vue des réalités. Parce qu'elle avait vu autour d'elle le mariage souvent avili jusqu'à n'être plus qu'un caprice ou une affaire ; des jeunes filles préoccupées de côtoyer les aventures et des jeunes gens sans respect, elle ne croyait plus à la vertu, à la dignité des foyers fondés sur le sacrifice et le devoir. Elle pensait naïvement que tout devait être cacul et hypocrisie dans cet ordre de choses. Elle ne réfléchissait pas qu'elle avait vécu dans un milieu factice où rien de vraiment pur ne peut naître ni durer ; mais qu'ailleurs se gardaient les héroïsmes silencieux, les honnêtetés persévérantes dont elle éprouverait bientôt la force.

Eveillée de sa méditation, elle frissonna sous la fraîcheur de la nuit.

Dans le silence, à peine troublé par les clochettes des crapauds et le clapotis de la rivière proche, son isolement l'accablait. Le souvenir de Marsyl revint encore à sa mémoire. Elle se décerna un témoignage de désintéressement ; le jeune homme lui-même ne lui avait-il pas confié que sa fortune était mince ? A peine éprouvé, le sentiment chez elle se nuançait ainsi déjà d'orgueil. Elle se rappela les graves paroles de Larans, la volonté qu'il lui avait signifiée de ne point permettre que René l'épousât. Une telle hostilité la piquait déjà d'amour-propre. L'opposition de la mère l'inquiétait moins. La puissance des forces morales lui échappait. Est-ce que le vœu d'une vieille femme, à demi malade, était redoutable contre son désir à elle, qu'elle savait partagé ?

Car elle ne doutait point que Marsyl pensât à elle : les conversations de Cambo, la gêne même qu'il éprouvait dans ses rares visites à la banque, la lettre qu'il lui avait écrite à la mort de sa mère où il plaignait son isolement, autant de preuves qu'elle s'énuméra.

Elle chercha à analyser les raisons qui l'inclinaient vers le jeune homme. Au début, elle avait seulement souhaité accrocher un mari. Puis elle avait discerné qu'il ne manquait à Marsyl que l'audace confiante, le sens des réalités, toutes choses qu'elle était sûre de posséder. Ainsi, elle perfectionnerait son mari; elle le forcerait à oser, à devenir riche, et elle pourrait jouir d'une fortune qu'elle aurait presque créée.

Mais, insensiblement, un sentiment plus délicat, plus désintéressé, se mêlait à l'égoïsme de son premier vœu. Dans la banque, elle avait découvert le courage dans le malheur, la soumission au devoir, une énergie s'ignorant elle-même pour lutter contre l'épreuve. Depuis qu'elle voyait l'effort de Marsyl, elle s'interdisait certaines ironies. René croyait encore à beaucoup de vertus qu'elle supposait mortes. Et devant cette fidélité à de vieilles et nobles idoles, encore qu'elle trouvât là une pitoyable candeur et une duperie, elle se rafraîchissait l'âme et se sentait meilleure en y pensant.

Peu à peu, son esprit glissait aux réflexions sérieuses. La nuit pacifiait cette sensibilité déviée par l'éducation et les désirs désordonnés, et quand elle ferma la fenêtre, dans le soupir qu'elle exhala, il y avait le regret de toute la vie qu'elle avait manquée, le découragement devant une destinée qu'elle croyait fatale et dont elle goûtait l'amertume pour la première fois.

..

Le lendemain, Marsyl reçut la visite de Mathilde.

A la vérité, il s'y attendait. Depuis la mort de Mme Andry, la jeune fille lui avait écrit son désir de le venir voir au sujet des intérêts que la défunte lui avait confiés. Peut-être était-ce une invitation à ce qu'il fit lui-même la visite. Mais il n'avait pas bougé, se jugeant ainsi mieux armé contre son propre cœur. Il ne souhaitait point brusquer les choses. Il aurait seulement été heureux que le hasard se fit complice de ses désirs. Les timides ont de ces scrupules. Ils imaginent volontiers providentiels les événements qu'ils n'ont pas préparés, et s'ils s'agit de rencontres dangereuses, s'autorisent de ce qu'ils ne les ont pas provoquées pour les croire permises.

Ce matin, Mathilde, impressionnante sous son manteau funèbre, avait le visage de sa situation. Lui se sentit ému et, quand elle fut assise, attendit qu'elle parlât. Elle dit seulement:

— Moi aussi, le malheur m'a visitée.

Elle avait les yeux secs et semblait soucieuse des plis de son voile de crêpe. Il répondit :

— Ce sont de durs moments. Il faut beaucoup de courage pour se remettre à vivre après ces heures.

Il ignorait quelle place étroite l'amour filial tenait dans la vie sentimentale de Mathilde.

Celle-ci poursuivit :

— C'est comme si tout vous manquait à la fois. Il faut s'occuper de détails matériels qui vous semblaient tout petits et qui maintenant deviennent le principal de vos soucis. Je suis un peu découragée. Mes parents vivaient très indépendants l'un de l'autre. Ma mère avait gardé de son mariage l'habitude de diriger elle-même notre modeste fortune. J'ai vécu avec l'insouciance des jeunes filles auxquelles on persuade qu'elles auront toujours près d'elles quelqu'un pour payer leur pain. Je ne sais rien de ce que comporte l'administration des ressources qui me restent.

Il l'interrompit :

— On vous aidera. J'ai trop souffert du désarroi qui suit les morts pour ne pas souhaiter vous en délivrer dans toute la mesure de mes humbles forces. Mais il restera toujours le chagrin, le vide du foyer...

— Le vide. Oui, c'est bien cela. Vous, du moins, vous aviez votre mère, une profession à continuer, un devoir qui vous forçait à vous oublier pour les autres. Au lendemain de votre deuil, vous saviez déjà quelle tâche précise vous incombait; votre seule angoisse était qu'elle vous parût trop lourde. Le travail vous attendait, avec ses luttes, la certitude d'être socialement et familialement utile. Rien de tel ne m'est réservé...

— Il vous reste la charité, l'art; voilà de quoi embellir vos jours.

Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas la vocation du dévouement. Je ferais une piètre religieuse laïque : moucher des marmots, visiter des pauvres ! Il faut un noviciat, et que je n'ai pas le courage d'entreprendre.

Son ironie des temps heureux reparaisait. Elle poursuivit :

— Et puis, vous savez quelle situation une femme seule occupe dans une ville comme la nôtre. Elle sert de thème aux conversations dans un milieu où n'abondent pas les distractions. D'allures libres, on la taxe de légè-

reté; sérieuse, on la déclare vouée au célibat et elle n'a plus qu'à porter des camails noirs et à s'inscrire aux confréries. Elle a le choix entre le ridicule et la suspicion.

— Vous exagérez.

— Non. D'ailleurs je suis décidée à lutter pour m'épargner ces misères.

Elle parut se recueillir:

— Finis les libres propos de Cambo devant les paysages amis de la montagne et des plaines! Ma vie jusqu'à présent ne fut sans doute qu'une promenade sur une terrasse ensoleillée. Elle va devenir l'âpre pèlerinage sur les routes froides et désertes jusqu'à la tombe consolatrice.

Elle devenait tragique dans ses voiles noirs. Comédie ou sincérité d'une âme qui se grisait des sentiments qu'elle affichait? Marsyl était violemment troublé. Cette douleur ainsi criée remuait en lui l'amour qui le jetait vers la belle créature rencontrée. Il se ressaisit cependant pour dire:

— Vous avez tort de conclure ainsi sans avoir rien tenté. J'ai pensé comme vous jadis. A présent, j'ai compris que le sacrifice, sous quelque forme qu'il s'offre, porte en lui le secret de la paix, et c'est tout ce que nous pouvons demander raisonnablement à la terre.

Elle l'interrompit brusquement:

— Allons donc; ne feignez plus avec moi. Je ne suis pas une petite fille. Vous ne croyez pas à l'efficacité de vos remèdes. Vous êtes un prêtre sans la foi.

Il répliqua avec une fermeté triste:

— Si, j'y crois. Parce que je semble encore douloureusement courbé sous mon labeur, vous concluez que je le trouve amer. Cela fut vrai il y a un an. Cela n'est plus aujourd'hui. Oh! je ne suis pas heureux au sens où le monde entend ordinairement ce mot. Mais c'est que les hommes comme moi ne peuvent jamais l'être de cette manière. Ils compliquent trop la vie pour ne pas en multiplier les froissements, et leur lutte contre eux-mêmes leur est une perpétuelle occasion de souffrir. Mais je juge d'un inestimable prix d'avoir compris ces choses.

Elle secoua la tête avec découragement.

— C'est trop difficile et trop différent. Je ne sais pas.

— Non. Il suffit d'un peu de réflexion sur soi-même et... de prière confiante !...

Il avait prononcé ces mots avec tant de fermeté qu'elle releva la tête.

— Oui, continua-t-il, le recours à Dieu devient la ressource suprême, quand nos âmes sont trop faibles pour se hausser au devoir. Je ne sais rien de vos croyances : nous ne trahisons pas ces sujets aux jours de joie. Mais la douleur est une grande éveilleuse de foi...

Il rougissait en disant ces choses. Se rendait-il compte qu'il accordait à Mathilde le témoignage le plus sûr de son amour en lui offrant le don divin de sa foi ! Elle eut l'air infiniment étonnée, et répliqua :

— Non. Je n'ai pas coutume de demander à Dieu de guérir des maux qu'il n'a pas empêchés.

Puis, voyant que le regard du jeune homme s'attristait :

— Ce langage est si différent de ceux que l'on m'a tenus jusqu'à ce jour ! Peut-être avec vous consentirais-je à méditer sur ces abstractions. Je ne suis pas une impie. J'ai gardé quelques souvenirs heureux de mon enfance au couvent. Mais la vie a tout emporté.

Il demeurait silencieux, heureux de la voir ainsi près de lui, déjà soumise aux orientations qu'il lui suggérait. Elle reprit :

— Nous nous sommes rencontrés trop tard. Hier soir, j'ai beaucoup réfléchi, et la frivolité d'une partie de ma jeunesse m'est apparue... Hélas ! je n'en suis encore qu'au regret stérile. Mon passé est trop proche. Seule, je suis sûre d'y retourner demain dans toute la mesure où la vie me le permettra. A moins que...

— A moins que...

— Je ne trouve une force amie sur qui s'appuiera ma faiblesse.

— Vous la trouverez.

Mais, levant sur lui son regard aigu, elle vit son émoi et violemment lui cria :

— Alors épousez-moi !

« Je sais que je vous dis là une chose énorme. On m'a si souvent reproché de ne pas être une femme comme les autres que je puis bien m'épargner une hypocrisie. A quoi bon nous mentir au surplus ? J'ai besoin d'un appui qui me soit doux et fort, soyez-le. Je suis pauvre. Je ne vous apporte que mon dédain pour le monde conventionnel, ma tendresse pour tout ce qui compose la beauté de la vie. Nos sensibilités s'accordent dans

les mêmes amours et les mêmes mépris. A certaines heures de confiance, vos paroles m'ont donné l'illusion que vous voyiez en moi autre chose que la jeune fille excentrique avec laquelle on échange quelques ironies. Vous êtes le premier homme qui ait cru au coin sérieux de mon âme, et ne m'ait pas humiliée de frivolités équivoques. Je me suis souvenu de tout cela quand la peine est venue m'accabler. Dans mon aven, la reconnaissance accompagne l'espérance et l'amour. En faut-il davantage pour unir des routes que le hasard a fait se croiser dans la douceur de l'automne ?

Elle parlait avec une lenteur frémissante, le fixant toujours de son regard. Lui, rougissait comme une jeune fille qui entend une première déclaration passionnée. Jamais il n'avait senti comme à cette heure la puissance du sentiment qui le liait à Mathilde. Dans ce court instant, il mêlait à son émoi l'orgueil d'avoir conquis un cœur que beaucoup d'expériences avaient rendu sceptique. Pourtant, il restait toujours silencieux. Alors elle reprit, la voie angoissée :

— Oui, en faut-il davantage pour s'accorder le seul bonheur accessible avant la mort : associer quotidiennement ses pensées à des pensées sœurs des vôtres ; fixer pour toute la durée des jours éphémères des émotions dont les premiers échanges ont permis d'éprouver la douceur ?

Alors il se ressaisit pour répondre :

— Hélas ! oui.

Allait-il lui déclarer qu'elle s'était humiliée en vain et qu'il ne l'aimait pas ? Il parla enfin :

— Excusez-moi. Je suis tellement bouleversé par ce que vous me dites. Vous semblez croire que le mariage n'exige que l'accord de deux sentiments pour se conclure. Il y a autre chose. Nous ne sommes pas deux êtres isolés. Nous faisons partie d'une société qui a ses lois, d'une famille qui a ses exigences. Le mariage renforce, multiplie ses liens au lieu de les rompre. La mort vous a libérée de toute tutelle qui ne fut pas votre volonté. Je n'ai pas cette indépendance.

Elle parut si naïvement étonnée qu'il se hâta de préciser :

— Votre franchise appelle la mienne. Vous ignorez sans doute quelle opposition un pareil projet rencontrera autour de moi.

— Non. Je suppose que pour tous les vôtres je suis

une coquette sans principes et sans pitié. Larans s'autorise de ce qu'il m'a connue petite fille pour me dire ce qu'il croit des vérités. Je sais ce qu'il pense de vous et de moi. Et puis après ? C'est nous qui faisons notre vie, notre famille. Le reste est préjugés, injustices, sottises !

Il l'arrêta d'un geste suppliant :

— Ne continuez pas. Songez à ce que sont pour moi ceux qui vous font proférer de pareils mots.

Elle se reprit, comprenant qu'elle heurtait des affections chères :

— Pardonnez-moi. Je ne puis rencontrer un obstacle à ma liberté sans m'exaspérer. Laissez-moi espérer que les oppositions ne seront pas irréductibles. Peut-être ai-je mérité les jugements que l'on m'inflige. Je n'ai pas assez tenu compte des habitudes qui m'entouraient. Mais vous, vous savez bien que je suis digne d'entrer le front haut dans votre famille ?

Il continuait à ne pas répondre. Alors elle s'irrita :

— Dites-moi donc quelque chose. Votre silence m'accable. Si c'est « non », il faut me le dire. Je me suis trompée. Nous nous serrerons la main et tout sera dit.

Elle avait jeté cela sèchement, décidée à briser une résistance fortifiée par des motifs qu'elle devinait supérieurs au sentiment qu'elle voulait faire avouer. Mais lui retrouva soudain le calme pour dire :

— Mathilde, écoutez-moi. Nous allons échanger des paroles qui peuvent fixer irrévocablement notre vie. Je ne devrais pas éprouver de gêne à vous répondre comme vous l'attendez. Et pourtant j'hésite. Jusqu'à ce jour, vous étiez le mystère charmant auquel on demande quelques-unes des plus chères distractions de sa solitude. J'espérais triompher de difficultés qui, parce qu'elles n'avaient jamais été abordées de front, ne me semblaient pas définitives. A présent, nous prenons parti vis-à-vis de nous-mêmes et des autres. Vous sentez bien qu'après cet entretien nous ne pourrions plus nous revoir que fiancés.

Mais elle ne l'écoutait pas et répéta, impérieuse :

— M'aimez-vous ?

Il fut peiné de cette insistance et répondit :

— Oui, je vous aime, mais je ne vous aime pas comme vous voudriez être aimée. Je vous ai trouvée sans vous chercher, ce qui était sans doute la meilleure manière de vous connaître. Nos cœurs se sont éprouvés

et mêlés à travers les dialogues confiants. Les paysages étaient complices de nos âmes, et aujourd'hui, si de telles paroles ne nous choquent point, c'est que depuis longtemps nous les avons formulées dans nos esprits. Et la douleur est venue ajouter son lien funèbre. Après avoir été consolatrice, vous m'offrez la joie mélancolique d'être consolée par moi. Et de tout cela, je ne ressens que l'amertume de ne pouvoir accueillir votre aven avec l'allégresse que vous auriez le droit d'exiger pour me croire sincère. Mais je me sens si différent de vous dans ces choses ! Votre amour est robuste et fier. Il se suffit à lui-même. Il se sait de taille à braver toutes les luttes. Le mien est douloureux et tourmenté. Il a besoin, pour s'épanouir, de la présence d'autres amours qui l'ont précédé, dont il ne veut être que la continuation et non la rupture. Nous ne pourrions plus désormais que souffrir l'un par l'autre jusqu'au jour où l'on nous permettra de nous dire notre tendresse.

Ellé fut irritée de cette résistance à ses suggestions et retrouva son ironie :

— Alors, vous en êtes encore là à votre âge ? Il faudra que votre mère vous permette de vous marier comme naguère elle vous permettait d'aller jouer au jardin !

— Vous avez tort de simplifier ainsi une question que beaucoup de principes accompagnent. Vous vous irritez que des obstacles extérieurs nous contraignent à regarder autour de nous avant de bâtir notre maison. Est-ce trop souhaiter si je veux que ma fiancée soit accueillie et non subie dans le foyer où j'ai reçu et développé tout ce que je sens de bon en moi ? tout ce qui vous laisse croire que je pourrais vous rendre heureuse ?

Il parlait toujours d'un ton ferme. Son émotion de tout à l'heure semblait partie. Mathilde comprenait pour la première fois la puissance mystérieuse des liens qu'elle avait ignorés. Elle devint suppliante pour demander :

— Alors, que faire ?

— Attendre, hélas ! nous en sommes réduits à demander au temps d'être le principal auxiliaire de nos cœurs.

— Eh bien, j'attendrai ! J'attendrai toutes les années qu'il faudra...

Elle se leva d'abord très calme :

— Je vous quitte. Que pourrions-nous dire qui ne fût inutile à présent ?

Elle lui tendit la main. A cet instant, il eût voulu la suivre; lui engager sa vie, son avenir; il se croyait sûr de briser ou de mépriser toutes les résistances. Debout sur le seuil, elle se retourna pour lui sourire, un sourire triste où il y avait de l'inquiétude et de l'orgueil blessé.

— Au revoir. Dans la lutte que vous allez livrer, je ne pourrai point vous aider. Du moins je me montrerai digne de vous en acceptant son issue avec tout le courage dont vous témoignez pour la préparer.

Elle quêtait une parole qui fût une promesse. Mais, maintenant qu'elle ne lui soufflait plus au visage son haleine parfumée, il se retrouvait lui-même, et elle n'obtint qu'un salut cérémonieux.



Marsyl revint s'asseoir à sa table de travail et essaya vainement de reprendre ses chiffres. Un sentiment complexe l'agitait, où se mêlaient la joie, la lassitude et la peur. De nouvelles discussions, des larmes, les arguments tant de fois subis, voilà ce qu'allait infailliblement provoquer la première intention qu'il annoncerait à sa mère ou à Larans. Il s'interrogea en tremblant: Aimait-il vraiment Mathilde? Il n'ajoutait pas encore: Était-il vraiment aimé d'elle? n'étant pas encore accoutumé à l'hypocrisie féminine et ne croyant pas qu'on pût mentir en un pareil sujet. Il se répéta, la tête dans ses mains: Qu'est-ce que j'aime en Mathilde? Mais alors ses réflexions le faisaient rougir et il se hâta de les interrompre.

Aussi bien on étouffait dans la pièce encombrée. Il ouvrit la fenêtre sur le jardin en fleurs. Au spectacle de l'été lumineux, sa jeunesse le grisa soudain comme un vin pur. Comment douter du triomphe définitif de l'amour devant les arbres murmurants d'oiseaux, les berceaux épanouis des rosiers? Après tout sa mère était dans son rôle en ne voulant point son mariage. Un peu d'égoïsme devait se mêler aux raisons de la vieille femme. Le cœur de Marsyl se gonflait d'allégresse et de bonté. Mathilde avait des défauts sans doute, mais elle l'aimait et il l'aimait; ce sentiment serait assez fort pour l'améliorer. Il souffrirait avant d'imposer son vœu à ceux qui l'entouraient, et qui

s'arrogeaient sur son foyer le droit de contrôle étroitement exercé sur sa jeunesse. Qu'importe! un peu de sacrifice devait se trouver à la base de tous les bonheurs pour les ennoblir.

Et il se remit à chiffrer, l'âme rassérénée. Sa méditation passionnée se poursuivait à travers les statistiques et les comptes rendus financiers. Il se surprit rêvant la plume sèche sur une page de l'*Economiste* ou griffonnant des arabesques sur son buvard...

Ramuche entra, apportant une carte de visite:

M. DE SAINT-TOUCHÉ

Représentant du Crédit universel.

Le front de Marsyl s'assombrit.

— Oh! oh! serait-ce l'ultimatum avant l'ouverture des hostilités?

Il regarda le décor modeste où il travaillait et qui lui sembla minable. Pour la première fois, il en rougissait; mais il se blâma de cette pensée d'orgueil et se hâta de dire à Ramuche, qui attendait, le porte-plume aux dents:

— Faites entrer.

Le visiteur accusait quarante-cinq ans, la Légion d'honneur, juste ce qu'il fallait d'embonpoint pour être digne. Après un échange de saluts corrects, il s'assit confortablement dans le fauteuil des clients que lui avança Marsyl, croisa ses jambes et, jouant avec ses gants, débita son discours.

— Monsieur, entre gens de finances, nous sommes accoutumés à ne point user de formules inutiles. Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, en vous annonçant officiellement les projets du *Crédit universel* à Châtenelles?

— Non, monsieur. Vous avez d'ailleurs pris soin que j'en fusse informé par vos démarches auprès de mes clients.

— Il fallait bien préparer notre avenir. Châtenelles est une sous-préfecture très active. Il s'y tient des marchés importants. Il convient d'offrir au commerce local le moyen de trouver l'aide financière dont il a besoin sans l'obliger à prendre le train. Jusqu'à ce jour, il n'avait à sa disposition que votre établissement. Je vous demande pardon, — nous sommes en affaires! — mais votre maison, si elle a le vénérable

aspect d'une relique, en a la magnifique inutilité. Vous ne vous étonnerez pas si le *Crédit universel* est mieux organisé que vous pour réaliser tout ce qui manque ici.

Il s'arrêta, espérant peut-être une protestation qui ne vint pas; puis reprit :

— L'affaire a été étudiée avec tout le soin désirable. L'immeuble est choisi, en plein centre du Mail; moins poétiquement propice que votre maison aux rêveries devant les jardins fleuris, mais infiniment mieux à portée des marchands et des paysans, qui n'auront qu'à traverser la rue pour nous apporter l'argent de leurs bœufs et de leurs blés. Les plans sont prêts. L'architecte a remis son devis. Dès demain, les ouvriers vont s'y mettre. Les deux mois d'été qui nous restent sont extrêmement favorables au séchage des mortiers et des peintures. En octobre, si nous le voulons, vous pourrez voir notre firme flamboyer en lettres d'or à travers les tilleuls de la place.

Marsyl demanda simplement :

— C'est tout?

— Vous trouvez que ce n'est pas suffisant? Car dans tout ceci que devient votre banque?

Brusquement, Marsyl l'interrompit :

— Je n'ai pas à me préoccuper des projets qu'il vous plaira de réaliser ici. J'exerce en toute honnêteté un métier; je le continuerai jusqu'au jour où je jugerai utile de l'interrompre.

M. de Saint-Touché ne sourcilla point sous cette déclaration hostile qu'il paraissait avoir prévue. Il eut seulement un sourire sceptique :

— Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander vos moyens. Au surplus, je ne suis pas venu dans l'unique but de vous signifier une concurrence où nous ne pouvons être que victorieux, mais que vous avez évidemment le droit de mépriser. Vous auriez tort de croire que nous multiplions nos établissements nouveaux pour le seul plaisir de ruiner des confrères. De plus, dans notre enquête, nous nous sommes rendu compte de la valeur morale de votre maison. Vous occupez une place que nous ne pouvons négliger même du point de vue pratique, qui est le seul que nous devions connaître. Bref, je suis chargé de vous offrir la direction de la succursale qui va s'ouvrir.

Marsyl demeurerait impassible. L'autre acheva :

— Vous voyez tout de suite quel contrat nous signons : vous apportez votre nom, votre connaissance des choses et des personnes. Le *Crédit universel* fait sien votre personnel. Pour vous, c'est la sécurité, l'avenir sans risque. Désormais, votre intérêt se confond avec le nôtre pour élargir les affaires d'un établissement qui ne peut que prospérer.

Marsyl demanda :

— Et naturellement vous m'imposez vos ordres sur les valeurs à proposer au public ?

— Evidemment.

— Et si je ne suis pas moralement sûr de ce que je serai ainsi contraint de recommander ?

M. de Saint-Touché eut un étonnement formidable :

— Il ne s'agit pas de morale, mais d'argent. D'ailleurs, vous êtes bien incapable de contrôler la véracité des renseignements qu'on vous fournira. Laissez donc à d'autres les responsabilités qu'on ne vous prie pas d'assumer.

— Et ma conscience ?

— Votre conscience ? Elle est dans le cabinet du Directeur général.

— Merci. En un mot, je recevrai de Paris une note de service m'enjoignant de placer les actions de telles mines d'or n'existant que dans les coffres-forts des financiers qui les patronnent ; de telle compagnie de chemin de fer dont pas un rail ne sera jamais posé. Voici des prospectus, des Conseils d'administration avec des décorations variées et d'anciens ministres plénipotentiaires. Mettons-nous en campagne. S'il s'agit de ces maniaques de la spéculation à qui leur fortune donne des loisirs, et qui les passent aux guichets des banques, le mal n'est pas grand : s'ils perdent, ils l'ont généralement cherché. Mais on peut trouver d'honnêtes gens ayant économisé quelques billets bleus à force de travail, et qui naïvement vous interrogent sur la meilleure manière de les employer. Il faut donc leur prêcher le mensonge ; leur donner des certitudes que l'on n'a point ; leur garantir des entreprises qu'on sait illusoires. Le comble de l'art sera même de faire vendre au malheureux les titres sûrs qui lui donnent tout le revenu auquel il peut raisonnablement prétendre, et de les remplacer par d'autres dont on saura seulement qu'ils ont votre agré-

ment. Un commerçant qui agirait ainsi serait jugé. Mais je suis banquier et je puis, l'âme légère, transmettre des ordres d'achat qui rempliront ma poche, et après vingt ans d'opérations semblables il se trouvera un ministre pour donner la croix à votre Directeur général!

M. de Saint-Touché écoutait de toutes ses oreilles. Il avait quitté le sourire qui l'accompagnait dans ses tournées :

— J'avais bien prévu des objections. J'avoue que les vôtres me trouvent absolument désarmé. Je vous propose une affaire; vous me répliquez par un sermon. Pourquoi diable vous être fourré dans notre métier avec des idées pareilles?

— Vous avez raison. Il y a un an que j'aurais dû perdre mes illusions touchant l'honnêteté qui nous est accessible. Vous me le rappelez avec une netteté dont je vous sais gré.

— N'importe. Vous m'intéressez prodigieusement. On rencontre si peu dans la vie de gens qui ne soient disposés à sacrifier vingt francs pour un principe!

Marsyl esquissa un geste découragé. M. de Saint-Touché acheva :

— D'ailleurs, ne nous grisons pas de mots. La définition de l'honnêteté varie suivant celui qui la formule. J'ai été vingt ans officier. Je ne pense pas avoir jamais humilié mon uniforme. Aujourd'hui, je complète les maigres rentes que le gouvernement octroie à ma réforme en me promenant pour le compte du *Crédit universel*. Je ne me crois pas déshonoré parce que des gisements aurifères que je ne suis pas allé voir, mais qui sont patronnés par mes chefs, n'ont donné que des cailloux aux paysans naïfs qui leur demandaient des dividendes. Vous ne songez pas à condamner le fabricant qui distribue ses prospectus. Nous aussi nous vendons des papiers où l'on promet des châteaux qui n'existent pas toujours, même en Espagne. Après tout, nous ne forçons personne à les prendre. Du moins ceux qui nous écoutent ont pendant quelques mois l'illusion d'être riches... ou de le devenir. Nous sommes des marchands d'espérance : quelle belle fonction pour un poète tel que vous!

Il tira sa montre, se leva.

— Allons, je vous quitte, car le train n'attend pas, et j'ai quelques visites à rendre.

Il frappa paternellement sur l'épaule du jeune homme :

— Croyez-moi : durcissez-vous. Un an d'affaires ne vous ont pas lavé de votre sentimentalisme. C'est un mal dont il faut guérir. Vous avez huit jours pour réfléchir. Soyez seulement persuadé que nous ne voulons pas votre mort. Epargnez-nous le regret de votre ruine.

Il tendit une main qu'on ne refusa point et sortit.

La porte refermée, Marsyl demeura méditatif. A présent, deux questions sollicitaient sa volonté : avenir sentimental, avenir professionnel. Par une coïncidence douloureuse, il devait arrêter à la fois les conditions définitives de son foyer et de son métier. Les deux problèmes se mêlaient dans sa mémoire, chacun compliquant l'autre par les principes différents qu'il posait. La conduite de sa banque lui en paraissait moins simple ; son mariage, moins désirable. S'il épousait Mathilde, — et tout son cœur le souhaitait, — il faudrait des ressources que leurs modestes revenus ne fourniraient point. Mathilde n'était pas femme à laisser faner sa beauté sous la lampe de famille. Il conviendrait de recevoir, de visiter. Tout un plan de vie à deux se déroulait, plein d'imprévu puéril et charmant, mais coûteux. Alors s'offrait la direction proposée par le *Crédit universel*.

Certes, il ne doutait point de son succès dans l'entreprise. Pourquoi obscurcissait-il cette chose si simple : gagner lucrativement sa vie, par des préoccupations morales qui semblaient un luxe inutile ? Ne pouvait-il manœuvrer honnêtement parmi les valeurs bigarrées de la Cote ? Et puis la force de l'engrenage lui apparaissait. Saurait-il résister à l'appât du gain ? Pourrait-il annuler pratiquement les indications impératives du siège central auquel il fallait fournir coûte que coûte son chiffre d'affaires ?

Il se vit malheureux, tiraillé entre sa conscience et son intérêt. Puisque tôt ou tard la lutte éclaterait, autant l'accepter tout de suite et finir en beauté... Il songea à la besogne — qu'il avait toujours un peu méprisée — de ces démarcheurs, beaux parleurs, qui couraient les campagnes, visitant les châteaux et les fermes pour placer leur papier.

« Et pourtant, tous ces hommes ne sont pas de malhonnêtes gens. Il y a de bons pères de famille, des

citoyens intègres, qui, revenus le soir, donnent, chez eux, l'exemple des meilleures vertus. Ils préparent sans scrupules la ruine d'un foyer, mais s'attendrissent sincèrement quand des caresses d'enfant les accueillent au retour de leurs courses fructueuses. Il y a des catholiques sincères qui vendent le mensonge et ne s'en rendent pas compte. Quelquefois ils acceptent qu'on les décore pour cela. Que l'homme est compliqué ! son âme hospitalise tant de sentiments contradictoires qu'on la croirait partagée en compartiments ! »

Il s'aperçut que l'heure du déjeuner avait sonné. Les employés avaient déjà quitté leurs pupitres. Marsyl parcourut distraitemment les bureaux. Il leur trouva l'aspect émuant des vieilles choses qui vont changer. Sous le soleil qui chauffait les boiseries, les cartons jadis verts, les parquets rapiécés semblaient minables.

Alors Marsyl imagina la luxueuse officine qu'édifierait le *Crédit universel*. Il la vit avec son inscription en lettres dorées, ses panneaux laqués, ses tableaux à dépêches. Au lieu de ces lourds pupitres aux allures de comptoirs, avec leurs moleskines usées, il y aurait un grand hall dallé de mosaïque, une table de correspondance chargée de revues et de journaux, des portières en cuir, un garçon de recettes galonné d'argent avec un bicorne de sous-préfet. Comment songeait-il à lutter contre l'attrait de cette nouveauté ?

Puis il se prenait soudain d'amour pour ce cadre où flottaient encore des fantômes chéris. Il se rappelait ses visites d'enfant avec sa mère qui savait sourire alors ; ses ébats sur le canapé de cuir à ressorts ; ses recherches miraculeuses à travers les corbeilles à papier et ses querelles avec le caissier dont il cachait les lunettes et les ciseaux. Que tout cela était loin, mon Dieu ! Son âme tendre demeurait toute froissée de ces souvenirs. Son cœur ne se passerait pas de ces habitudes anciennes auxquelles sa sensibilité accordait un sens mystérieux... Mais ce même cœur ne réclamait-il pas également un impérieux amour auquel il devait dire adieu ? Alors, il ne savait plus où était le devoir. L'angoisse le reprenait, et quand il ferma la grille, il se sentait meurtri d'avance par les décisions qu'il allait choisir.

VI

La leçon des ruines.

La semaine passa. C'était aujourd'hui dimanche, un dimanche d'été dans une petite ville, avec des boutiques ouvertes, des paysans flâneurs le long des étalages, et dans les jardins qui bordaient la rivière, des hommes coiffés de jonc arrosant des salades, des femmes nu-tête, la robe relevée sur les jupons, et des enfants courant dans les allées. Ces jours-là, Marsyl les vivait sans hâte, afin d'en prolonger la douceur. La banque chômait : plus de chiffres, mais de la musique, quelques visites, et des causeries avec ce cher original de Larans qui avait toujours des aperçus neufs sur les hommes et sur les choses.

Mais ce dimanche-là fut long et chargé de soucis. Épouserait-il Mathilde ? accepterait-il les offres du *Crédit universel* ? Il s'était fixé ce terme pour les décisions touchant les deux questions que le hasard avait liées. Il ne quitta point sa chambre de l'après-midi, essayant de s'absorber dans des occupations qui le délassaient jadis de ses fastidieuses besognes. Mais il ne pouvait lire le livre qu'il ouvrait, et son piano demeurait sans charme.

Le soir vint. Les jardins rafraîchis respiraient la brise. Marsyl sortit, la tête lourde, l'esprit perplexe.

Il n'hésita pas longtemps sur la route à suivre et monta au château. Il avait tant vécu dans l'intimité de ces ruines qu'il ne concevait pas de cadre plus amical pour sa méditation. Aussi bien leur trouvait-il un charme sans cesse renouvelé.

Dressée sur la colline, la masse énorme et déchiquetée se voyait de tous les points de Châtenelles, mais son aspect changeait au gré des perspectives et de l'heure. Marsyl savait tout cela, et sous quel angle, et sous quelle lumière il fallait regarder les murailles lépreuses ou les tours vêtues de lierre pour que leur beauté fût sensible. Or, ce n'était point un paysage qu'il cherchait ce soir, mais une ombre pour y abriter ses réflexions, quelque chose comme un très vieil ami auquel on confie tout bas sa détresse.

Il avait toujours aimé ces promenades solitaires dont il rapportait une âme lasse, un visage sans joie. Depuis

la mort de son père, les multiples soucis du travail quotidien rendaient difficiles ses fantaisies. Mais aujourd'hui qu'il songeait à fixer sa vie, il souhaitait choisir son destin au milieu des choses qui s'étaient toujours accordées avec son âme.

Il atteignit rapidement le terre-plein et s'allongea dans l'herbe, au-dessus des coteaux qui dévalaient en pentes rudes vers la ville.

Alors il se remémora les événements de la semaine. Après la démarche insensée de Mathilde, il avait longuement pesé la valeur morale du mariage proposé. Déjà, à la réflexion, une telle sollicitation le choquait dans ses idées les plus intimes sur ce qu'il avait toujours imaginé être l'amour chez une jeune fille : amour infiniment délicat, silencieux, s'effrayant même des mots qui l'expriment. Puis, les premiers jours, il s'était bercé de l'espoir de suivre son cœur, et avait tenté d'en parler à sa mère. Mais il avait provoqué une douleur si soudaine, presque malade, qu'il n'avait pas insisté. Il sentait qu'une opposition aussi persévérante, et qu'aucune raison matérielle ne justifiait, venait des intuitions les plus profondes de l'amour maternel.

Alors le doute l'avait pris : est-ce que cet instinct du cœur qui l'aimait sans doute le plus ne l'avertissait pas d'un danger que son rêve paraît des aspects charmants du bonheur ? Il était persuadé maintenant qu'aucun égoïsme ne guidait celle qu'il s'était juré de ne jamais faire souffrir. Il entendait encore ses paroles :

« N'épouse pas cette femme. A mon âge, je n'ai pas le droit de prévoir beaucoup d'avenir avant ma tombe. Mais, dussé-je mourir demain que mon dernier conseil serait pour t'épargner ce malheur. Ne crois pas que je reproche à Mathilde d'être pauvre : je sais trop que nos cœurs exigent autre chose que de l'argent pour être heureux. Mais elle a guetté ta jeunesse comme une proie. Pour elle, le mariage n'est que la dernière aventure d'une existence où le plaisir a toujours pris la place du devoir. »

D'ordinaire, ces reproches contre celle qu'il aimait l'exaspéraient. Mais ce soir-là il n'avait rien répliqué. Il comprenait que la volonté hostile de sa mère était un fait contre lequel il ne lutterait plus. Il s'y soumettait ainsi qu'à une fatalité, sans résignation et sans courage. Quant à la question de la banque, il la gardait pour lui seul, sûr de la réponse que lui ferait sa mère, ignorante

de tout ce qui touchait à sa profession : « Fais ce que tu voudras !... Je ne sais pas ! »

Et comme ses pauvres forces étaient à bout, il avait voulu les aider. A ces heures de lassitude extrême, il redevenait pieux comme aux jours lointains de son enfance. Il avait donc prié. A vrai dire, il n'avait pas trouvé tout de suite la notion précise de son devoir. Son amour surtout le troublait, parce que son cœur y était intéressé. Il est infiniment plus commode de juger les questions où, seul, joue notre intérêt : généralement un peu de volonté perspicace y suffit. Les affaires de sentiment se compliquent de beaucoup d'éléments mystérieux que n'atteignent pas les froids calculs de la raison. Mais, à présent, dans le crépuscule, son âme s'ordonnait, participait à l'harmonie des choses ; plus lucide, elle éliminait le factice et le sensuel qui la troublaient pour accueillir l'émotion de la nuit naissante.

Le passé reprenait Marsyl. Ce château en ruines avait projeté ses ombres sur sa jeunesse comme celles qu'étendaient les murailles sur les gazons rouillés par l'été. En fermant les yeux, il ressuscitait des magnificences aujourd'hui ruinées. Ce géant en débris, érigé sur l'horizon, face à la cité entre-croisant en bas ses rues banales, l'avait trop violemment ému. Il se rendait compte que le rêve funèbre avait trop hanté son adolescence. Quand l'heure était venue des souffrances et des doutes, il n'avait pas voulu tout de suite les vaincre, mais en avait fait un nouveau thème à ses songes. En vérité, il ne croyait pas qu'on pût en faire autre chose. Mais on ne résoud pas la vie avec des songes, et qu'est-ce qu'une méditation qui ne prépare pas l'action ?

Les vieilles pierres lui donnaient ce soir un conseil encore inentendu : « Nous avons duré, malgré le temps et les hommes. A travers tous les changements, nous demeurons les inébranlables témoins de ce qui fut. Aux jours de notre force, les rêves creux ne naissaient pas à notre ombre. D'où vient que tu aies trouvé la mélancolie là où tes aïeux s'épanouissaient dans la joie ? Quand les barons de Châtenelles nous quittaient pour aller chercher fortune sur les routes, nous abritions les rapines énormes, les butins triomphants. Nos rudes hôtes ne perdaient pas leurs heures à contempler des horizons toujours plus étroits que leur désir. Ils ne pensaient qu'à s'évader de nous, afin de donner un

champ élargi à leur ardeur. Blotti à nos pieds, le village a grandi. Il est devenu la cité qui s'affaire le long du fleuve, et dans ses foyers revivent quelques-unes des vertus qui naissaient derrière nos créneaux et nos beffrois. Et puis la vie nous a quittées. Nous ne sommes plus qu'un cadre vide, et de nos tours tu n'as respiré que la poésie funèbre. Viens errer sous nos arceaux, mais pour en repartir plus viril vers les tâches qui t'attendent hors de notre enceinte. »

Puis l'exaltation gagnait Marsyl. « Heureux temps, où l'on ignorait les viles manipulations de l'argent, où des cheminées d'usines ne salissaient pas les horizons ! Je n'ai pas trente ans, et les soucis habitent mon âme comme les oiseaux de nuit hantent ces trous sombres. »

Il revint à l'objet de ses douloureuses perplexités. Sa méditation désordonnée errait au gré de son chagrin et de son rêve. En ces âges lointains il y avait des mariages et des métiers, car toujours les hommes ont travaillé et ont fondé des familles. Seulement la civilisation a compliqué tout. Il se rappela le mariage de ses parents qu'ils racontaient parfois jadis aux heures d'intimité. Ils n'avaient de fortune ni l'un ni l'autre, mais malgré qu'ils se connussent depuis l'enfance, ils étaient devenus soudain d'une gaucherie de collégiens quand ils s'étaient avoué leur amour. Comme leurs familles, aux prises avec de graves difficultés, exigeaient leur dévouement, ils s'étaient attendus dix ans, sûrs de leur cœur, estimant que leur bonheur n'était pas trop cher acheté d'un peu de sacrifice. Tous les souvenirs de leur amour étaient doux et consolateurs.

Marsyl était bien obligé de s'avouer que le sentiment qui le liait à Mathilde ne serait pas ainsi : né après quelques dialogues subtils, l'aveu brutal lui enlevait cette pudeur qui pare de tant de grâce chaste le sentiment qui fleurit au cœur des adolescents. Il pensa à Larans, dont l'âme saignait toujours de la séparation fatale. Il se souvint de ses paroles sur Mathilde : « Si elle devenait laide, aujourd'hui, l'aimerais-tu encore ? » Vraiment, il ne savait plus que répondre.

Il envisagea l'avenir : orgueilleuse de son triomphe, Mathilde serait-elle l'épouse confiante et simple qu'il devait souhaiter ? Quels froissements alors que sa femme savait l'opposition rencontrée près de Mme Marsyl ? Il n'imaginait pas les odieuses forma-

lités de l'assignation; il savait que sa mère subirait la chose comme elle avait subi son deuil, sans cris ni blasphèmes, mais qu'elle en mourrait peut-être. Il pressentait les conversations navrées avec Larans: « Nous ne l'avions pas tant aimé pour qu'il finit ainsi ! » Non. Tout plutôt que bâtir son bonheur sur de telles peines. Il refuserait. Il garderait pour lui seul son chagrin. Il y vivrait muré comme dans une tombe.

Il ne pensait plus à la banque ni au *Crédit universel*. Qu'importait cette question professionnelle à côté de sa détresse sentimentale ? Il se leva, frissonnant sous le vent de la nuit. Dans les chemins, les grillons commençaient leurs trilles menus. L'herbe scintillait çà et là des premiers vers luisants. En bas, la petite ville apaisait ses rumeurs. Quelques fenêtres s'éclairaient, yeux d'or clignotant dans la masse confuse des maisons. Derrière les vitres, des familles s'attablaient devant les repas du dimanche soir. À cette hauteur, les moindres bruits s'amplifiaient dans le silence. Le râclément d'un violon, faisant danser les hôtes de quelque auberge, perçait le murmure régulier du fleuve entre ses peupliers.

Marsyl embrassa du regard cette immensité vivante. Il immolait en ce moment le premier rêve cher de sa jeunesse, celui qui coûte le plus à quitter, parce qu'il nous fait toucher pour la première fois le néant des bonheurs humains. La décision qu'il avait arrachée à sa volonté l'apaisait déjà. Il se retrouvait fort comme au lendemain de la mort de son père, afin d'affronter le sacrifice. Il ne savait pas encore pourquoi il devait renoncer à Mathilde; mais il discernait clairement qu'il le devait. Il crut que toutes les forces spirituelles amassées par sa jeunesse chaste l'aidaient, à cette heure solennelle, à triompher. Il se sentit le cœur enthousiaste, allégé par la résolution qu'il allait prendre. Il vit comme d'un regard l'austère beauté de la vie qui devenait la sienne. Il resterait indépendant à l'égard du *Crédit universel*, et ce serait la ruine lente, le labeur ingrat à découvrir ensuite pour subsister. Il dirait non à Mathilde, et comme il n'était pas sûr que son cœur s'accordât toujours avec sa volonté, il souffrirait, éternel meurtri qui n'avouerait jamais sa blessure. Mais il fallait demeurer dans l'honneur, et n'épouser qu'une femme dont il n'eût pas à rougir.

Il quitta le terre-plein maintenant tout entier occupé par la nuit, et descendit vers la ville, se répétant :

« Je n'épouserai pas Mathilde et je ne serai pas l'agent du *Crédit universel*. »

Il marchait lentement. Naguère, il marchait allégrement sur les cailloux du sentier.

« J'étais un enfant alors. Aujourd'hui, je suis un homme, puisque j'ai souffert et que je vais souffrir. »

Il se raidit, sentant les larmes venir :

« Il ne faut pas regretter les souffrances qui nous viennent du devoir : elles sont parmi nos plus précieuses richesses morales. »

De l'église de la ville haute qu'il venait de quitter, l'angélus s'égrenait sur la vallée. Marsyl trouva aux cloches un charme purifiant. Il s'exalta à la pensée de son renoncement qu'il amplifiait naïvement. Il ne concevait pas à cet instant de sacrifice auquel il ne pût consentir. Il est bon qu'à certaines heures l'homme le plus humble se croie capable de devenir un héros : cette conviction est le secret de bien des victoires.

Marsyl rentra hâtivement, et longtemps, dans le silence de sa chambre, écrivit...



... « Nous ne pouvons pas nous épouser. J'écris cette conclusion avec une tristesse qui, si vous la voyiez, serait pour vous la preuve du sacrifice qu'elle m'inflige. J'ai médité sur toutes les raisons que nous avons déjà échangées, et où vous discerniez si clairement les difficultés qui nous séparent. Aujourd'hui, dans toute la sincérité de mon cœur, je ne vois pas le moyen humain de les résoudre. »

« A tous les motifs d'inquiétude que j'avais devant l'avenir, s'en ajoutent d'autres désormais. Ma situation professionnelle, toute modeste qu'elle fût, excitait encore assez de convoitises pour qu'on me proposât une situation qu'un souci peut-être exagéré de l'honneur me défend d'accepter. A la lutte pour la vie qui peut être dure, il n'est point sage d'ajouter d'autres luttes où les meilleurs sentiments finissent par s'épuiser. Je ne veux pas, je ne dois pas vous imposer un foyer pauvre. »

« Soyez sûre que je sens tout le prix d'un aveu auquel je ne puis répondre que par l'offrande de la

souffrance qu'il me cause. Le jour où je l'ai reçu sera l'épisode émouvant de ma jeunesse. A la douceur de l'avoir entendu, se mêle l'orgueil de l'avoir peut-être mérité. Et pourtant, malgré tout cela, je dois dire *non*, et en vous disant *non*, je crois vous donner ma meilleure preuve d'amour. Vous comprendrez le prix de ce refus en sachant que j'ai beaucoup prié pour trouver le courage de l'oser. Le monde ne comprendrait pas ces choses, mais votre délicatesse de femme aimante les comprendra.

« Nos âmes sont compliquées par trop d'émotions qu'elles ont cherchées ou subies.

« Les sentiments si naturels et si généreux dont a vibré de tout temps l'humanité ne s'épronvent plus simplement chez nous. Nous y avons gagné quelques joies rares, mais aussi, hélas ! des peines multipliées. J'en arrive à regretter que le hasard nous ait ménagé la douceur de rencontres qui ne devaient pas avoir de lendemain définitif. Efforçons-nous du moins tous les deux de nous aider à oublier.

« L'oubli ! voilà le grand mot douloureux auquel aboutissent toutes les déceptions humaines. J'ai besoin de tout mon courage pour l'écrire. Et pourtant, je pense qu'on oublie dans la mesure où on le veut. Désormais, c'est la seule manière de nous aimer. Il ne faut pas que la mémoire de l'un de nous pèse comme un fardeau sur celle de l'autre. Nos routes, un instant croisées, et qui auraient pu se confondre, s'écartent maintenant pour toujours. Qu'elles mènent à un carrefour de paix, c'est ce que chacun de nous doit souhaiter à l'autre. Mais nous ne pouvons le souhaiter qu'en y pensant le moins possible. Pendant longtemps, nous ne pourrions nous attendre l'un sur l'autre sans beaucoup souffrir, et la souffrance ainsi volontairement cherchée dans des sentiments qu'aucun engagement ne saurait consacrer ici-bas, n'est point bonne.

« Je ne vous demanderai pas d'espérer du temps ni de la mort la fin des obstacles qui nous meurtrissent le cœur. Trouvez le mariage que vous méritez. Je suis sûr que vous m'écririez la même chose si vous m'écriviez. Nous exprimons peut-être ce vœu avec le secret espoir qu'il ne sera point réalisé, et que notre amour si cruellement étouffé par nos mains sera toute notre histoire sentimentale. Et pourtant nous aurions tort de nous immobiliser dans un souvenir sans réalité.

Ne cherchons pas à nous voir avant qu'un long passé ait jeté sa cendre sur notre sacrifice encore tiède. Les mots n'ajouteraient que de la douleur à notre séparation en nous attardant sur elle.

« Je voudrais pouvoir vous dire que la vie est assez brève et assez précieuse pour qu'on ne la résume pas dans un épisode dont l'émotion renaitra sans doute chaque fois que nous y songerons. Si notre jeunesse en sort plus mûrie et comme attristée, que cette tristesse ne soit pas désespérée. Soyons forts contre l'épreuve que la destinée nous apporte, et que chacun de nous persuade à l'autre qu'il était digne de lui puisqu'il l'aimait assez pour y renoncer. L'amour n'est jamais plus grand que lorsqu'il s'immole...

« Adieu ! »

VII

Soir de funérailles.

Le soleil poudrait d'or le sable des allées, dans le jardin de Cambo où Larans allongeait ses jambes maigres. Marsyl, debout près de son fauteuil de paille, continua :

— Voilà. J'ai été arrivé d'hier soir. A peine éveillé, ma première visite est pour vous.

— Merci, mon petit. Il faut venir à moi maintenant. Où est le temps où j'escaladais les collines, afin d'aller respirer loin des poussières d'automobiles ?

— Mais vous allez guérir.

— Non. J'ai peur de ne pas quitter Cambo cette année.

— Allons ! voilà vos idées noires qui reviennent. Comment pouvez-vous songer à mourir dans un décor pareil ?

— C'est précisément de là que je veux m'évader vers le grand repos. La vie m'a promené à travers beaucoup de paysages. Celui-ci a gardé le meilleur de mon cœur. Je n'ai guère le droit de me dire Basque : depuis mon enfance, je n'ai passé ici que les loisirs laissés par le labeur. Mais j'y suis toujours venu abriter ma peine ou consoler mon ennui. Il y a dans le cimetière une tombe dont les os se doivent mêler aux miens pour attendre l'éternel réveil. J'y vais méditer quelquefois, quand mes jambes me le permettent. On est bien là pour prier et pour ressusciter des souvenirs : le silence,

des tombeaux simples, seulement quelques paysannes en foulard noir dans les allées. L'église est proche : on peut s'y réfugier quand le cœur crie trop fort sous la douleur... Mais je remâche encore mes vieilles peines... Quelles nouvelles m'apportes-tu de Châtenelles ?

— Peu de choses. Vous connaissez les principales.

— Oni, oui. Je sais. Le *Crédit universel* va ouvrir contre toi la succursale que tu as refusé de diriger pour son compte... Et puis, il y a eu le grand déchirement. J'aurais voulu être là à cette heure pour t'aider à souffrir. Mais j'étais déjà ici, fort occupé à défendre les débris de ma santé finissante. Tu as bien fait de dire non à l'enjôleuse. Laisse le rude ami qui t'a parfois meurtri le cœur te féliciter de ton courage.

Marsyl secoua tristement la tête :

— Non. Ne me félicitez pas. J'ai dit non parce que je n'ai pas eu le courage d'obéir à mon amour. J'ai réfléchi depuis : je ne pourrais pas trouver les arguments qui justifient mon geste.

— Voilà ce qu'il ne faut point faire. Ne discutons jamais avec un devoir accompli. Faire d'un chagrin sentimental l'objet de ses réflexions, c'est à peu près sûrement l'aggraver et lui découvrir un charme dangereux. Laisse le temps couler sur la blessure comme un baume, et un jour viendra où une affection, que tu pourras suivre avec tout ton cœur cette fois, chassera le mauvais songe.

— Et si je ne veux pas guérir ? Si je préfère chérir mon mal afin de prolonger la douceur du sentiment qui l'a fait naître ?

L'écrivain l'interrompit d'un geste brusque :

— Arrête-toi. Alors, il ne fallait pas venir me dire ces choses. Tu parles le langage irrité de tous ceux chez qui le cœur a troublé la tête. J'ai mis ça dans mes livres quand j'en faisais. Je ne regrette rien de ce que j'ai dit dans cette malheureuse aventure. Si mes paroles ont quelque part dans une résolution dont tu t'obstines à repousser le mérite, je m'en réjouis, et me persuade que Là-Haut tout cela me sera compté parmi mes bonnes actions. Mais il est indigne d'un homme de continuer sa vie dans un souvenir qui la trouble et la désoriente.

— Pardonnez-moi. Vous êtes le premier auquel je parle ainsi. Depuis deux mois que j'ai écrit la lettre de rupture, j'ai gardé ma peine pour moi seul. Je n'ai rien

confié à ma mère qui ne comprendrait pas ces complications et qui m'est encore plus chère depuis que je lui ai sacrifié l'« autre ». Je vous jure que je fus, que je veux être loyal avec moi-même. Je m'absorbe comme une brute dans mon travail. Je me démontre que vous aviez tous raison, et que je devais séparer ma route de celle qui, bien que chérie, apportait le chagrin dans ses yeux aimés. Mais je n'ai pas votre cruel courage.

« Je n'étais pas accoutumé à l'idée d'ouvrir ma jeunesse avec ce que vous appelez une erreur, et j'ai peur que toute mon existence en soit assombrie. Songez à ce que fut mon adolescence. Des tendresses délicates l'avaient préservée des avilissements auxquels le monde réserve tant d'indulgence qu'on en peut conclure qu'il les approuve. Quand la mort est venue frapper à ma porte, je n'ai pas murmuré. J'ai essayé de porter le fardeau qu'elle mettait sur mes épaules. Les seuls rêves d'avenir que je me sois permis furent pour imaginer le foyer où je réaliserais à mon tour les devoirs dont jusqu'ici je n'avais été que l'occasion. Et voici que, sans la chercher, j'ai cru trouver celle qui devait être ma compagne. Alors des êtres chers, qui me désiraient heureux, m'ont dicté impérieusement ce que je voudrais avec eux appeler mon devoir. Et j'ai dû détourner mes yeux et mes pas, et m'en aller sans même oser réfléchir sur les conditions de mon malheur, de peur de regretter qu'on me l'ait épargné. Ne me condamnez pas trop vite si je gémis sous l'épreuve et si je quitte un instant le masque dur que je me suis forgé.

Larans laissait passer silencieusement ce flot de paroles, le cœur plein d'une immense pitié. Il reprit :

— Mon petit, tu es en train de gagner à ton insu le droit d'être heureux plus tard, c'est-à-dire en paix avec toi-même. Crois-tu que tu auras trouvé dans nos seules remontrances le courage de refuser l'amour vers lequel t'entraînaient toutes les puissances de ta jeunesse sans expérience ? Que craignais-tu en somme ? Le blâme d'un vieillard qui s'en va de ce monde ? L'affliction d'une mère ? Est-ce que les femmes, de tout temps, n'ont pas su des paroles qui effaçaient ces misères ? Et qui aurait consenti publiquement à te condamner d'avoir fait ta vie, comme disent aujourd'hui dans leur pitoyable jargon mes jeunes confrères libérés des morales désuètes ?

« Mais tu sentais que c'était ton devoir avant même de pouvoir le raisonner. A ces heures-là, nous ramassons en nous les forces accumulées par les vertus de notre passé. Ta jeunesse chaste t'a permis de résister à toutes les habiletés d'une Mathilde. Tu ne te rends pas compte encore de ce que représente pour toi cette victoire sur ton égoïsme. Il ne convient pas même que tu y réfléchisses trop longuement; car l'orgueil pourrait s'éveiller, et on revient souvent par ce chemin à l'erreur que l'on a quittée. Songe plutôt à ce que tu es, à ce que tu peux. Tu crois à la force morale du catholicisme. Tu sais par conséquent que ta douleur, acceptée d'un esprit soumis, est bonne. Elle n'abaisse que les cœurs avilis ou révoltés. Utilise-toi. Dépense-toi dans les devoirs qui attendent tout homme d'honneur aujourd'hui! Ah! si ma vie m'était redonnée, j'écritrais moins de livres, et j'agisrais davantage. Ne crois pas que tout est perdu parce que tu as aimé en vain une fois. Il n'y a que les sentiments éprouvés dans l'ordre qui méritent d'être éternels.

Marsyl se taisait. Les paroles de l'écrivain faisaient la paix en lui.

— Merci. Près de vous, je redeviens fort. Je retrouve un peu de l'énergie qui m'exaltait en descendant de la colline avant ma lettre à Mathilde. Pourtant je prévois des heures tristes quand je serai seul. J'aurais besoin qu'un peu d'irrévocable m'aidât à l'oubli...

— Alors il faudrait apprendre qu'elle est mariée, ca morte, elle te serait encore plus liée.

— Peut-être.

Larans regarda le jeune homme en face:

— Eh bien! sois heureux; elle se marie.

Marsyl tressaillit, essayant de sourire:

— Quelle nouvelle! Vous vous amusez.

— Non. Je suis pour Mathilde une très ancienne amitié. Elle a toujours gardé un peu de confiance à celui qui l'amusa petite fille. Elle sait que je t'ai conseillé de ne pas l'épouser. Mais, comme je l'ai fait au grand jour, elle ne m'en a pas gardé rancune. Elle m'a donc annoncé son mariage, il y a deux jours, avec une lettre de quatre lignes.

Marsyl se raidit pour demander avec indifférence:

— Avec qui?

— Un certain Herraneuf, de Longueval.

— Herraneuf? J'ai connu ça au collège.

— Il se peut. Ça n'est pas très jeune ni très intelligent. Mais ça possède une solide fortune terrienne. Comme il n'y a plus ni père ni mère des deux côtés, les formalités seront courtes. Dans un mois, Mathilde se promènera peut-être par ici avec l'époux qu'elle a enfin accroché. On a déjà donné des ordres pour réparer la villa.

Marsyl revit en pensée Herraneuf écolier : un gros garçon heureux de vivre et lent à s'instruire.

Une jalousie fugitive lui mordit le cœur.

— Sapristi ! elle n'a pas été longue à se décider.

— Tu ne saurais la blâmer après une rupture qui, si j'en crois tes confidences, a dû être sans équivoque. Mathilde est une réaliste. Elle veut se marier pour des motifs qui ne sont sans doute pas tous très nobles, mais ceci est affaire à sa conscience. Elle a chassé le mari jusqu'à ce qu'elle en lève un. Prends conseil de son exemple, et ramène-nous une fiancée le plus tôt possible.

L'autre eut un haut-le-corps.

— Merci ! Il me faudra plus longtemps pour me guérir de ma blessure.

Il poursuivit avec une ironie triste :

— Quel dommage que vous n'écriviez plus ! Vous auriez là un sujet qui eût donné quelque chose.

— Eh ! eh ! la vie est toujours plus forte que nos élucubrations. Allons, ne retiens pas tes larmes devant moi. Pleure un peu de te voir si vite remplacé, et puis après retourne-toi vers la vie avec une force que nul regret ne doit plus désormais affaiblir.

Le silence retomba, troublé seulement par les cigales qui s'éveillaient dans les acacias. Marsyl quitta l'écrivain :

— Au revoir ! Vous excuserez ma visite hâtive. Il y a bien des détails à régler pour s'installer après un an d'absence.

Larans retint la main du jeune homme dans les siennes :

— Tu sais, je redoute la solitude ici pour toi. Ne va pas rêver du côté de la villa.

— Rassurez-vous. Nous ne sommes plus au temps des désespoirs romantiques, et je n'ai point de goût pour le suicide.

Mais, sur la route, il se sentit affreusement triste. Le déchirement qui, cette fois, semblait bien définitif,

lui fit mesurer toute la place que Mathilde tenait encore dans son cœur. Tout de suite, il désira revoir la maison où sa peine avait commencé l'an passé. Il suivit la route ombreuse, côtoya un instant la vallée qui l'enchantait. Ce matin, elle vibrait de lumière et du gazouillis lointain de la Nive. L'été n'avait pas encore brûlé les feuillages et séché les gazons. Tout subsistait de l'ancien paysage. Une troupe de gamins revenant de l'école sautaient sur les blocs de granit qui bordaient le chemin abrupt menant au bas Cambo. Des paysans passaient, guidant au pas feutré de leurs espadrilles, avec leur cri étrange, les lourds attelages de bœufs... Marsyl monta vers la villa. Elle était close encore; un vieux ratissait nonchalamment les allées. Il connaissait le jeune homme et souleva son béret.

Marsyl demanda :

— Attendez-vous quelqu'un ?

— Oui, dans une quinzaine. La demoiselle se marie et m'a dit de ranger un peu l'héritage.

Puis il s'accouda sur son râteau pour demander :

— Qui épouse-t-elle ?

— Un monsieur de son pays.

Le vieux demanda avec inquiétude :

— Habiteront-ils ici ?

— Je ne pense pas. Vous pourrez continuer à faire payer vos siestes à l'ombre des tilleuls.

L'autre ne protesta pas et se remit à égaliser les cailloux.

Marsyl poursuivit sa route. Son état d'âme était complexe... Il se sentait à la fois délivré et meurtri. Était-il vrai que son amour allait mourir ? Il ne l'avait donc pas tué à force de volonté, de soumission à l'âpre devoir ! Jamais Mathilde ne lui avait paru désirable comme aujourd'hui, et voici que déjà il n'avait plus le droit d'y songer ainsi qu'autrefois, avec cette complaisance inavouée qui, après nos renoncements, nous laisse le dangereux espoir qu'ils ne seront pas irrévocables, et qu'un événement providentiel les rendra vains. Pourtant, il la méprisait un peu : d'abord parce qu'il attribuait à l'annonce de sa pauvreté certaine une décision aussi prompte ; et aussi parce qu'elle épousait Herraneuf, ce paysan bonasse, sans originalité, qui, au collège, ne se préoccupait guère que de bien manger, et trouvait toujours les nuits trop courtes pour dormir.

« C'était bien la peine d'afficher tant de mépris pour les banalités afin de finir ainsi. Mathilde Andry, vous vous embourgeoisez affreusement. »

Il essaya de rire, à la pensée du couple étrange qu'il imagina fort ridicule. Puis il se raidit contre l'émotion qui l'envahissait. Après tout, Larans avait raison, l'irrévocable était désormais entre eux. Il n'était encore qu'au seuil de sa jeunesse. N'était-il pas fou de se croire éternellement malheureux, et ne pouvait-il désormais reprendre son chemin tout seul, prêt à toutes les douces rencontres que l'avenir lui ménagerait, sans désespoir ni scepticisme ? Le Devoir : mot magique qu'il s'était souvent redit aux heures sombres, et pour lequel il avait trouvé la force de faire saigner son cœur.

Ses raisons d'espérance renaissaient avec une vigueur renouvelée dans cette nature ensoleillée. Il voulait oublier ; il voulait être heureux, ne plus trouver à ses jours ce goût amer de cendres ; vivre dans l'avenir, mais l'avenir délivré de l'ombre glacée du passé qui en endeuillait les perspectives. Il voulait, donc il pourrait. Il était bon avocat quand il plaidait ainsi contre lui-même, à condition qu'il ne laissât pas errer son imagination vers les chers fantômes. Il osa se demander tout haut : « Si elle surgissait là, au détour de la route, dans sa grâce inquiétante, lui dirais-tu les mêmes choses ? Trouverais-tu d'autres paroles à lui crier que des reproches désespérés ou des adieux trempés de larmes qui sont des au revoir honteux ? Pourrais-tu seulement serrer sa main sans qu'elle te reprît tout entier ? » Mais il ne voulut pas répondre, et se réfugia dans son orgueil blessé.

« Mathilde, Mathilde, si vous l'aviez voulu, votre souvenir ne m'aurait quitté qu'à la tombe. Votre mariage m'a délivré. Moi aussi, j'oublierai. Je ne vous aime plus. Notre amour n'est plus pour moi qu'un nouveau-né défunt qu'on n'a pas eu le temps de chérir. »

Puis il s'enfuit vers sa maison où l'attendait sa mère.

..

Larans mourut à la fin de l'automne.

Sa mort fut ce qu'il souhaitait : calme comme un coucher de soleil sur la vallée tant de fois contemplée.

Il y eut quelques articles nécrologiques dans des revues. Un monsieur vint de Paris lire un papier au nom d'une société littéraire. L'*Echo de Châtenelles* rendit compte de tout cela, et parla de « notre éminent compatriote, le romancier Pierre Larans ». Ce fut tout. L'écrivain alla dormir dans la verdure de son village basque. Il l'avait quitté à quinze ans, pour aller préparer quelque vague notariat ; mais il avait mal tourné, et, après avoir quelque peu rimaillé, s'était fixé dans le roman. Seulement, tout son pays était demeuré dans son âme et dans ses livres. C'est à sa terre qu'il demandait ses inspirations les plus fraîches, qu'il avait confié les chères dépouilles de ses morts. Il en aimait le parler étrange aux vocables mystérieux...

Marsyl éprouva le chagrin qu'on ressent au départ des êtres auxquels on doit le conseil de quelques actes de vertu. Il se rendait compte que cette présence accroissait sa valeur morale, et que certains renoncements lui eussent été moins faciles s'il n'avait senti près de lui le rayonnement de cette conscience. Mais ce deuil ne lui laissait pas de désespoir au cœur. Il croyait à la présence mystérieuse des disparus, et que Dieu ne nous retire jamais un appui sans nous le remplacer. Son esprit, précocement assombri par la douleur, se plaisait dans la familiarité des morts qui l'avaient connu et aimé.

Il se trouvait encore à Cambo, où il était revenu en hâte sur un télégramme de Larans qui se sentait mourir. L'automne finissait. La vallée se teintait de rouille et de sang. Là-bas, s'échevelait la fumée du train descendant vers Ustaritz. Il revoyait une soirée pareille, sur une terrasse, avec des jeunes filles vêtues de clair, et, parmi elles, la figure impérieuse contre laquelle il avait dû lutter. La douleur fournissait à peu près tous les incidents de ce court passé. Mais il se sentait fort à présent, rassuré par la paix de l'heure et du lieu. Le spectacle du paysage où son cœur avait connu les premiers émois dont il souffrait encore ne l'amollissait pas. Il le regardait ainsi qu'un champ de bataille où l'on a vaincu...

Il se rappela les dernières paroles de Larans, près du lit d'agonie, devant la fenêtre ouverte sur les collines : « Ne me plains pas. Je suis délivré. Je vais revoir ceux qui m'ont quitté avant l'heure. Pour toi, ne te crois pas à jamais préservé de la souffrance... Tu

lutteras encore, non plus contre un amour auquel l'heureuse complicité de la destinée ne permet plus d'aboutir, mais contre le vide qu'il creuse dans ton existence. Pourtant, je suis sûr à présent que tu triompheras. Nos énergies sont trop précieuses pour que nous les dispersions dans les larmes. Même quand les deuils nous frappent, ils ne doivent pas nous diminuer, mais nous fournir quelques raisons de réaliser seul une tâche que nous avons rêvé d'accomplir avec une douce présence à nos côtés... Ma paix d'agonisant est faite d'avoir accepté cette dure loi... »

Et puis il avait montré une enveloppe scellée :

« Voici mon testament. Je te donne tout ce que j'ai. Ce n'est pas une fortune. Du moins, cela te permettra d'attendre des jours meilleurs, si les difficultés que tu prévois arrivent. Il convient que l'argent gagné dans l'honnête labeur de la pensée aide celui qui préfère la pauvreté aux gains suspects. Si, dans l'avenir, mes livres rapportent encore quelque chose, recueille sans rougir. Mes romans valent ce qu'ils peuvent. Ma fierté est qu'ils n'ont pas semé une pensée vile, éveillé un désir mauvais. Ce sont des fils de mes veilles que leur père a toujours avoués sans honte... »

Le soir était tout à fait venu. La première nuit dans sa terre natale serait douce à Larau, veillée par les étoiles auxquelles son enfance avait souri. Marsyl rentrait à sa maison. Demain, il quitterait ce coin de France auquel une nouvelle tombe l'attachait désormais. Mais il reprendrait sa place courageusement, sans orgueil et sans crainte, plus fort de tous les conseils recueillis près de l'ami agonisant, et médités dans la douceur de ce crépuscule...

Et c'est ainsi que, dans un soir de funérailles, il se reprit à aimer la vie !...

VIII

Le passé palpitant.

La vie continuait à Châtenelles. Mme Marsyl achevait de se guérir et la banque menait toujours ses affaires modestes, bien qu'on sût ses jours comptés. Déjà le *Crédit universel* installait chaque semaine un employé sur le mail, dans un immeuble neuf dont les paysans commençaient à connaître le chemin. De

temps en temps, un bel employé enfourchait sa motocyclette, visitait les fermes cossues des environs et se faisait énumérer les valeurs qu'on tirait d'une armoire. Tout cela était bon, certes, mais il y avait mieux. Au passage, on glissait un mot apitoyé sur ce pauvre M. Marsyl, un bien honnête homme, mais si timide ! Il était rare que le bel employé n'emportât pas un ordre de vente et d'achat.

Dans la vieille maison, les scribes avaient des loisirs et s'amusaient à attraper les mouches qui mouraient aux vitres. Un jour, Ramuche, qui se morfondait dans sa caisse silencieuse, se souvint qu'il avait une maisonnette et quelques arpents de vigne sur les coteaux de la ville haute, et s'en alla. Mme Marsyl s'installa donc à sa place ; on vit, derrière les grillages effilochés, sa figure pâle penchée sur les gros livres endeuillés de lustrine. René voyait venir la fin avec mélancolie, mais il ne voulait pas fermer. Il apportait dans cette obstination le point d'honneur du marin qui ne quitte pas sa barque avant qu'elle soit naufragée. Au surplus, le petit héritage de Larans permettait de ne pas redouter immédiatement l'avenir. La vieille banque mourait comme de consomption, sans bruit. M. de Saint-Touché avait raison : elle ne pouvait plus vivre dans le monde neuf. Son honnêteté provinciale n'avait plus que la valeur d'une vieille habitude, et sa façade était une ride-au visage de la cité rajeunie.

Jamais Marsyl n'avait compris ces choses comme en ce matin de décembre qui poudrait de blanc les allées gelées du mail. Sa mécontention n'était cependant point triste. Elle errait au gré des souvenirs, lointains ou proches, ramenés par sa course hâtive. Là-haut, le château dressait toujours son squelette décharné auquel les glycines n'accrochaient plus que des lianes mortes. Des gamins jouaient à la balle et battaient la semelle sur le sol durci. Était-il possible qu'un jour, lui aussi, il eût joué à cette même place, sans autre souci que de courir vite et de frapper fort ?

Beaucoup de chagrins avaient mûri l'écolier. Il se disait : « Quelle complexité que notre âme ! Je n'ai pas eu de malheurs exceptionnels, et cependant j'ai l'impression d'avoir été très accablé à certaines heures. Pourtant je ne voudrais pas avoir vécu différemment, ni que ma pauvre expérience se fût acquise par d'autres voies. Les peines me furent envoyées pour m'amélio-

rer, et je n'en ai tant souffert que parce que ma sensibilité les accueillait sans courage. Mais j'ai quitté mon goût morbide pour la douleur, et j'en retiens désormais seulement les leçons. »

Il regarda sans haine les travaux du *Crédit universel* qui éparpillaient des blocs de pierre dans la gelée blanche. Il était arrivé devant l'église dont un pâle soleil éclairait les pierres. Les gamins continuaient à s'essouffler autour des tilleuls.

« J'ai connu toutes les souffrances qu'un honnête homme peut endurer sans rougir. Quelques-unes sont d'hier. Tout cela me semble aussi lointain que le temps où je tournais en rond dans les matins d'hiver. »

Puis une voix l'appela qui le fit tressaillir :

— Monsieur Marsyl ?

C'était Mathilde avec son mari : tous deux se hâtaient vers lui.

— Voici cinq minutes que nous courons après vous.

Elle semblait plus altière que jamais sous ses fourrures et fixait sur Marsyl ses yeux énigmatiques où se lisait une nuance de triomphe. C'était la première fois qu'ils se revoyaient depuis la rupture. Herraneuf affichait la fierté contente de promener à son bras une jolie femme.

Tout de suite, Mathilde poursuivit :

— Inutile de vous présenter, n'est-ce pas ? Mon mari et vous avez été condisciples de collège.

— Oui, mais c'est si lointain !

Marsyl retrouvait dans ce visage empâté, au poil rude, aux yeux naïfs et bons, le gros garçon joufflu qui passait ses jours à croquer des pommes derrière son pupitre.

— Ma chère, j'étais trop cancre pour que M. Marsyl me comptât comme ami. Je n'étais guère fait pour illustrer une école, et je savais que j'en apprendrais toujours assez pour couper mes foins ou vendre mes bêtes.

Il s'arrêta, secoué par un joyeux rire. Il ne semblait pas méchant, et René le plaignit un peu d'avoir épousé Mathilde, avant de demander :

— Vous voilà revenus à Châtenelles ?

Ce fut elle qui répondit :

— Oui. J'avais la nostalgie de ses vieilles rues et de son ennui. Nous avons rouvert la maison de ma mère, et nous passerons l'hiver ici.

Le cœur de Marsyl tressaillit douloureusement à ces mots. Herraneuf continua :

— Et nous nous reverrons, j'espère. Les distractions ne doivent pas embarrasser par leur choix ici... J'avoue que ce n'est pas sans peine que je quitte mon ermitage pour si longtemps. On est terrien de père en fils chez moi, et rien ne vaut l'œil du maître pour surveiller des labours ou compter des sacs de betteraves.

Mathilde éclata de rire :

— Merci. Je ne m'imagine pas dans ce fond de lande : vingt maisons, dispersées sur vingt kilomètres, du fumier plein les cours avec des oies qui vous happent aux jambes, des coqs qui chantent à tous les clairs de lune.

Son mari parut peiné ; une ombre passa sur sa figure rouge :

— Allons ! ne vous fâchez pas. Je tâcherai d'être sage. Et puis j'irai faire quelques tours là-bas, dans mes cours à fumier, comme vous dites, quand je serai lassé de vos rues propres et de vos tilleuls bien peignés !

Marsyl crût pouvoir concilier :

— D'ailleurs, Châtenelles est si peu ville ! Vous n'aurez point de peine à vous accoutumer ici.

Ils se quittèrent, car la bise commençait à souffler.

De retour chez lui, il annonça distraitemment à sa mère :

— Mathilde et son mari sont revenus. Ils passeront l'hiver à Châtenelles.

Mme Marsyl répondit un « Ah ! » indifférent. Elle classait des journaux près de la fenêtre. Nul souci ne ridait son front. Croyait-elle son fils suffisamment guéri de l'ancien amour pour qu'il ne ressuscitât plus au retour de l'aimée ? Marsyl demanda :

— Il n'est venu personne ?

— Personne.

Il regardait la vaste salle, déjà sombre. Le rouge fané des classeurs semblait plus lamentable ; les pupitres vernis par l'accouplement de plusieurs générations se piquaient aux vers. Pour la première fois, le découragement l'envahissait devant cette décadence qu'il se sentait impuissant à conjurer. Cette mort sans gloire, par épuisement, lui faisait peur aujourd'hui. Il eût préféré la lutte, l'agression brutale, l'agitation vivante.

Il essaya de lire quelques journaux, puis s'arrêta.

— Mère, ne penses-tu pas que nous sommes un peu

ridicules de continuer ainsi? Ne vaudrait-il pas mieux céder tout de suite la place?

Mme Marsyl releva la tête:

— Où sont nos résolutions d'hier? Tu te souviens: nos rêves de « bataille avec notre simple honnêteté contre les entreprises de l'Argent? »

— C'est vrai. Mais j'avais trop présumé de nos forces, des tiennes aussi. Un travail écrasant ne m'eût pas effrayé; l'inaction m'accable. Si nous fermions la banque?

— Et après?

— Après, nous vivrons seuls. Les modestes rentes de Larans permettent quelques loisirs. Avec mes relations, je finirai bien par découvrir une place où gratter du papier.

Elle ne répondit pas, mais fixa longuement son fils qui baissa les yeux.

— Il y a des heures où nous sommes faibles devant le sacrifice. Tu es à une de ces heures-là.

Il osa demander:

— Pourquoi penses-tu cela?

Elle hésita, puis lentement acheva:

— Parce que tu as revu Mathilde.

Il voulut se récrier, mais les mots ne vinrent pas. Il haussa les épaules et se mit à écrire.

Alors sa mère se leva et lui prit la tête, essayant de lire au fond de ces yeux où trop de rêves avaient passé. Puis elle l'embrassa longuement, comme un enfant faible qu'on veut protéger.

Et il ne refusa pas son front à la caresse consolatrice.

..

Cet hiver-là, un volcan s'éveilla dans une de nos îles d'Amérique et brûla quelques villages. Il y eut des deuils et des ruines, et tout de suite on organisa à Châtenelles un concert pour aider les survivants à rebâtir leurs maisons.

Il était rare que chaque année le hasard ne ménageât pas à la petite ville l'occasion de se divertir à propos d'aumônes. Elle ne croyait pas pouvoir s'amuser uniquement pour son plaisir. Tous ses bals officiels, tous ses concerts, prétendaient soulager des malheurs. Elle était naïve et sage ainsi, ajoutant à la gaieté de son divertissement une respectable illusion. Comme elle

n'était pas encore blasée sur les joies compliquées de la vie mondaine, elle occupait des jours nombreux avec les souvenirs de la dernière fête et les espérances de la prochaine. Dès qu'on l'avait annoncée, toutes les familles embarrassées d'une fille à marier avaient un sujet de conversation, et les couturières veillaient tard pendant deux semaines. Il y avait, en effet, peu d'occasions de rencontrer les candidats possibles : la douzaine d'officiers du régiment d'infanterie ; les six employés de la sous-préfecture et de l'enregistrement, des Parisiens qui promenaient des airs ennuyés sur le mail, de cinq à six. On dépensait donc le plus possible pour parer les jeunes Châtenelloises, et, bien qu'on fût femmes de petits boutiquiers ou de rustiques marchands de blé, on se décolletait aussi bas que dans la meilleure société.

Un matin, Marsyl reçut la visite cérémonieuse du gros Givrac qui, chaque année, assumait le souci d'organiser les distractions hivernales de Châtenelles. Il était vieux garçon et riche. Cela lui faisait des loisirs et les moyens de combler les déficits quand la bourse de ses concitoyens n'était pas aussi généreuse que leur cœur.

Il aborda Marsyl avec l'air lassé d'un ministre qui médite des économies. Il expliqua longuement qu'il était fort pressé, étant seul pour tout prévoir : les communiqués au journal local, les invitations au sous-préfet et au colonel, les petits fours du buffet et la décoration de la salle. Après quoi, il énonça le but de sa visite. D'habitude, un concert, à Châtenelles, c'était quelques morceaux par la fanfare, et une comédie donnée par la troupe du théâtre du chef-lieu. Cette fois, on ferait mieux : il y aurait de la grande musique, et par des amateurs du cru. Nuls frais ne seraient négligés : on louerait des plantes vertes et un piano à queue ! Mais il fallait accompagner sur ce piano, et on avait pensé que Marsyl ne refuserait pas cet honneur.

Le jeune homme fut d'abord ennuyé, s'excusa sur son peu de loisirs. Sa mère, consultée, l'encouragea à dire oui. Il ne sortait jamais. Avec la situation de la banque, une abstention ne manquerait pas d'être interprétée comme une bouderie...

— Et, tiens, pour te donner un motif de plus de figurer là-bas, si mon asthme me laisse en paix, j'irai voir pianoter sur une estrade pour la première fois.

Il sourit :

— Alors, je dirai oui. C'est vrai, que je débiterai !...

Puis ils s'amusèrent du programme possible :

— Oh ! je sais par cœur les pièces qu'on va nous sortir. La femme du pharmacien chantera le grand air de la *Favorite*. La longue Mlle Birousse, qui vient de manquer son mariage, soupirera *Plaisir d'amour*. Il y aura certainement ce niais de Piéfin, et ses chansons dites comiques, et le sombre Mareuil nous dira la *Grève des forgerons* !...

— Tu es méchant !

— Non, cela m'émeut : heureuse ville où l'on fonde sa réputation de chanteur et de fin diseur avec une romance et quatre cents vers !

Mais il convenait d'être sérieux. Le lendemain, Givrac revenait tout joyeux apporter la liste des artistes. Ils y étaient tous, hélas ! et la femme du pharmacien, et la demoiselle Birousse, et Piéfin, et Mareuil... Un nom soudain rendit Marsyl grave : Mme Herranenf. Il se souvint qu'elle chantait jadis. A Cambo, certain soir, après deux heures de conversations banales avec les habitués de la villa, ils étaient sortis respirer dans le jardin, et brusquement elle lui avait dit : « Ces gens m'ennuient. Je vais chanter... pour vous seul !... » Et, dans la nuit pure, elle avait dit une de ces chansons basques qui convenaient bien à sa nature étrange...

Resté seul, Marsyl réfléchit sur le hasard qui les remettait si vite en présence. Il ne l'avait point revu depuis sa rencontre du début de l'hiver. Il avait seulement deviné de loin quelquefois sa silhouette élégante, et l'avait évitée. Un secret instinct l'avertissait du danger des attendrissements sur son passé, et il s'efforçait de n'y jamais penser. Un jour, le mari l'aborda sur le mail. Il s'ennuyait à mourir à Châtenelles, où il ne connaissait encore personne, et insista naïvement pour que le jeune homme vint les voir. Marsyl alléguait son travail, son humeur casanière : il espérait ainsi éviter toute rencontre jusqu'à la fin de l'hiver. Au printemps, Mathilde suivrait son mari dans ses terres... Et voilà qu'il allait la revoir, et sous l'aspect charmant des premiers émois, quand il pouvait songer à elle avec toute la complaisance de l'amour naissant. Il comprit alors que son cœur était mal résigné à l'oubli, et cette pensée le découragea.

Il fut tenté de se reprendre, de trouver un prétexte

pour ne point figurer à la fête. Et puis il se découvrit des raisons de poursuivre. Que penserait Mathilde en apprenant cette fuite : qu'il l'aimait encore ? qu'il la redoutait ? Or, c'était de cela qu'il fallait surtout la détromper. L'amour-propre se faisait une fois de plus, à son insu, complice de son cœur. Il n'avait pas encore dépouillé le vieil homme ; sa volonté fléchissait. Il s'amusait de son amour comme un enfant du jouet chéri qu'il a brisé parce qu'il s'y est meurtri les mains. Et puis il songea à l'abandon de Mathilde, à son mariage si prompt. N'importait-il pas de lui montrer que tout était bien fini entre eux ? qu'elle n'était plus que Mme Herraneuf, accompagnée au piano par M. Marsyl avec autant d'ennui que la femme du pharmacien ou le comique de Châtenelles ? Est-ce que quelques notes de musique réveilleraient un passé que tant de volonté avait tué pour toujours ? Il rit de ses scrupules : la lutte s'offrait ; il ne l'avait pas cherchée. Il ne lui déplaisait pas d'essayer ses jeunes forces renouvelées dans la solitude et le sacrifice.

Marsyl revit Mathilde une après-midi de dimanche, où l'on répétait. Elle n'avait pas demandé de séance spéciale, arriva très calme, presque effacée, sa musique roulée dans son manchon, et attendit son tour, après un salut correct. Autour d'elle, c'était le joyeux tumulte de ces sortes de réunions où de braves gens se préparent aux émotions des planches.

Le soir tombait. La vaste salle s'emplissait d'ombre où se devinaient des échelles, des tentures à moitié posées, des chaises entassées. Les artistes éphémères tyrannisaient René depuis deux heures :

— N'oubliez pas de baisser d'un ton. Par ces temps froids, ma voix prend un grave étonnant.

— Donnez-moi bien la note, à la ritournelle, j'ai un trac !

— Et moi, ma chère !

— Et tous ces détails de toilette à fixer !

— Six heures ! Mon Dieu ! et mon dîner qui m'attend.

Elles s'en allaient une à une, dans un envollement de fourrures, laissant les partitions éparpillées sur le piano. Le silence reprenait possession de la salle où le concierge éteignait déjà les ampoules électriques inutilisées. Marsyl s'excusa sur l'heure tardive :

— Je suis désolé. Je n'ai jamais vu des perruches

pareilles. Heureusement que cela n'arrive qu'une fois par an et qu'on n'y chante pas toujours.

— C'est un détail. Ces dames sont parties surveiller leur pot-au-feu. Mais je vous plains.

Elle eut son petit rire sec :

— La vie est drôle ! Léonor, qui tout à l'heure clamait ses angoisses, gourmande sa cuisinière qui n'a point salé son rôti. Voyez-vous le soupir méprisant dont elle accueillera le malheureux mari qui, ce soir, lui proposera le domino dominical ?

Il ne sourit pas. Il avait espéré Mathilde changée, cette gaieté systématique lui causait une désillusion. Il dit :

— Nous allons réparer le temps perdu. Que m'apportez-vous ?

— Oh ! de vieilles choses. Il y a longtemps que je n'apprends plus rien.

Comme elle ouvrait sur le clavier le *Nocturne* de Franck, il eut un geste désespéré :

— Grand Dieu ! ceci entre les pîtreries de Piéfin et *O mon Fernand* !

— Je m'amuse. Vous pensez bien que je n'aurais pas accepté de figurer dans un pareil pot pourri si j'avais dû me gêner.

Il s'inclina et préluda.

Il retrouvait la voix telle qu'il l'avait connue et aimée : de timbre un peu métallique, mais avec des accents passionnés qui gardaient à l'admirable mélodie toute son émotion sereine.

Elle avait fini. Le dernier accord mourait dans la salle. Tous deux restaient silencieux, prolongeant en eux la pensée qui achevait de vibrer. Marsyl s'évadait : loin des tentures sombres et des murs ripolinés, là-bas, à Cambo, dans l'oasis de son amour, quand le crépuscule éteignait ses clartés et que la même voix de sortilège se mêlait au frémissement des chênes de la Nive.

Mathilde parla la première :

— Je ne me serais pas crue sentimentale à ce point. Voilà que nous restons attendris devant un mauvais piano.

Elle tapotait les touches jaunies, frôlant René de ses fourrures parfumées.

— Pourtant, j'ai mieux chanté jadis, vous souvenez-vous ?

S'il se souvenait ! Elle rappelait le passé avec insistance. Alors, il coupa court aux confidences qu'il redoutait :

— Et après cela ?

— Après cela, une chanson basque... J'avais envie de la chanter dans le texte original. On aurait ri !

Elle semblait agacée à présent de l'indifférence du jeune homme. Elle dépêcha sa mélodie et roula sa musique :

— Et voilà ! Si les Châtenellois ne sont pas contents, tant pis.

— Soyez sûre qu'ils le seront. D'ailleurs, qui peut se flatter de charmer tout un auditoire ? Mais vous avez assez d'expérience pour savoir que vous n'aurez pas six personnes à goûter votre musique pour elle-même. C'est l'ordinaire de ces sortes de spectacles, où, quand on a enlevé la part de la coquetterie et celle du snobisme, il reste fort peu de choses pour l'art.

— Tant mieux. Je déteste les admirations nombreuses. Il me suffit de chanter pour moi. Il fut un temps où j'aurais ajouté : pour vous !

Elle badinait toujours avec le passé. Marsyl demanda :

— Et votre mari ?

Elle eut un geste d'indifférence infinie :

— Vous le connaissez assez pour savoir ce qui l'intéresse : les bêtes et les récoltes. Il est heureux de me voir en toilette sous l'électricité. Voilà tout. En musique, il en est, je crois, à la trompette marine de M. Jourdain.

Il ferma le piano, prit son pardessus et tous deux sortirent.

Dehors, la bise soufflait en rafales. Sur le seuil, Mathilde parut inquiète devant la rue noire où s'agitaient les clartés des réverbères. Marsyl se crut obligé de demander :

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

Elle répliqua dans ses fourrures :

— Si cela vous amuse. Mais je n'ai point peur de la nuit.

Soudain, une ombre surgit sur le trottoir.

— Comme tu rentres tard ! Je commençais à m'alarmer.

— Tiens ! mon mari ! Monsieur, vous n'aurez que le mérite d'un bon désir.

Elle prit le bras de Herraneuf et l'entraîna avant même qu'il eût formulé un vague merci à l'adresse de Marsyl.

Chez René, sa mère l'attendait. C'était la cordiale atmosphère du foyer, la table fleurie et les mets simples. Mais tout de suite il imagina l'autre foyer où elle régnait, les soins attentifs de Herraneuf, peut-être les railleries dont il faisait les frais. A moins qu'elle ne penchât sous la lampe à cette heure un front sérieux dont il occupait quelques pensées. Il les vit à table tous les deux, elle opposant sa beauté fine en face du mari trapu, sanguin, mastiquant bruyamment, avec la mine épanouie du paysan qui mange les légumes de ses terres et boit le vin de ses vignes.

Mais il se ressaisit sous le regard interrogateur et déjà attristé de sa mère.

Et jamais il ne fut si gai qu'à cette fin de dimanche...



Le concert s'achevait dans l'énervement de la salle où flottait cette odeur indéfinissable qui tient du salon de coiffure et du hall d'établissement de bains. Les femmes s'empilaient dans les chaises de louage et s'éventaient lourdement, tous leurs bijoux dehors. Les hommes, sanglés dans leurs jaquettes, se groupaient en tas dans la galerie latérale ou près des portes, congestionnés par la chaleur, la moustache encore chargée de l'odeur des cigares qu'ils grillaient en hâte dans le vestibule. Là-bas, dans les fauteuils au velours pelé prêtés par l'hôtel voisin, le sous-préfet et son secrétaire bâillaient derrière leur programme.

Toutes les romances avaient été chantées. On allait finir avec une pièce jouée par de vrais acteurs. En attendant, on faisait la quête. Ça et là, de petits jeunes gens trop maigres, le smoking étoilé du traditionnel ceillet blanc, le col déjà en accordéon, écrasaient quelques pieds afin de frayer la route aux jeunes filles chargées de recueillir l'obole pour les sinistrés. Elles étaient quatre, jolies quand même malgré leur coiffure en chien, tremblant de laisser choir les plateaux alourdis par le billon.

Partout s'effectuaient de menues transactions financières. Les familles s'arrangeaient pour ne point dilapider l'argent. On se prêtait de la monnaie d'un rang à l'autre. Les roublards du milieu des rangs restaient cois, esquissant un geste à droite et à gauche, et semblaient désolés, en serrant leur piécette, de n'avoir pu

atteindre aucune quêteuse. D'autres, plus hardis, se trouvaient incommodés à cette minute précise, et, quittant leur place, jouaient à cache-cache derrière les palmiers.

Sur tout cela planait le bourdonnement confus de la foule où l'on causait de tout : de la cherté du beurre, des mariages en cours, de la toilette de Mme Mirafloz qui ne payait pas sa couturière, de l'âge de Mme Gorgembois, qui était devenue subitement blonde...

Marsyl, la tête enfiévrée par tout ce tintamarre, errait au hasard dans le hall, amusé d'abord de ces menues comédies dont il connaissait par cœur les ficelles. Sa corvée était finie, non sans peine. Il savait que Mlle Birousse ne lui pardonnerait pas d'avoir chanté faux. Pour l'instant, il s'ennuyait ferme.

— Eh bien, mon cher accompagnateur, on rêve ?

Mathilde était devant lui.

— On se morfond surtout. Décidément, je suis peu fait pour ce genre de divertissement.

Elle jouait distraitemment avec son éventail. Puis, brusquement, elle l'interrogea :

— Comment trouvez-vous que j'ai chanté ?

— Bien... seulement...

— Seulement ?...

— ...Eh bien, je ne crois pas qu'on vous demande votre concours l'année prochaine si quelque volcan fait encore des siennes.

— J'en étais sûre, mais c'était ma seule manière de ne pas m'ennuyer ce soir.

Ils se rappelaient l'accueil fait au *Nocturne* par la salle morte.

Puis, Marsyl demanda :

— Qu'est devenu votre mari ?

— Je l'ai laissé là-bas ; il place ses vins entre deux paravents.

Elle s'était assise sur un canapé qui barrait la porte. Un vague ennui emplissait ses yeux. Marsyl se sentit redevenu timide comme aux jours anciens. Cette femme, désormais, il n'avait plus le droit d'y songer. Il y avait là-bas un homme auquel elle avait juré fidélité, auquel elle devait le luxe de sa vie, et qui, en ce moment même, s'ingéniait encore à travailler de la seule manière qu'il sût.

René prolongeait pourtant le tête-à-tête, isolé par cette foule dans des pensées qui, sans doute, remuaient beaucoup de choses passées. Mathilde interrogea :

— Votre mère n'est pas venue ?

— Non, elle est encore fatiguée par nos brouillards.

Elle parut sceptique :

— J'ai croisé hier Mme Marsyl. Elle semblait fort vaillante.

— C'est une illusion.

Mais elle insista :

— Pourquoi feindre avec moi ? Elle n'est pas venue parce que je suis ici.

Devant ce coup droit, il ne voulut pas demeurer en reste de franchise :

— Eh bien ! oui, je crois que c'est cela.

Elle parut peinée :

— Alors, elle n'a pas désarmé ? même après mon mariage ?

— J'ai pris le parti de ne plus toucher ce point douloureux. Moi-même je m'efforce de n'y plus réfléchir. Quant à vous, vous avez donné la meilleure preuve que vous aviez oublié.

Il parlait à voix basse, avec une fermeté inusitée, car il se sentait glisser à l'attendrissement, à la défaite par conséquent. Il redoutait de voir se rouvrir le débat qu'il avait espéré clos à jamais sur sa jeunesse meurtrie. Dans la salle, le silence s'établissait peu à peu. Quelques spectateurs, se croyant au théâtre du mail, réclamaient en cadence le rideau. Mathilde avait quitté ses airs moqueurs ; elle paraissait lasse, infiniment. Marsyl s'était assis sur une chaise auprès d'elle. Elle reprit :

— Je ne suis pas l'oubliieuse que vous pensez, mais je suis loyale. Qu'eût été notre explication suprême si elle ne nous eût libérés des chaînes où nous avions rêvé d'attacher notre bonheur ?

— Pourquoi vous êtes-vous mariée si vite ?

Elle le regarda fixement :

— Parce que je vous aimais.

Il sourit tristement :

— Et puis parce que ma pauvreté vous a fait peur !

— Non. Racontez-moi. Nous avons très peu d'instantanés pour nous parler ; mais il vaut mieux préciser nos situations, car la vie peut encore nous remettre en présence. Après votre refus, je vous ai d'abord méprisé pour votre soumission à une volonté qui n'était pas la vôtre. Que voulez-vous : je me suis habituée à ne suivre que ma fantaisie. Beaucoup d'idées m'ont hantée, que

je ne vous dirai pas, car elles me font rougir aujourd'hui en me prouvant que je puis, moi aussi, à certaines heures, perdre la maîtrise de mes sentiments. Vous m'aviez avoué vos difficultés matérielles. Un mariage avec moi n'eût fait que les accroître, car je connais mes défauts et je ne sais pas économiser. Je devais renoncer à vous dès que j'étais sûre de compliquer votre vie. Alors, Herraneuf s'est offert, présenté par des amis communs. Il y avait un an qu'on me persécutait avec ce nom. J'ai compris qu'il convenait de créer de l'irrévocable entre nous, afin qu'aucun retour ne fût possible vers un passé que nous avions sacrifié de nos mains volontairement cruelles. Mes fiançailles ont été ce qu'elles pouvaient être avec une originale telle que moi. Herraneuf m'aimait : des natures comme la sienne ne trompent pas sur leurs vrais sentiments. Il était riche ; j'étais pauvre. Tous ceux qui me voulaient du bien conspiraient pour que j'accepte ce parti inespéré : vous savez les formules que l'on sert en ces occasions. J'ai dit oui. Voilà toute l'histoire de mon mariage...

Elle se leva : les trois coups rituels ébranlaient la cloison du théâtre.

— Il faut revenir dans la salle. On finirait par nous remarquer, et je ne veux pas avoir un mari dont on rit.

C'était elle qui rompait ainsi l'entretien, et sans qu'il osât protester. Comment avait-il pu naguère refuser la main qui s'offrait avec tant d'impérieuse séduction ?

A l'entrée, ils croisèrent Herraneuf. Il eut son sourire content en voyant Marayl :

— Mon cher, les appréciations d'un sauvage tel que moi ne vous importent guère, mais vos petites chansons m'ont amusé.

Il soupira :

— Tout de même, il ne faudrait pas recommencer trop souvent.

René ajouta :

— Vous êtes héroïque, vous le terrien passionné d'air libre, de vous enfermer dans une pareille étuve.

Herraneuf se rengorgea modestement :

— Que voulez-vous : je ne puis pourtant pas imposer éternellement à Mathilde les grenouilles de mes étangs. Mais voici la fin de mon exil : nous partons demain.

— Déjà ?

— Oui. Le printemps sera précoce cette année. Les hirondelles ont remonté vers le nord. J'ai hâte de revoir mes betteraves et mes jeunes foin.

Il riait avec malice :

— Et puis, j'ai juré de faire aimer la campagne à Mathilde ; mais, pour cela, il faut que je la lui montre en beauté.

Sa voix rauque sonnait dans le hall. Autour d'eux, tout le monde avait fui. Ils s'aperçurent qu'ils étaient seuls. Mathilde, qui ne disait rien, intervint brusquement :

— Rentrons vite. Je dors debout.

Paternellement son mari l'empaquetait dans ses fourrures, puis il tendit la main à Marsyl :

— Vous êtes jeune encore. Vous pouvez vous offrir une nuit d'insomnie. Moi pas. N'oubliez pas que vous avez promis de nous visiter à Longueval.

Ils se quittèrent. Marsyl rentra dans la salle et n'écoula point la comédie. Aller à Longueval ? être témoin de son ennui ? ou bien de ne plus penser au dialogue échangé tout à l'heure, et se dire que tout cela n'avait plus désormais qu'un parfum de fleurs mortes ?... Des idées tumultueuses se brouillaient dans son esprit... La source intime de ses chagrins n'était point tarie ; quelques paroles avaient suffi à la rouvrir. Il chercha sur quel conseil il appuierait sa faiblesse. Sa mère ? il avait renoncé à traiter ce sujet avec elle. Larans était mort. Il se sentit seul, avec son cœur fragile et aveuglé et l'hostilité des circonstances. Alors le découragement l'envahit. Il ne se disait pas que toute sa peine, il la cherchait en lui et la nourrissait de ses rêves et de ses désirs. En somme, avait-il jamais voulu en guérir ? Il se rendait compte que non, et qu'il souffrait de son mal pour l'avoir toujours secrètement chéri.

Quand il rentra chez lui, sa mère travaillait près de la lampe qui, chaque soir, éclairait leur veillée. Il vit qu'elle avait pleuré et s'en irrita :

— Encore debout ? A quoi songes-tu pour t'épuiser ainsi ?

Elle répliqua simplement, un peu étonnée de sa brusquerie :

— Je t'attendais. Cela ne t'agréait-il pas de trouver une voix amie pour te parler à ton retour ?

Elle se leva et lui servit du thé. Mais cette sollicitude minutieuse l'agaçait :

— Pauvre mère ! Je serai toujours pour toi le collégien de santé délicate qu'il faut choyer pour qu'il vive.

— A-t-il cessé tant que cela d'être écolier ?

Elle le fixait de son regard inquiet qu'il essayait de fuir en grignotant des gâteaux. Elle semblait attendre qu'il parlât ; mais il demeurait silencieux et, quand il se leva pour aller dormir, elle se décida à l'interroger :

— Tu ne dis rien de ta soirée. La corvée n'a pas été trop lourde ?

— Mais non. Je me suis follement amusé, au contraire.

Mais, quand il fut parti, elle pensa :

« C'est pour cela qu'il est si triste ! »

IX

Le cœur d'un simple.

Guêtré de cuir fauve, la pipe au bec, la bretelle de son fusil de chasse à l'épaule, Herraneuf ouvrit la grille qui donnait sur la route.

Le soleil n'avait pas encore dépassé le bois, dont les verdure nouvelles barraient de noir l'horizon. C'était l'heure silencieuse et fraîche qu'il aimait ; l'heure des atmosphères transparentes où les poussières ne salissent pas encore les buissons lavés de rosée.

Du seuil, il jeta un regard sur la maison close, le jardin ensommeillé ; renvoya d'une caresse à sa niche le chien qui lui sautait aux jambes. Il irait seul visiter ses betteraves et retenir les ouvriers pour les foins qui s'annonçaient proches. Il rentrerait quand il pourrait, pour déjeuner, à moins qu'il ne revînt que le soir, après s'être arrêté à l'une de ses fermes, retenu par l'odeur d'un repas rustique. Après tout, qui s'inquiétait de lui à la maison ?

Il soupira en fermant la grille. La vie qu'il menait lui pesait parfois. Jadis, il la trouvait bonne, sans soucis graves, libre dans la succession des jours. Son mariage avait tout changé, l'aspect des choses et son âme. Il avait rêvé d'une belle fille, qui dans l'aurore présiderait au labeur matinal et apporterait la joie dans sa demeure que beaucoup de deuils avaient attristée. Il évoquait les jours anciens où sa mère distribuait l'ouvrage aux servantes, le premier repas si cordial

avant la dispersion pour les tâches de la journée. Et puis il songea que sa femme dormait encore derrière ses volets clos, et qu'il partait seul...

Il marchait lentement, repris par toute l'amitié des choses qu'il devinait autour de lui. Ces sentiers, il les connaissait par cœur, pour les avoir parcourus au temps de l'école buissonnière, quand il dénichait les pies. Il revit les années tristes de collège : des murs sévères ; une cour plantée de tilleuls et des enfants pâles raillant ses joues rouges et ses mains rousselées ; les retours, chaque vacance, parmi les bêtes amies ; et puis la mort des parents et ses débuts dans le dur métier. Son apprentissage avait été rapide, car le père l'emmenait souvent avec lui acheter le bétail et visiter les fermes. Mais, un jour, il s'était senti seul ! Quand il rentrait le soir, la mélancolie le prenait devant son souper solitaire que n'égayait plus le radotage de la vieille servante. Il avait ainsi compris que l'heure du mariage avait sonné. Alors Mathilde Andry était venue, présentée par une vague cousine qui avait juré de lui trouver femme. Comment lui, le rustre, avait-il été séduit par cette grâce fabriquée, truquée comme une parure fausse ? Tout de suite, pourtant, il l'avait aimée, et c'est parce qu'il aimait qu'il souffrait.

Le soleil montait, montait, faisant sortir les lapins des terriers et les oiseaux des bois. La plaine se baignait de lumière. Le clocher de l'église appelait à la première messe. Sur la route, quelques femmes se hâtaient vers les champs et saluaient Herraneuf au passage.

Parmi ces terriens, il se sentait quelqu'un. Il se savait respecté à cause de ses cent hectares de bonnes cultures, et aussi du nom de ses parents qui, depuis cent cinquante ans, retournaient le sol de Longueval. Il faisait sienne toutes les choses qui l'entouraient : l'air pur, la glèbe aux puissants parfums, les seigles verts, les luzernes fleuries. Il s'arrêta devant son champ. Un orgueil naïf gonflait son cœur en regardant cette partie de la plaine que ses bœufs avaient labourée. La bise faisait frissonner les herbes ; dans huit jours, il faudrait les jeter bas. Déjà çà et là, quelques prés tondus alignaient leurs mulons comme des taupinières géantes.

Il monta jusqu'à la cabane où l'on remisait les outils, et s'assit lourdement sur un escabeau, près de la porte ouverte découpant un carré de verdure ensoleillé. Maintenant que l'air vif ne le grisait plus, il s'aban-

donnait de nouveau au fil de ses songes. Il avait fait de beaux projets naguère quand il avait épousé Mathilde. Sans doute, dans son passé, rien ne le préparait à cette condition — la seule qu'il ait posée — de vivre ici. Et d'ailleurs, il n'était pas possible qu'elle n'aimât pas la terre, « sa » terre, où les jours coulaient si facilement. Quand il avait parlé de se fixer à Longueval, elle l'avait suivi sans rien objecter, mais il revoyait son sourire ironique en franchissant le seuil du vieux portail; son indifférence au « bonjour » à la fois interrogateur et timide des servantes; son air d'ennui tandis qu'il la guidait à travers les vastes chambres fleuries pour elle des premières roses.

Et pourtant, pour cette arrivée, le printemps paraît de toutes ses grâces le jardin bruissant d'abeilles. Il avait alors compris qu'elle serait toujours l'étrangère, regardant comme un morne exil le cadre où il avait souhaité fixer son bonheur.

Et lui, si confiant dans sa force, au milieu de ses moissonneurs ou quand il surveillait la rentrée de ses attelages, se sentait faible sous le regard de cette jeune femme trop souvent silencieuse. Quand il la voyait en ces heures d'intimité, qu'il eût aimées joyeuses, perdue dans un livre ou plaquant distraitemment des accords à son piano, il la devinait si lointaine qu'il se demandait si vraiment il avait jamais échangé avec cette femme les promesses unissant deux cœurs et deux esprits pour toujours.

Alors il s'était résigné à vivre seul, lui aussi, s'absorbant plus que jamais dans le souci de ses cultures et de ses métayages. Mais pourquoi ne retrouvait-il plus la paix d'autrefois dans ce labeur familial? Pourquoi toute cette beauté qui l'entourait, et dont il jouissait naguère avec l'orgueil d'un maître, ne lui suffisait-elle plus maintenant qu'il ne pouvait la faire partager à celle qu'il aimait, peut-être, précisément pour toute la part d'inconnu qu'elle lui cachait?

Puis brusquement, son humeur fruste, demeurée très près de la nature, se révolta :

« Je suis fou de m'attendrir ainsi. Je suis le maître après tout. Il faudra bien qu'elle cède ou qu'elle souffre, elle aussi. »

Il sortit dans le champ, se mit à fumer violemment et se hâta vers une maison basse qui enfouissait sa toiture de tuiles brunes derrière un talus. Il poussa la

barrière, entra dans une cuisine et sécha un instant ses bottes mouillées de rosée sous la chaudière où cuisait la soupe des pores.

Dans la cour encombrée de charrettes, de barriques et de ferrailles, un vieux paysan éparpillait de l'avoine dans des mangeoires. Il tendit sa main sèche à Herraneuf.

— Bonjour. Je m'attendais à vous voir par ce beau temps.

— Oui. Je viens de faire un tour aux foin. Il faudra faucher dans huit jours. Trouve-moi l'équipe habituelle.

— On l'aura.

Tous deux gardaient le silence. Herraneuf tapotait machinalement le flanc des bêtes qui mangeaient. Le paysan paraissait morne. Le maître l'interpella :

— Tu ne dis rien ?

— J'ai de la peine aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Le fils m'a écrit ce matin de sa caserne. Il rengage. Le voilà perdu pour la terre.

— Tu crois ?

Le vieux eut un sourire sarcastique.

— Vous pensez bien qu'il ne viendra plus ici. Au lieu d'être un paysan comme moi, il préfère être un sous-officier avec de l'or sur les manches. Dans quinze ans, nous le retrouverons derrière un comptoir à débiter du tabac.

— Que veux-tu, mon pauvre Garin, il y a beaucoup de rêves qui avortent ainsi. Il faut bien des sous-officiers.

L'autre ne répondit pas. Après un instant, il reprit :

— Nous n'avons pas encore vu la jeune dame.

— Non. Elle viendra certainement, mais plus tard.

Le paysan regarda Herraneuf et hocha sa tête ridée :

— Est-ce que, elle aussi, n'aimerait pas la terre ?

— Pas encore. Mais elle l'aimera...

Les deux hommes se serrèrent la main : ils comprenaient qu'une même peine chargeait leur âme.

Herraneuf ne rentra que le soir, quand le soleil couchant jetait ses clartés fauves sur les champs altérés. La route blanche, à présent, le lassait. A ces heures de fatigue, il ne voyait que la monotonie de son labeur qu'aucune joie intime n'éclairait.

Il trouva Mathilde brochant sous la charmille. Elle se

leva à son arrivée, roula sa toile et lui tendit son front qu'il effleura de sa moustache poussiéreuse.

— Vous rentrez tard !

— Oui. Je me suis attardé là-bas. C'est une grosse affaire que les foins.

Le dîner attendait, servi dehors. C'était pour Herraneuf une de ses douces manies de vieux garçon de manger ainsi au grand air, et de sentir tomber la nuit fraîche sur ses pensées, après ses courses dans les champs. Ce soir, il s'efforça de causer : il raconta sa visite aux prairies, ses pérégrinations à travers les logis, les difficultés croissantes d'une main-d'œuvre qu'il fallait acheter à prix d'or. Elle écoutait mal, l'air ailleurs, essayait de s'intéresser, puis retombait dans de longs silences que coupaient le choc des fourchettes sur la porcelaine et le bruit des sabots de la servante sur les cailloux.

La nuit tombait. La nappe blanche jetait seule encore une note claire dans l'ombre où s'effaçaient les visages. Herraneuf se leva et s'en alla, comme chaque soir, fumer dans son coin familial. C'était une étroite terrasse, surplombant la route, abritée par des ifs taillés en pompons. Mais il n'alluma pas sa cigarette, et songea devant le paysage. Paysage essentiellement calme, sans collines heurtées ni fosses profondes : des blés verts, des prés immenses barrés par des rangées de peupliers et, tout au fond, le moutonnement des bois. La beauté de cette terre tenait dans l'impression de santé robuste qui s'en dégageait. Les premières étoiles piquaient le ciel encore voilé d'une lumière pâle.

Le chagrin de Herraneuf s'épanchait à l'aise dans cette solitude triste. Il n'était point romanesque. Il ne lisait guère que le journal modéré du chef-lieu, pour savoir les nouvelles, et un bulletin d'agriculture.

Jadis, quand, à la tombée du jour, il s'accoudait à la même place, il laissait béatement couler l'heure, sans autre pensée que de prévoir les tâches du lendemain. Aujourd'hui, il se sentait découragé. Pourquoi, pour qui travailler désormais ? Point d'amour à son foyer ! Point d'enfant à la maison ! Il envia le sort de ses fermiers qu'il voyait conduire leurs attelages aux labours d'automne, entourés de leurs garçons. Il comprenait que son mariage avait manqué des choses qui l'eussent rendu bienfaisant. Pour lui, Mathilde avait été la fantaisie qui passe et qu'on suit. Comment n'avait-il pas

tout de suite compris que cette fille inquiétante n'aimerait rien de ce qu'il aimait et s'ensevelirait dans sa vie laborieuse et monotone sans jamais s'y mêler?

A cette heure, religieuse à force de calme, il entendait les reproches attendris de ceux qu'il continuait : son père, sa mère, qui si souvent avaient échangé là leurs pensées, et avaient travaillé de tous leurs courages afin qu'il pût un jour poursuivre leur tâche avec moins d'âpre labeur. Et il avait livré tous ces trésors de patiente énergie au sourire d'une étrangère.

Il se jugea mauvais fils, dissipateur d'un patrimoine dont il ne goûtait même plus pleinement à présent la rustique noblesse. Car il n'accusait que lui de son malheur ; sa foi simple ignorait l'injuste colère qui trop souvent charge Dieu du poids de nos erreurs. Il n'était point dévot ; mais il avait toujours gardé quelques habitudes pieuses : la messe le dimanche, un respect instinctif envers son curé, qu'il aidait pour son école et ses pauvres. Et cela le séparait encore de Mathilde, qui ne priait jamais.

Bientôt un peu de jalousie assombrit son chagrin. En somme, il ne savait rien du passé sentimental de cette femme. Ne gardait-elle pas au cœur un lointain amour qui l'isolait de lui ? Ce Marsyl, dont elle lui avait parlé, quel avait été son rôle dans la vie de Mathilde ? N'avait-il pas été naïf de les laisser si facilement roucouler des romances ensemble ? Il eut le geste brutal du paysan auquel on vole le bien qu'il a payé... Il veillerait désormais. Il se confinerait farouchement dans sa peine. Mais on ne le verrait pas souffrir.

Qui aurait cru, hélas ! que le gros garçon qu'on railait tant au collège parce qu'il mangeait trop et ne comprenait rien aux vers d'Horace sangloterait ainsi tout bas dans la douceur d'un soir de printemps ?

Un pas feutré sur les cailloux de l'allée le fit tressaillir. Mathilde venait silencieusement. Elle sortait du jardin maintenant enseveli dans l'ombre et gagna lentement la terrasse. Alors, il s'étonna :

— Vous ici, à cette heure ? Vous allez prendre froid.

Elle répondit simplement :

— Je suis venue vous trouver parce que je vous sais malheureux à cause de moi.

Il essaya de protester :

— Oh ! quelle idée !

— Pourquoi nous mentir à tous deux ? J'ai toujours

tenu à paraître sincère. Je ne suis pas l'épouse que vous désiriez...

Elle parlait si nettement qu'elle l'intimidait. Il garda le silence.

— Vous n'osez pas me répondre parce que vous n'êtes peut-être pas encore très sûr de votre malheur. Mais il vaut mieux confesser notre erreur en bons camarades. Il vous fallait une épouse décidée à partager votre vie simple et laborieuse, et à l'aimer. Je ne peux pas.

Il continuait à ne rien dire. Elle poursuivit :

— Pourtant, je vous assure que j'ai lutté pendant mes longues solitudes des après-midi. Je vous affirme que je ne peux pas. J'ai besoin de certains raffinements autant que de pain pour vivre. Autrement, je végète comme une plante dépaysée. Je ne goûte la nature que dans ses caprices tourmentés : votre plaine morne m'ennuie...

Alors, il retrouva la parole pour crier :

— Mais qu'est-ce qui vous manque ici ? J'ai paré ma vieille demeure de tout ce qui pouvait sourire à votre jeunesse. Ici, la vie est saine, libre. Je la trouve belle dans sa sécurité...

— Croyez-vous que je ne vois pas vos efforts pour me conquérir ? et ce n'est pas sans mélancolie que je décourage vos espérances. Notre excuse est d'avoir été victimes des préjugés du monde. Nous nous sommes rencontrés six fois. Je cherchais l'indépendance dans le mariage ; vous lui demandiez, vous, de fixer votre existence dans un certain ordre. Malheureusement, nous n'avons pas songé à nous le dire. Chacun de nous s'est interdit de réfléchir, et peut-être nourrissait le secret espoir de convertir l'autre. Et sur ce malentendu, nous avons bâti notre foyer... Si vous étiez aussi dépourvu que moi de soumission à certains principes, nous aurions la ressource du divorce, qui aurait du moins l'utilité de nous libérer et de rendre à notre vie toute sa sincérité. Mais je n'exigerai pas ce sacrifice à vos idées, que je sais sincères.

Il répliqua avec un sourire amer :

— Vous êtes décidément très forte, et je ne suis qu'un petit garçon dans toute cette affaire. Vous ne m'aimiez pas quand vous m'avez épousé ?

Elle parut vraiment étonnée :

— Était-il donc indispensable de vous aimer pour vous épouser ? Il faut que je vous estime beaucoup pour vous parler avec cette franchise. Croyez que je

suis désolée de ne pouvoir vous offrir davantage.

Il reprit avec une sourde violence :

— Je n'ai pas vos complications. Je ne me résigne pas à croire que celle à qui j'ai donné mon nom ait accepté un amour auquel elle savait ne jamais pouvoir répondre. Il eût été plus honnête de dire *non* tout de suite. Je vous apportais la fortune, une vie loyale ; tout cela valait mieux que la pitié témoignée ce soir.

Elle haussa les épaules :

— J'aurais pu, comme beaucoup d'autres, vous laisser l'illusion de votre bonheur. Je ne me plains pas, moi : je trouve dans notre foyer tout ce que je savais y rencontrer. Mon seul désir est de vous amener à ce degré de sérénité où les sentiments ne sont plus que des images qui se succèdent dans notre âme sans les troubler. Je vais croire que c'est moi qui suis simple et que c'est vous qui rêvez romanesquement.

Elle se rapprocha de lui, insinuante et douce :

— Nous vieillirons l'un près de l'autre, en bons amis. Qui sait ? l'amour finira peut-être par naître quand nous aurons des cheveux gris. Ce sera une plante d'arrière-saison, un peu funèbre, et dont nous respirerons le dernier parfum.

Il la regardait de ses yeux francs pleins de larmes ; alors elle eut pitié de cette détresse, et lui prit la main. Mais il se ressaisit et, la repoussant, s'enfuit de la terrasse. Il s'en allait infiniment triste, sans haine. Il avait le cœur trop simple pour songer à mourir. Il accueillait l'aventure ainsi qu'un orage d'avril qui ravage les fleurs d'un verger prometteur. La fiancée de son amour était morte désormais. Elle était partie par ce soir de printemps, et tout ce qui lui restait de sa jeunesse l'avait suivie. Il vivrait près d'elle comme s'il était veuf, attentif quand même à lui faire la vie facile, car il s'était juré de la rendre heureuse, et il gardait loyalement ses promesses. Pour elle, ses greniers continueraient à s'emplit de blé et son pressoir à ruisseler de vin pur...

Misère ! de quelle chair est donc notre cœur qu'il ne cesse d'aimer la main qui le brise ?

Quand il rentra, tout reposait dans la maison et dans la plaine. Seule, la chambre de Mathilde s'éclairait encore. Un désir fou le prit de lui parler, de l'injurier peut-être, de la dominer de toute sa force physique, ou simplement de lui avouer qu'il l'aimait toujours et de la

supplier d'oublier le dialogue insensé qui les séparait désormais.

Il gravit lentement l'escalier, hésita sur le palier noir que rayait le filet de lumière échappé de la lampe de Mathilde. Mais il se raidit et, le pas accablé, pénétra dans sa chambre et verrouilla sa porte. Puis il alluma un bout de chandelle, ouvrit l'agenda sur lequel il consignait ses travaux quotidiens et, de sa grosse écriture écolière, inscrivit :

« Aujourd'hui, visité les prairies de Givrades qui s'annoncent belles. On fauchera dans huit jours... »

X

La veillée des armes.

Juillet vint, avec ses après-midi de soleil et de poussière.

Sur le mail, où grillaient les tilleuls, le *Crédit universel* érigeait l'aveuglant éclat de ses pierres neuves. Tout le jour, la petite ville somnolait derrière ses persiennes closes. Seules, quelques vieilles femmes chauffaient leurs rhumatismes au soleil. Là-haut, la masse du château semblait encore plus sombre dans le ciel désespérément bleu. Mais la vie reprenait avec le soir, quand la Faïencerie, au sifflet de 6 heures, jetait sur la promenade les groupes de ses filles et de ses ouvriers.

On s'attardait au kiosque des journaux, sur les bancs de bois, le long du parapet du pont, en regardant couler les eaux basses et en humant la fraîcheur qui montait de la rivière. Après le souper, les rues s'animaient. Les familles sortaient des chaises de la maison et encombraient les trottoirs jusqu'à 10 heures. Le dimanche, il y avait musique sur le mail par la fanfare de la garnison. Tout Châtenelles s'y rendait, fredonnant la romance des *Dragons de Villars* ou rythmant du bout des cannes la *Valse des Bleuets*. Mais depuis quelques semaines on se vouait aux pensées graves et belliqueuses. Des bruits de guerre imprécis circulaient. On en parlait sans crainte encore, et chez le coiffeur Bastien, où se faisaient raser le receveur de l'enregistrement et les officiers du régiment, on dénonçait la situation diplomatique plusieurs fois par jour.

Châtenelles était avancée en politique. Mais c'était la révolution bon enfant. Il y avait une rue Voltaire et un monument en fonte où une grosse femme peu vêtue pouponnant un gamin ailé symbolisait la Révolution émancipant la pensée française. Mais il n'y avait pas un seul membre du Comité radical qui ne saluât le vénérable curé et n'eût marié sa fille avec beaucoup de fleurs à l'église. Pouvait-on imaginer la guerre alors que le député promettait la paix? Seules, quelques mères tremblaient en lisant le journal: elles étaient veuves, et leur petit était soldat. Elles n'avaient pas auprès d'elles un homme pour leur assurer que, si l'Allemagne ouvrait les hostilités, la République serait proclamée dans les vingt-quatre heures à Berlin.

Cependant, aux concerts dominicaux, on jouait souvent la *Marseillaise*. Le colonel de la place, un grand diable de colonial à voix enrouée, un éternel gant de peau roux à la main, criait à qui voulait l'entendre qu'il attendait chaque jour l'ordre de partir. Un soir, il fit revenir sa fanfare en jouant le *Chant du départ*.

L'énervement gagnait peu à peu. Les colloques se prolongeaient plus tard dans la nuit, au seuil des portes, où les vieux racontaient leurs souvenirs de 1870 et où les jeunes déclaraient ne point vouloir se faire trouer la peau parce que la Serbie et l'Autriche avaient des histoires.

Ce matin-là, Mme Marsyl trouva son fils le front rembruni devant son courrier.

— Les demandes de remboursements de dépôts se multiplient. Je crois que l'heure est venue de fermer boutique.

— Déjà?

— Oui, nous avons assez lutté. Voici les vacances. A l'automne, le *Crédit universel* n'aura plus de concurrents à Châtenelles.

Ils se regardèrent émus, dans ce cadre où tant d'heures de leur vie avaient tenu. La lumière, tamisée par les lustrines fanées, laissait dans l'ombre les affiches des murailles. Avec son intimité silencieuse, dans cette matinée d'été, le vaste bureau prolongeait le foyer. Pendant vingt ans le père s'était assis sur ce fauteuil de cuir. Il avait mené là son labeur honnête et régulier afin que les siens fussent heureux. Tous ces souvenirs s'offraient avec une lucidité d'agonie à l'esprit de la mère et du fils.

— Nous ne sommes pas raisonnables, dit René. Nous n'avons pas absolument besoin de cette banque pour vivre honorablement. Nous y avons souffert. Pourquoi sommes-nous si tristes de la quitter ?

— Les choses nous retiennent surtout par l'immatériel qu'elles représentent. Cette maison est pour nous le sacrifice et la reconnaissance.

Elle essaya de sourire :

— Au surplus, cela manque de charme d'aligner des chiffres et d'épingler des coupons. Nous irons vivre à la campagne. Je ferai encore une fermière très présente.

— Et moi un gentleman-farmer terriblement novice qui te reviendra le soir avec un appétit de loup et des pieds sales qui te désespéreront.

— J'occuperai mes loisirs en soignant les pauvres...

Ils se mirent à rire de tous ces projets auxquels ils ne croyaient pas encore. Puis Marsyl reprit, soudain grave :

— A moins que le gentilhomme n'aille camper sur la Moselle et que Mme la Providence des pauvres ne panse des plaies dans une ambulance.

— Alors, tu crois à la guerre ?

— Il le faut bien. Les dernières notes sont noires. Notre banque pourrait bien finir avec beaucoup d'autres choses.

Un silence tomba. Tous deux étaient devenus rêveurs : de brusques visions de carnage et de ruines surgissaient à leur imagination, appelées par le mot sinistre...

Vers le soir, le tocsin secoua la petite ville enfiévrée. Des groupes se ruaient vers les affiches blanches que des gendarmes commençaient à poser. On ne sentait plus la fatigue de cette lourde chaleur d'orage. Le désordre envahissait les rues. Les chantiers s'abandonnaient en hâte, tranchées béantes, outils jetés pêle-mêle. Des ouvriers, les mains encore souillées de mortier ou noires des fumées de l'usine, se rendaient en hâte chez eux relire leur ordre de mobilisation.

Une équipe de tambours et de clairons, suants et rouges, battait le rappel au coin des carrefours. Des vieux crispaient leurs cannes et criaient : « Vive la France ! » Des femmes pleuraient silencieusement.

Le colonel traversa le mail de son pas vif, agitant son éternel gant de cuir : « Enfin, nous les tenons ! » Il courait à la sous-préfecture régler des détails de réqui-

sition... Marsyl rencontra près de la gare Herraneuf venu en carriole aux nouvelles. Il était pâle et tout ému :

— Ah ! mon pauvre monsieur Marsyl ! Quelle affaire ! Ces maudits Allemands ont donc bien faim de notre peau !

René essaya des phrases banales d'usage. Mais l'autre ne voulait pas être consolé :

— Je ne suis pas un foudre de guerre, moi. Laisser ma maison et mes terres pour aller tirer des coups de fusil contre des gens que je ne connais pas...

Il avait l'air et devait être très malheureux.

Marsyl osa demander :

— Et Mme Herraneuf ?

— Je l'ai laissée à Longueval. Je n'ai que le temps d'y retourner et de m'équiper...

— Où allez-vous ?

— Au 205^e d'infanterie, à Orléans. Et vous ?

— Aux jours de paix, je jouais de la clarinette dans le régiment de Châtenelles. La musique qu'on va donner aux Huns sera plus sévère. Officiellement, je dois véhiculer les blessés et enterrer les morts.

— Au moins, vous ne tuerez pas. Vous avez de la chance.

— Hum ! il se pourrait qu'il y eût du travail pour tout le monde.

Ils se serrèrent brièvement la main.

— Au revoir ! nous nous reverrons peut-être quelque part, en France ou en Allemagne.

Marsyl revint vers la ville toute pleine de rumeurs... Dans les logis, c'était la fièvre des départs brusqués : les vêtements cherchés en hâte, ficelés à la diable, parfois une brusque détente de tendresse qui jetait les époux aux bras l'un de l'autre. Et puis le dîner morne, mal cuit, mangé distraitemment, entrecoupé de recommandations puériles et touchantes :

— Ma petite Jeanne, tu seras sage pendant mon absence. — N'oublie pas de rentrer mon attirail de pêche que j'ai laissé dehors. — Ne pleure pas. Cela finira vite.

René trouva sa mère déjà prête au sacrifice.

— Allons. C'est fait. Je réintégrerai la caserne demain.

— Mon pauvre petit !

Elle ne trouvait pas d'autre mot à dire. Elle était



redevvenue la maman des années où son enfant était malade. N'était-il pas encore en danger de mourir? Pourquoi se sentait-elle si impuissante devant ce fléau qui s'abattait sur eux?

Puis, tout de suite, ils causèrent affaires, afin de dévier leur chagrin.

— Voilà: nous fermons la banque, évidemment. Nous devons avoir en caisse les fonds nécessaires pour régler les dépositaires. Pour le reste, à la grâce de Dieu!

Il donna ses indications avec calme et précision. La mission qu'il assumait désormais, perdu dans l'immense armée à laquelle la patrie confiait sa défense, le faisait plus homme. Sa mère l'écoutait, attentive, respectueuse devant ce fils que la mort couvrait peut-être déjà de son aile, et qui représentait à cette heure le maître qui lutte pour protéger son foyer.

Le dîner fut bref. Marsyl exigea que sa mère allât se reposer et s'enferma dans le bureau désert. Il éprouvait le besoin de se recueillir avant le départ pour le sanglant inconnu. L'heure était émouvante.

Il ouvrit la fenêtre. Le jardin buvait la fraîcheur de la nuit par toutes ses fleurs endormies. Les souvenirs l'assiégeaient en foule comme aux instants d'adieu solennel aux choses et aux êtres. Malgré sa jeunesse, son âme était déjà lourde d'un long passé. Il se considérait un peu comme l'agonisant lucide qui refait le lent examen de ses jours et pour qui tous les événements de sa vie finissante prennent leur vrai sens.

Il revoyait jouer sur le sable des allées l'enfant grave qu'il avait été, et que trop de réflexion précoce préparait déjà à souffrir. Quelques épisodes privilégiés occupaient sa mémoire; tous étaient des chagrins: la mort du père, les angoisses près de sa mère qui ne pouvait porter sa peine, et puis l'aventure qui s'était dénouée là et dont son cœur n'avait jamais guéri. Mais ce soir, il y songeait sans amertume, ainsi qu'à une très lointaine déception. Était-il vrai qu'il avait tant souffert pour un regard de femme?

Il contemplait la pièce vide où la lampe électrique faisait des coins d'ombre. Elle s'était assise là pour lui avouer son amour, et, depuis ce jour, la paix n'avait jamais complètement habité son âme. Dans ce décor banal, il avait travaillé sans joie, parce que beaucoup de pensées désolées se mêlaient à son labeur, et qu'il

causait trop souvent avec sa peine. Mais il avait goûté la fierté de demeurer fidèle à ce qu'il regardait comme l'honneur. Ses rêves peuplaient ces murs et les lui rendaient chers à cet instant d'adieu.

Il rangea méticuleusement son pupitre, ses menus objets, ses livres, ainsi qu'un adolescent qui cesse d'être écolier pour aller vers la vie. Il se recueillait pour le sacrifice, quel qu'il fût. Il se sentait meilleur, s'efforçant d'éliminer de son âme tout ce qui la troublait. Il était presque heureux d'avoir pleuré, puisqu'il devait à ses larmes de moins tenir à la vie qui désormais ne lui appartenait plus. Il consacrait par cette immolation générale les renoncements subis jadis plutôt qu'acceptés.

Demain, il irait s'agenouiller dans l'église de son baptême et de sa première communion. Il monterait au vieux château dont il avait reçu de nobles conseils. Il emplirait ses yeux de toute cette vision de passé frémissant, non point pour s'attendrir, mais pour s'armer, afin qu'aux heures inconnues qu'il allait vivre il sentît à ses côtés, pour bien se battre et bien mourir, ces complicités chéries qui avaient lentement façonné son âme.

Perdu dans ses pensées, il ne vit pas entrer sa mère. Elle était pâle. Son visage avait pris déjà ce masque d'inquiétude qui ne quitte pas les mères quand elles tremblent pour leur enfant. Il la gronda affectueusement :

— Encore debout ! Pourquoi n'es-tu pas couchée ?

Elle répondit seulement :

— Pourquoi raccourcir encore les heures si brèves que nous avons à passer ensemble ?

Elle vit qu'il n'avait pas travaillé et questionna :

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai songé. C'est notre veillée des armes. Elle ne se passe pas comme l'ancienne, dans la solennelle intimité d'une chapelle. Son décor est vulgaire ; et pourtant de hautes pensées l'habitent, car le Devoir qui les fait éclore est éternel.

Il réfléchit quelques instants et continua :

— Il doit y avoir en France, à cette heure, des milliers et des milliers de familles où l'on prononce ainsi le « Fiat » qui nous méritera la victoire.

Il voyait par la pensée, dans les foyers désolés, les enfants couchés, et les parents parlant à voix basse,

achevant de remplir le sac toujours trop étroit des longs voyages.

La mère gardait toujours le silence. Enfin, elle dit :

— Et puis, à cette heure, j'ai besoin de te dire un dernier mot au sujet de la douloureuse histoire qui depuis deux ans attriste notre vie.

Comme il faisait un geste pour l'arrêter, elle insista, essayant d'être calme :

— Non. Ne m'interromps pas. Il le faut. Je sais ce qu'a représenté pour toi le sacrifice de cet amour qui vint à toi paré de tous les charmes de la jeunesse. Au début, j'étais très sûre d'avoir discerné les éléments troubles qui devaient t'en garder ainsi que d'un malheur. Mais j'ai partagé ta peine après l'avoir fait naître. Et, à certaines heures, j'ai craint d'avoir été aveugle, égoïste peut-être. Nous aimons tant nos fils que nous avons grand'peine à nous défendre d'un peu de jalousie quand une autre femme nous prend leur cœur.

« Je me suis dit qu'il n'était pas juste d'avoir déçu le premier élan de ton âme que je savais honnête, et qu'un amour qui avait conquis l'enfant ennobli par la douleur et le dévouement filial ne pouvait pas être totalement mauvais. Quand elle s'est mariée, je me suis réjoui ; j'espérais que l'oubli serait aidé par l'irrévocable que la destinée mettait entre vous. Je me suis rendu compte, hélas ! que tu refusais de quitter ta chimère. Alors, j'ai peur. J'ai peur de te voir partir vers la guerre comme vers une délivrance, et que ton chagrin ne se mêle au devoir qui réclame désormais ton sang et mes larmes, parmi le sang de beaucoup d'autres fils et les larmes de beaucoup d'autres mères.

« Pourtant, en m'interrogeant, je suis sûre d'avoir eu raison, et que si cette immolation de ton amour t'a valu des souffrances, ta soumission à son emprise t'eût valu des avilissements. J'ai parfois souhaité une mort qui t'eût délié de la promesse à laquelle ton respect filial t'avait fait souscrire. Dieu ne l'a pas permis, voulant sans doute que je sois témoin des pleurs que ferait couler mon cruel devoir. En te faisant cet aveu, je ne peux pas éprouver de remords. Mais j'ai besoin de savoir de toi que je ne me suis pas trompée.

Elle était très humble ainsi. Une immense pitié attendrissait Marsyl devant cette femme qui l'aimait d'un si sûr amour :

— Mère, ce n'est pas en vain que nous avons souffert tous les deux. Nous sommes un peu à une heure d'agonie : on ne ment pas à ces heures-là. Tu peux regarder mes yeux : le désespoir n'y habite plus. C'est une heure propice pour méditer sur l'essentiel de la vie que celle où on doit la sacrifier à des choses supérieures. L'épreuve que j'ai subie à tes côtés fut bonne : elle m'a accoutumé à renoncer. Mes seuls regrets viennent de ne pas l'avoir toujours acceptée avec le viril courage qui t'eût rassurée dès les premiers instants sur le danger dont tu m'aidas à m'évader.

« Mon pauvre cœur était neuf : c'est pour cela qu'il fut si tôt meurtri. Dans ton ombre il avait surtout développé sa promptitude à la souffrance. Grâce à toi, il n'a pas connu les aveuglements irrémédiables ni les faiblesses sans relèvement. Tu n'as point parlé ni gémé. Ta volonté seulement devinée, ta protestation muette, m'indiquaient la route. Et c'est ma fierté de te dire que, si je l'ai prise naguère avec le geste angoissé du voyageur qui ne sait pas où il va, je l'achève aujourd'hui dans la sérénité.

Elle le regardait avec une grande joie silencieuse. Il acheva :

— Sois heureuse, puisque tu seras en paix. Laisse naître et se renouveler en toi le bonheur qui t'emplissait l'âme, jadis, quand tu m'arrachas à la mort à force de tendresse. Tu m'as encore sauvé, car l'erreur était trop charmante pour que, seul, je ne lui attribue pas le visage de la vérité. Je ne pars pas en désespéré. Je pars en aimant la vie et en souhaitant la reprendre et la transmettre, mais avec le désir, la volonté que mon foyer s'inscrive dans la ligne austère de vos foyers... Voici venus les jours où nos misères individuelles compteront bien peu dans la grande misère de la France.

Elle questionna, anxieuse :

— Alors, tu crois que nous serons vaincus ?

— Je ne sais pas. L'essentiel est que nous triomphions de nous-mêmes. L'Allemagne a tout ce qu'il faut pour faire figure de fléau divin. Le devoir que tant de Français n'ont pas su voir dans la paix, la guerre va le leur apprendre à travers le sang et le feu. Beaucoup de vertus vont surgir qu'on croit mortes. Je te rends grâce d'avoir ôté de mon cœur des sentiments qui l'eussent contraint à lutter d'abord contre lui.

me. A cette heure, les mères de France vont gravir le calvaire dont nous ignorons les stations. La résurrection suivra, mais les yeux qui la verront auront contemplé beaucoup d'horreurs et de beautés.

« Vos prières seront notre meilleur protection là-bas. Je te supplie d'avoir du courage, afin que, tandis que nous immolerons lentement ou violemment nos jeunesses, nous sachions que, dans les foyers quittés, les mères et les épouses se haussent au niveau de nos sacrifices. Nous aurons besoin de tout cela pour ne point défaillir.

Elle le regarda avec un peu d'égarement, ne voulant pas se résigner à tous les malheurs annoncés. Elle vit tant de force dans les chers yeux dont elle avait fait couler les larmes qu'une paix consolatrice l'enveloppa. Elle dit :

— Je tâcherai !

Et son accent traduisait quelle volonté elle mettrait désormais à ce douloureux labeur.

Puis elle se jeta dans les bras de son petit qui allait peut-être mourir et pleura longtemps...

Dehors, autour de leur maison, dans la ville emplie de rumeurs, dans les hameaux épars des campagnes où frémissaient les moissons mûres, commençait l'immense angoisse de la guerre...

XI

Dans la grande pitié de la Patrie.

...Me voici redevenue petite fille, reprenant pour me distraire mon journal d'écolière. Depuis l'heure où j'ai quitté le couvent pour la vie, j'avais relégué le cahier parmi les choses d'enfance, avec les poupées et les livres tachés d'encre. Je n'ai plus consigné l'histoire de mes jours, et j'ai toujours trouvé puérile la coutume de ne pouvoir éprouver un chagrin sans l'écrire. Il faut aider l'oubli à nous prendre l'esprit et le cœur : c'est le seul moyen de ne pas trop souffrir ici-bas...

Quand je regarde mon passé de jeune fille, je n'y trouve point la place d'un remords. La vie est un combat où l'on n'a pas toujours le choix des armes. J'ai lutté ; je n'ai pas gagné toutes les batailles ; mais j'ai

conquis une paix honorable dont j'use. J'ai pris soin d'étouffer les enthousiasmes naïfs d'autrefois. Ne croyant guère à Dieu, pas du tout au monde, je m'épargne les soumissions à de prétendues lois morales qui ne sont que des préjugés codifiés. Je prends des êtres et des choses les émotions qui me conviennent, n'acceptant la douleur et le sacrifice que dans la mesure où je ne puis les éviter : ce qui me dispense à la fois de toute peine et de tout mérite...

J'éprouve le besoin de voir ainsi clair en moi au début de l'aventure qu'on dit devoir être formidable. Voici l'heure où beaucoup de sottises vont se dire et s'écrire. Les commotions violentes ont pour premier résultat de remuer le fond éternel de l'âme humaine et de ramener à la surface les sentiments primitifs : la peur, la cruauté, la joie sauvage de l'ancêtre des cavernes rué sur son frère de la tribu voisine. En analysant les mouvements de ce qu'on appelle l'âme française, on ne trouvera pas autre chose dans les innombrables douleurs des foyers, l'enthousiasme des bruyants départs, la haine éveillée déjà entre des hommes coupables d'être nés dans deux cases différentes de l'échiquier européen.

Je me suis préservée de ces troubles comportant toujours une part de souffrances. J'ai assez bouquiné de philosophie pour savoir que le bonheur sur la terre réside dans des choses qui ne dépendent pas des hommes : la nature indulgente s'accorde si bien avec toutes les nuances de notre cœur ! Quelles que soient les misères qui nous entourent, notre rêve nous permet toujours de nous en évader : ne portons-nous pas en nous-mêmes notre ciel ou notre enfer ? et ne pourrai-je pas toujours songer devant un soleil couchant ou une mer tourmentée, ou me perdre dans une sonate de Beethoven ?

...J'oublie que je suis mariée. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Je me suis toujours interdit de réfléchir sur ce point, afin d'éviter les regrets stériles. Comme je n'avais pas demandé de satisfactions sentimentales au mariage, je ne dois pas me plaindre de n'en avoir pas trouvé. Étant seule avec moi-même, je puis bien confesser ma faiblesse : ce petit Marsyl, en me refusant, m'a donné une des rares déceptions de ma vie. J'ai éprouvé là que la volonté ne suffisait pas à réaliser un dessein. Et puis je crois vraiment que j'étais disposé

à l'aimer. Je n'y pense pas, en effet, sans un peu d'attendrissement.

Peut-être est-ce là le seul sentiment désintéressé qui m'ait visitée. Mais, au fait, est-ce mon amour-propre ou mon cœur qui fut blessé ?

Herraneuf fut l'honnête compagnon avec lequel on voyage, encore que l'on s'aperçoive bientôt que les sujets de conversation sont restreints.

Son tort fut de vouloir être heureux en ménage suivant la formule vulgaire, avec des enfants, une épouse qui filerait la laine et garderait la maison. En lui signifiant que je ne serais pas cette femme, je suis sûre de l'avoir peiné. Mais il convenait d'être loyale. Je n'ai pas de remords.

Je fus durement égoïste en acceptant ce pauvre homme pour mari ; mais entre tous les moyens qu'une femme seule, dans notre société contemporaine, a d'assurer ses jours dans la sécurité, le mariage est encore le plus honnête. Dans un naufrage, quand on accroche une bouée, on ne regarde pas si l'on gêne celui qui s'y trouve déjà.

...Je suis seule, depuis hier, Jean est parti rejoindre son centre de mobilisation. Je revois les deux derniers jours : les paysans ramenés des champs par le tocsin, le désarroi au village, les routes converties d'automobiles et ces groupes lamentables de mobilisés s'acheminant vers la gare avec leur baluchon. Je ne puis me figurer que tant de jeunesse ait dit adieu à la terre qu'elle a fécondée.

Tous ces hommes sont tristes mais résignés. Je gage qu'aucun n'a la pensée de résister à la réquisition brutale de son sang pour des causes qu'il ne connaîtra jamais qu'incomplètement. Y aurait-il une solidarité de race qui fait qu'à cette heure, on peut offrir sa vie pour des intérêts qui ne sont pas immédiatement les nôtres ? Peu doit importer à ces ruraux que Nancy soit allemande. Ils vont pourtant se battre et éventuellement mourir pour empêcher cela !...

Jean a été courageux et simple. Il a fait appeler le vieux Garin, et tous deux ont réglé les travaux d'été qu'on peut espérer encore achever.

J'ai cru pouvoir lui parler ainsi : « Je ne suis qu'une femme, et une femme qui n'est guère ce que vous voudriez qu'elle soit, surtout à cette heure. Mais je vous estime trop pour ne pas vous aider de toutes mes faibles

forces. Vous avez assuré ma vie avec tout le luxe que j'ai désiré. Il est juste que je conserve le fruit de votre travail. Dites-moi ce qu'il faut faire. Je vous jure que je serai dépositaire fidèle, et qu'il ne dépendra pas de moi si je ne vous donne pas la satisfaction que donnait à son maître le bon serviteur de l'Evangile. »

Il m'a regardée avec une tendresse qui m'a émue, et m'a dit : « Je vous crois ! »

Puis il m'a indiqué ma tâche qui est simple : « Pour la terre, reposez-vous sur Garin. Pour le reste, voici les livres de comptes, les baux de fermage, les titres de propriété, les clefs du coffre-fort. Je vous laisse de quoi vivre les premiers mois. Si la guerre se prolonge, vous improviserez comme vous le jugerez bon. »

Il a veillé tard cette nuit-là. Au matin, je l'ai trouvé presque équipé. J'ai voulu lui aider à remplir sa valise. Il a refusé avec un sourire triste : « Merci ! Je suis accoutumé à préparer seul mes départs. » Puis il m'a montré une grande enveloppe close : « Comme il y a quelques chances pour que j'y reste, voici mes dernières volontés. Il convient d'être prudent ! »

J'ai demandé étourdiment :

— Pensez-vous donc mourir ?

Il a répondu :

— Je l'espère un peu.

Pourquoi l'amertume de son accent me revient-elle à présent ainsi qu'un remords ?

Il a fait tout cela avec un calme impressionnant. Cet homme, qui n'est pas un paladin, semble trouver tout naturel qu'on lui demande son temps, ses forces, sa vie peut-être, pour sauver des avidités étrangères le patrimoine matériel et moral que doit être une nation.

Ce rural, qui n'a jamais élargi son horizon au delà de la terre qu'il laboure et moissonne, qui n'a guère feuilleté d'autres livres que ses traités d'agriculture, s'élève sans effort jusqu'à concevoir clairement une idée aussi complexe que celle de la patrie !

Et puis il est parti, à pied, les chevaux étant déjà réquisitionnés.

Je l'ai accompagné jusqu'à la route. Sur le seuil de l'enclos, il s'est découvert et a contemplé longuement cette plaine morne où flambait l'été, striée de chemins qui lui sont tous familiers. Il y a vraiment une amitié sensible entre ces âmes rustiques et la campagne que de longs travaux leur ont soumise.

Ainsi debout dans le soleil, mon mari m'a révélé un visage inconnu, tout plein de noblesse qui s'ignore. Il devait avoir la même fierté douce en commandant ses faucheurs. Il semblait dire aux champs qu'il ne moissonnerait pas : « Jusqu'à présent je vous ai demandé ma vie quotidienne. En récompense de mes labeurs, j'exigeais de vous des récoltes fécondes, et j'ai souvent murmuré quand mes granges n'étaient pas assez pleines. Aujourd'hui, je vais me battre pour que ce soient des mains françaises qui continuent à vous pétrir et à retourner vos mottes. »

Je ne sais comment ces choses me viennent à l'esprit. Décidément, je suis une incorrigible rêveuse et je n'ai pas assez tué la folle de mon logis.

Nous nous sommes quittés dignement, sur un baiser correct. Il semblait prêt à pleurer. C'est une humiliation que je n'aime pas infliger à un homme. J'aurais voulu lui dire quelque parole qu'il semblait attendre, et qui l'eût consolé. Je n'ai pas trouvé les mots.

D'ailleurs, à quoi bon s'abandonner à des émotions qui ne doivent pas survivre à l'instant qui les vit naître ? Mon mari est parti pour un long voyage où l'on peut mourir, — comme dans tous les voyages, — mais où il ne mourra sans doute pas. Il sait que je suis sérieuse et loyale. Il me retrouvera la même au seuil de sa maison quand il reviendra. Mon au revoir sincère, mieux que le déchirement des sanglots, doit lui donner la sécurité pour les jours pénibles et incertains où il s'engage.

Laissons les attendrissements aux cœurs affolés qui s'enivrent de leur douleur comme d'un vin trop fort...

..

...Hier, je suis allée à Châtenelles. Comme je n'y retournerai sans doute pas d'ici la fin de la guerre, j'ai voulu vider la maison natale de ses meubles. Elle est toujours la même, toute poussiéreuse de la rue proche, avec ses arbres desséchés par l'été et ses rosiers broussailleux. J'ai fermé toutes les chambres.

Je vois d'ici ce qu'écrirait un romancier sentimental : ma jeunesse m'accueillant dans le silence de la maison vide, la lente promenade à travers les allées effacées par l'herbe et les souvenirs des meubles anciens. Je laisse ces réflexions mélancoliques aux âmes tendres.

Ma maison est une vieille bâtisse incommode dont toutes les serrures grincent.

J'ai revu sans tristesse ni joie ma chambre de jeune fille. J'y ai fait quelques beaux rêves; je n'y ai trouvé que des toiles d'araignée et des tentures piquées d'humidité. De bonne heure, j'ai pris soin de ne laisser aux choses que la part de ma sensibilité qui me convenait: dès que j'ai compris la vie, j'ai souhaité quitter ma demeure pour une autre qui fût plus confortable... Des cercueils ont parfois cahoté sur cet escalier!... Mon père? Je l'ai si peu connu!... Ma mère?... Oui, elle m'aimait, comme elle pouvait, et souhaita pour moi d'importants destins... Ne vivons pas avec les morts!

... Je suis sortie alors que le régiment d'infanterie quittait Châtenelles. Une foule impressionnante à force de silence. Il y avait deux mille hommes armés en guerre. Chaque famille de Châtenelles avait sans doute là quelqu'un des siens. Cela faisait comme un cœur innombrable palpitant des sentiments confus de cet adieu funèbre. Le sous-préfet a dit quelques mots; le maire aussi. J'ai distingué leurs phrases: elles ne sortent guère des banalités des discours du 14 juillet ou au monument de 1870: « Patrie... République... défendre le sol envahi! » Pourquoi ces paroles ne m'ont-elles plus fait sourire?

Des mères pleuraient. Quand le régiment a défilé vers la gare, des hommes ont donné sans s'arrêter un hâtif baiser à l'enfant que leur tendaient deux mains frémissantes. A cette heure, la même scène se joue sur d'innombrables coins de France. Aujourd'hui, le décor héroïque et brillant. Demain, la mort hideuse, obscure, dans la plaine livide ou sur le lit d'hôpital!... Qui reviendra de tous ces garçons équipés de neuf, et que la petite affiche blanche a pris à leur charrie et à leur atelier? Le progrès humain a de terribles exigences! Ses holocaustes ne sont pas sensiblement différents de ceux qui ensanglantaient les vallées chaldéennes au temps d'Assurbanipal!

J'ai vu Marsyl dans son régiment. Nos regards se sont croisés sans trouble. Il y a quelque chose maintenant entre nous qui recule notre aventure dans ces temps déjà lointains où l'on avait le loisir d'agrémenter la vie avec des sentiments cueillis comme des fleurs fragiles.

Cambo, vallée charmante où nous demandions aux

horizons amis le secret des songes que la vie n'a pas tous démentis ! Qui nous eût dit que notre roman finirait au bord d'un trottoir, dans la poussière d'une matinée d'août, devant le lourd cortège de la haine armée en marche ?

Ainsi qu'il fallait s'y attendre, j'ai rencontré la mère ennemie. Elle porte courageusement l'absence du fils pour lequel elle eut la force d'être cruelle. J'ai salué sans rigueur, et on m'a répondu sans étonnement. Union sacrée ! Déjà ?

Mais, à cet instant précis, je pense que, dans un décor semblable, un homme dont je porte le nom défile et peut-être, dans les mêmes regards de foule attendrie, cherche les yeux qui l'enchaînaient à son foyer triste.

... Je prends lentement possession du domaine que Jean m'a confié. Moi qui n'ai jamais obéi à personne, je ne me sens pas libre ici. J'éprouve obscurément que je perpétue une tradition domestique, que je sauvegarde un dépôt auquel je ne puis rien changer. La vieille servante a quitté son air hostile pour l'Étrangère. Le chien lui-même s'est apprivoisé et ses yeux, qui cherchent le maître, s'humilient en me fixant. Jean a dû ménager ces soumissions. Il est absent, et cependant c'est lui qui commande encore. Je ne suis obéie que parce qu'il l'a voulu...

J'ai parcouru la maison que je croyais connaître. Son visage est changé, plus grave, comme recueilli. Par cette lourde après-midi, à travers les persiennes closes ainsi que des paupières, toute la torpeur de la plaine écrasée de chaleur s'insinue. Pourtant je ne songe pas à dormir.

Je découvre mon mari dans l'intimité de sa vie laborieuse. Voici la pièce d'angle qui lui servait de bureau. Elle ignore le luxe, et l'art n'y est représenté que par deux méchants chromos : l'*Angelus* et un vague *Orage en mer*. Cependant je ne ris pas et je contemple les choses avec respect.

Tout a été rangé méticuleusement : dans un coin, le fusil de chasse des promenades quotidiennes, gainé de cuir, s'appuie à la muraille. Sur la table, un classeur bourré de lettres à grosse écriture paysanne, des catalogues de machines agricoles et d'engrais. Dans le tiroir, une large enveloppe est posée : *Pour Mme Hervancuf si je suis tué*. Ces mots me font rêver. Il a prévu sa mort ; peut-être l'a-t-il souhaitée.

Je l'imagine rédigeant ce testament à l'aube de son départ. Il a dû pressentir son avenir, le mien, avec la lucidité effrayante des mourants. La suscription elle-même semble étudiée. Je ne suis pour lui que Mme Herraneuf, comme il n'est pour moi que M. Herraneuf. J'ai beaucoup affirmé cela, il y a quelques jours à peine. Pourquoi suis-je un peu mélancolique de ne pas me voir donner un nom qui accuse d'ordinaire une intimité absente entre nous ? Je suis pourtant sûre d'avoir pénétré sa vie plus qu'il n'a jamais pénétré la mienne.

Pauvre Jean ! Quel dieu mauvais m'a jetée sur sa route ? Sans moi, il eût sans doute épousé l'honnête paysanne qui eût vraiment été « sa femme ». La séparation aurait été plus douloureuse, mais elle n'aurait pas rompu l'unité du foyer affermi dans l'amour. Un berceau peut-être y rythmerait l'espoir de la race sur ce vieux plancher dont les poutres n'ont jamais fléchi. Il aurait ainsi un motif de plus de désirer survivre à la tourmente...

Les femmes comme moi ont la singulière destinée de rendre malheureux ceux qu'elles émeuvent, sans pouvoir rencontrer pour elles-mêmes autre chose que l'ennui...



... Il semble que toute la gaieté de la terre soit partie. La campagne étale en vain ses moissons mûres et ses vignes lourdes de raisins. Ça et là, quelques femmes coiffées d'un mouchoir émergent des haies desséchées, poussant une brouette de légumes ou conduisant des oies dans l'ombre des chemins. Des vieux affilent leurs faucilles sur les seuils : il faut songer au pain de cet hiver.

Sur la route, les automobiles ne cessent d'empoussiérer les talus et les buissons. Elles sont chargées à rompre de malles et de paquets... et leurs voyageurs sont tristes. Quand on les interroge ils répondent qu'ils s'en vont vers le Midi, Paris étant peu sûr et le Nord menacé. Tout cela ressemble à un exode de ville assiégée.

L'invasion ! Alors s'évoquent des mirages grandioses et lugubres : les troupeaux de femmes et d'enfants escortant les chariots trop lourds ; Attila, coiffé de cuir bouilli, le monocle à l'œil, buvant le champagne

dans les villes prises, avec des cadavres le long des champs et des villages incendiés.

Et puis, on se rappelle qu'on est à cinq cents kilomètres de ces choses, et l'on se loue du hasard qui de tant de cruelles visions ne vous laisse que ce que votre imagination désire. La vue d'une douleur ici-bas provoque toujours un sursaut d'égoïsme chez l'homme, même quand il la console...

... Je n'ai pas encore reçu de nouvelles de Jean, toute correspondance étant suspendue. Où est-il et que devient-il?



... Les soucis de mon autorité commencent à m'assaillir. Ce matin, un gamin m'est venu prévenir que le père Garin était malade et ne pourrait s'occuper des fermes. Je n'avais évidemment qu'à aller voir. Je suis partie un peu intimidée de cette démarche si nouvelle pour moi. Mon arrivée dans le village a fait sortir des maisons quelques femmes, les mains pleines de pommes de terre qu'elles épluchaient... J'ai trouvé le vieux paysan couché dans un lit qui ressemble à une armoire, coiffé jusqu'aux yeux d'un bonnet de coton.

Il n'a point semblé trop étonné de mon arrivée; le maître étant parti, il est naturel que sa femme lui succède dans le labeur comme dans l'autorité. Les présentations ont été sommaires:

— C'est vous notre maîtresse, et vous êtes venue pour les moissons?

— Oui, et un peu pour vous. Je sais que vous êtes plus seul que jamais.

— Oh! moi!...

Il y avait dans sa voix rude tout le mépris de ces terriens pour leur corps qu'ils soumettent à de si dures épreuves.

Il a demandé:

— Et M. Jean? Vous verrez qu'ils nous le tueront: un si brave homme!

On me juge donc bien indifférente à ce malheur qu'on me l'annonce si facilement!

L'histoire de la maladie du père Garin est celle de tous ses compagnons de glèbe quand l'épuisement les couche: il s'est senti très las dans les champs, et a eut tout juste la force de rentrer à sa maison. L'unique médecin du chef-lieu étant mobilisé, il faut s'arranger

pour guérir tout seul. Le vieux parlait déjà de s'abreuver d'infusions de guimauve. J'enverrai de la quinine et des sinapismes.

Dans l'ombre fraîche de la salle basse, je m'assieds, essouffée de ma course dans le soleil et la poussière. Le décor est rustique à souhait. L'âtre est encombré encore des restes éteints du feu qui a chauffé la chaudière des animaux. Sur la cheminée, s'alignent des boîtes à épicerie et des photographies gondolées par l'humidité, avec, barrant le mur luisant de fumée, le traditionnel fusil avec lequel on chasse les pies dans le verger, et, quand l'occasion s'offre, on tire sournoisement les lièvres dans la luzerne.

Par la porte de la cour entr'ouverte, quelques poules sont entrées et picorent des choses inconnues sur le pavé cahoteux. Du fond noir de l'alcôve, le vieux gémit :

— Misère ! que dira M. Jean si ses moissons se font mal ?

— Il dira que la guerre est la guerre et qu'on ne peut faire l'impossible, même quand on est Garin !

Puis j'ai chassé les poules et essayé d'allumer le feu.

Entre deux gémissements du soufflet phtisique, j'ai questionné : « Et votre fils ? » Le vieux a ricané : « L'officier ? Eh bien, il doit être content à cette heure. Il va en tâter de la bataille. » Il n'a pas encore pardonné l'engagement de son enfant.

J'ai voulu lui envoyer quelqu'un pour le soigner. Il a refusé rudement : « C'est inutile. Une voisine me donne ma soupe et distribue le grain aux bêtes. Elles ne sont plus beaucoup, les pauvres ! la réquisition a pris les chevaux et les deux bœufs. Comment ferons-nous les labours à l'automne ? » Pour cet homme, évidemment, le conflit européen ne compte que parce qu'il entrave son travail. Dans sa cervelle obscure, pendant les longues insomnies que la fièvre lui laisse, il ne voit que la terre où il sue depuis cinquante ans et que son maître lui a confiée avant d'aller se battre. Il y a de la grandeur dans cet amour quasi fétichiste pour la forme la plus impérieuse de devoir que ces gens-là conçoivent.

J'ai répondu : « Ne vous préoccupez pas encore des labours. Il faut d'abord moissonner. Dites-moi ce qu'il faut faire. Je tâcherai de vous remplacer. » Il m'a regardée avec étonnement et respect de ses yeux gris qui semblent vrillés dans sa figure couleur de glèbe.

Puis il m'a donné des noms d'hommes et de femmes qu'il faudra grouper et mettre en ouvrage dans huit jours. J'ai promis de réussir et j'ai pris congé de mon régisseur bourru.

...Deux heures de course à travers le village pour ramasser ma troupe. J'ai fait des choses folles; accepté des prix que je n'ai pas osé contester et engagé des gens pour travailler sur des champs dont je ne sais même pas les places. Cependant, tout ce monde paraît heureux de savoir qu'il y a encore quelqu'un à qui parler chez Herraneuf...

Ces pauvres ménages ruraux sont tristes. Partout, des vieillards, des enfants et des femmes. Pas de haine ni de désespoir: la résignation à l'inévitable; l'intuition qu'il y a des lois d'airain qui leur échappent et qui doivent les meurtrir. J'ai l'impression d'être extrêmement gauche dans ces foyers que l'absence du chef fait presque déserts. Je m'efforce de descendre jusqu'à ces chagrins que je ne comprends pas. Est-il possible que des êtres dont toutes les heures sont absorbées par tant d'écrasants travaux trouvent encore dans leur cœur des coins où fleurit la tendresse exquise, l'amour fervent?

Il n'y a pas d'asservissement dans le ton de ces villageoises quand elles parlent de « leur homme ». Le sentiment qui les lie, à travers tant de plaines et de fleuves, à quelqu'un qui lutte en un pays perdu d'Alsace ou de Belgique est pur et libre. Leur accent accuse l'amour honnête, mûri comme les fruits sains de leur terroir, les soucis partagés, les longues veillées cordiales de l'hiver, les orgueils naïfs devant les récoltes rentrées...

Je songe combien de siècles d'épreuves, de guerres et de massacres il a fallu pour que, dans ces âmes frustes, s'épauouissent ces sentiments qu'ignoraient l'homme des cavernes et sa compagne tremblante.

Midi m'a prise dans une ferme lointaine. Je mourais de faim, et on m'a priée à déjeuner. Je me suis assise en milieu d'une lourde table dont le banc rivé me rappelait l'école. Les enfants n'ont pas dit un mot, intimidés par la dame que leur mère servait. On m'a donné le couvert d'étain guilloché et le verre fleuri qui sont réservés à Jean quand il mange là.

Lors de ses visites, il devait causer longuement des seules choses qui passionnent ces humbles: leur terre,

les cultures, les prochaines semailles, car je remarque que, dans cette vie rurale, tout s'oriente pour l'avenir. Lorsque le paysan moissonne, il voit déjà lever la récolte suivante. Je garde le silence. Ici, en un pareil moment, on ne saurait parler pour ne rien dire. On m'interroge anxieusement sur la guerre, sa durée probable. J'essaie de répondre par des encouragements qui doivent être pitoyables, car je n'y crois pas...

Je suis revenue tard. Une grande paix triste enveloppait la campagne. J'ai croisé des femmes qui rentraient des champs la bêche sur l'épaule, les bras chargés d'herbe pour leurs bêtes, des gamins accrochés à leurs jupes.

Les femmes ont pris possession de leur rôle, que la guerre fait si vaste désormais. Elles mènent les troupeaux au pré et s'inquiètent déjà des besognes d'automne, car pour celles de l'été tout est prévu et organisé tant bien que mal. Seulement, elles sont un peu songeuses, au crépuscule, en quittant les pâtures ou en allant dans les cours fermer les poulaillers et les étables.

Elles cherchent sur la route des silhouettes familières dont le soir allongeait les ombres, et semblent guetter des retours... Celles qui n'ont plus d'homme à la maison verrouillent leur porte dès la nuit tombée...

Les journaux ont déjà parlé de combats et les petits écoliers épellent chaque jour le communiqué affiché derrière un grillage au mur de la mairie où se balance un drapeau lavé par les pluies. Se battre? On ne se rend pas un compte exact de ce que cela signifie. Des morts, du sang par flaques, le désordre hideux des fins de batailles, dans des champs pareils à ceux-ci, par des soirs semblables à ce crépuscule si calme, composent des spectacles qu'on ne peut imaginer...

Et je pense que, là-bas, les visions de paix dont j'ai embelli ma méditation hantent des soldats qui utilisent contre l'ennemi leur patience à l'affût dans l'herbe haute, au temps des chasses. Et quand ils tombent, au coin des bois, par les torrides après-midi, si la mort est longue à les délivrer, ils se rappellent, dans leur lente agonie, les épouses attentives leur versant la boisson fraîche dans les tasses de grès...

Mon âme glisse aux pensées graves. Je ne regrette

pas de m'être émue devant une nature qui m'a livré aujourd'hui quelques-unes de ses beautés. Si j'aimais Jean, ces pensées me rapprocheraient de lui...



...Les journaux nous décrivent les premières scènes d'invasion : elles sont hideuses. Ces Allemands en bottes vernies et à cheveux pommadés en sont aux procédés de conquête des reîtres du xv^e siècle. Je m'étais bien promis de rester impassible. Je n'ai jamais eu besoin jusqu'à ce jour de me poser la question patrie.

Cependant, je ne puis me résigner à l'indifférence et ces souffrances me paraissent un peu miennes. Tous ces villages incendiés étaient sans doute semblables à ce Longueval où m'a reléguée la vie. Leur visage, peut-être banal et sans grâce, reflétait pourtant un peu du visage maternel de la France, et c'est celui-ci que les barbares ont meurtri...



...Les jours passent lourdement. Pour me distraire, j'ai rouvert mon piano, fenêtres closes, afin de ne pas scandaliser les passants de la grand'route. J'ai repris d'anciens airs que j'aimais à cause des sentiments neufs qu'ils éveillaient en moi.

Voici une sérénade de Strauss, où les harmonies étranges sertissent une mélodie d'une étonnante fraîcheur. Je joue mal cette œuvre que je sais par cœur pourtant. On a dit que l'âme d'un peuple est dans sa musique. Est-ce l'âme de l'Allemagne qui frémit dans ces notes ? Le peuple dont peut jaillir un génie aussi souple est le même qui se rue comme une horde de sauvages sur nos plaines de Flandre et de Lorraine ! L'officier qui vient de commander le peloton d'exécution des otages s'assied au piano et peut s'émouvoir aux pièces raffinées qui m'ont charmée ?

L'art n'est donc pas toute la vie ? Il peut donc coexister avec des instincts qu'on croyait relégués dans l'âme des nègres de Bornéo ?

À présent, la mélodie mystérieuse s'alourdit sous mes doigts ; elle prend le rythme douloureux des forêts germaniques où les dieux s'enivrent de sang et d'hydromel. Nos charmantes fées françaises, elles, dansent

dans l'argent pur des clairs de lune. Je reprends mon vieux Rameau. Mais son charme délicat ne s'apparie pas à mon état d'esprit. Je veux traduire des pensées tristes. Ouvrons Chopin, génie tourmenté, dont les nocturnes me donnent envie de pleurer...

Je ne me serais jamais soupçonnée aussi sentimentale.



...Depuis ce matin, nous moissonnons. Dure besogne sous le soleil ardent. La poésie de ce geste par lequel l'homme dépouille la glèbe est rude, bien qu'elle se déploie harmonieusement dans la clarté crue du ciel, atténuée par la buée de la terre surchauffée.

Ils sont une quinzaine, paysans et paysannes. Les hommes sont très jeunes ou très vieux. Je suis seule pour commander, et j'ai pris le parti d'être simple. La tâche est d'ailleurs facile. Tout ce monde-là besogne silencieusement. Les pensées, celles des femmes surtout, sont ailleurs. Ce labeur de paix évoque d'autres moissons sanglantes, qui se font là-bas dans de vagues pays qui nous semblent à la fois si proches et si lointains...

A midi, écrasés de fatigue, ils se sont assis à l'ombre maigre des buissons. Ils ne dorment pas, sauf quelques vieux que le sommeil gagne et dont l'âge a sans doute apaisé la sensibilité. Les autres causent, de la guerre naturellement. Tous les potins glanés dans les villages se donnent rendez-vous sur ce bord de fossé: le débarquement des Russes en France, la poudre inédite et terrifiante de Turpin, la famine imminente en Allemagne...

Comme on est encore sans nouvelles des maris, on se persuade que leurs régiments n'ont pas donné. On parle d'eux sans larmes; on rappelle quelques détails du départ, quelques recommandations suprêmes, toujours les mêmes. Tous ces humbles ont à peu près des pensées identiques devant le malheur collectif qui les atteint. J'essaye de m'intéresser à ces choses, uniquement par devoir pour commencer. Mais on parle de Jean. Et me voici, à mon tour, remontant ces courages que lasse l'attente vaine, parlant de son départ, de sa confiance dans les résultats heureux, et des devoirs qui nous incombent, à nous, femmes!

Le devoir? Quel mot neuf sous ma plume et dans

mon esprit? Enfin, je me suis efforcée d'être sage et de remplacer Garin le moins mal possible.

Au retour, je trouve la première lettre de Jean. Elle est brève. Il a quitté son dépôt il y a quinze jours et s'en va vers l'inconnu. Il s'inquiète des moissons et me plaint des soucis qu'il suppose que j'ai, depuis son départ.

Je n'ai pas le droit d'exiger davantage. Mais pourquoi ne pas m'avouer tout bas que j'espérais quelque chose de plus, ce je ne sais quoi d'intime et d'ému qui, à cette heure, rend humides les yeux de mes moissonneuses déchirant péniblement les pattes de mouche du père, sur le seuil de leur maison, aux clartés fauves du couchant?

J'ai occupé ma soirée à répondre à Jean. Il ne faut pas que ce pauvre homme complique la rude vie qu'il mène avec le souci de sa terre abandonnée. Et puis, il ne me déplait pas de lui apprendre que mon énergie a des nuances qu'il ne soupçonne pas. Je cherche évidemment là une satisfaction superbement égoïste. Mathilde Andry fermière : de tous les paradoxes que j'ai soutenus, celui-ci sera le plus fort.

Je me crie cela dans la nuit que troublent seuls les grillons et les clochettes menues des crapauds. Quelques papillons se sont brûlé les ailes à ma lampe et se traînent sur mon buvard. Je suis venue m'accouder à la fenêtre. Dans ce silence solennel, je n'ai pas de pensées belliqueuses ni amères.

Pourquoi le nier : quelque chose change en moi qui n'était pas ce qu'il y avait de meilleur. Les sentiments anciens qui s'éteignent dans mon âme laissent un vide que rien n'occupe encore, et ma tristesse est faite de ces aspirations qui cherchent leur objet et de ces élans que rien n'oriente.

J'ai longtemps cru que la vraie sagesse résidait dans l'indifférence à l'égard de tout ce qui n'était pas mon égoïsme. Fermer sa porte à la douleur, à la pitié, à tout ce qui exige une soumission à des lois supérieures à notre nature, me semblait hier le seul moyen d'être heureuse.

Ce deuil collectif qui étreint tous les peuples m'offre l'occasion splendide de m'isoler dans mon orgueilleuse paix. Je ne puis. Je voudrais, moi aussi, emplir ma pensée des souvenirs de temps heureux et d'être chéris, désirer des retours, redouter des morts. Toutes

ces émotions qui me manquent font partie de la vie et on ne peut s'en évader sans que votre âme n'en soit affolée ! Le cœur des femmes n'est-il donc fait que pour trembler et aimer ?

Il me semble que, derrière moi, un lourd passé pèse sur mes jours et m'empêche de m'épanouir dans la pitié. Je n'ai plus la sécurité de mon égoïsme et toute la paix nocturne me trouble douloureusement en me révélant quel combat se livre en moi. Oh ! oublier l'art, le jeu des mots et des rêves, tout ce que j'ai goûté dans la vie ! n'être qu'une pauvre femme qui écrit à son mari qu'elle aime et qui l'aime, pour le consoler...

*
* *

... Les premiers deuils sont venus fondre sur Longueval. On sait aujourd'hui deux morts certaines. Il y a deux foyers où l'on n'attendra plus le retour de l'absent. Ces victimes obscures sont tombées quelque part en Lorraine. L'un des tués cultivait une de nos fermes ; je suis allée voir sa veuve — Jean, je crois, aurait agi ainsi — et j'ai promis de le remplacer. Ces paysans qui font pousser votre blé se jugent un peu de votre famille et vous regardent comme leurs obligés : ils ont sans doute raison...

Une angoisse inconnue me serre le cœur dans ma visite funèbre. Je n'ai jamais redouté la mort, et j'ai veillé sans larmes près de mes cadavres quand la froide Visiteuse a franchi mon seuil. Voilà que je crains de voir un foyer où pourtant la mort ne règne que par la douleur qu'elle cause. Je me trompe : jamais l'absent ne fut aussi présent que depuis l'heure où l'on a su son sacrifice.

J'ai trouvé la femme et les enfants vêtus de noir. Leur chagrin est morne, sans larmes ni lamentations. Ils ont dû se résigner à l'horrible chose dès le matin du départ. On me parle du disparu comme d'un voyageur en allé vers des pays très lointains. La femme s'inquiète de savoir où il est enterré et si le cadavre fut dignement confié à la terre maternelle qu'il ne fouillera plus.

En fermant les yeux, je revois le champ où il repose, fosse commune jalonnée de croix qui sont les gestes par lesquels une race affirme sa volonté de vivre. On m'a montré une lettre du capitaine et une alliance

faussée qui témoignent que l'espérance est désormais close de revoir ce robuste terrien. La lettre est émouvante dans sa banalité. Elle ne mentionne aucune prouesse exceptionnelle. L'homme a été une unité d'une grande foule. Il n'était qu'un cent-millième d'armée raidi pour toujours par une balle aveugle. La guerre n'a pas auréolé cette fin de sa poésie sanglante. Il est tombé sans gloire, au coin d'un bois, pendant une patrouille de nuit. Ces morts silencieuses m'apparaissent les plus belles, au moins les plus méritoires : aucun honneur humain, aucun enthousiasme n'en récompensent l'immolation.

La paysanne a passé à son doigt boudiné l'anneau de mariage du défunt. Un double éclat s'allume désormais à cette main crevassée par les durs travaux. Les soirs d'hiver, quand les enfants seront couchés, les derniers feux de l'âtre agonisant viendront s'éteindre à ce cercle usé. La paysanne songera que son homme a froid sous la neige de Lorraine, et qu'il avait fière mine dans sa blouse empesée au matin de leurs noces...

Actuellement, rien ne sera changé à la vie dans cette ferme, sinon que les habits y seront plus sombres et que la lourde cape noire sera le seul costume de la fermière endimanchée. Les besognes se multiplient tellement qu'on n'a pas le loisir de pleurer trop longtemps les morts. Mais quand la guerre sera finie, et que les épargnés reprendront un à un leur place dans les labours, les vides se révéleront plus cruels et les cœurs séparés retrouveront des larmes et croiront souffrir une deuxième agonie.

J'essaye de pénétrer dans cette douleur et ne trouve rien à dire. Toutes les consolations que je sais sont lamentablement impuissantes. Comment faire comprendre à cette veuve que le sacrifice de son mari est utile, et que cet homme, qui ne demandait qu'à vieillir dans son labeur, emmené se battre à cent cinquante lieues, a sauvé de l'honneur, de la civilisation, et que sa douleur conjugale elle-même entre dans les éléments de l'holocauste national ? Au nom de quelle idée supérieure faire accepter ce cruel devoir ?

Le Devoir, mot vide de sens pour moi jusqu'à ce jour, et qui s'écrit à chaque pas devant mes yeux. Pour moi, ce mort est éternellement anéanti ; il sera demain de l'humus qui fécondera les moissons d'après guerre. Je ne peux pas dire cela à cette femme et à ses

enfants quêtant de leurs yeux en pleurs des espérances que je n'ai plus. Il faudrait savoir les mots consolateurs, les certitudes heureuses transfigurant et récompensant les martyres d'aujourd'hui. Je ne suis qu'une intellectuelle, une artiste, dont toute la bonne volonté ne va même pas jusqu'à pleurer avec ceux qui pleurent.

Je ne puis pas dire que je souffre de la même angoisse, et que demain je serai peut-être la sœur de cette malheureuse, quand le même deuil aura frappé mon foyer. On ne me croirait pas et je sais bien que ce n'est pas vrai. Pourtant je comprends, à présent, que Jean peut mourir, lui aussi, dans la guerre.

Alors, j'ai donné tout ce que je sais donner : les promesses de secours matériels, qu'on a reçues poliment. Hélas ! le cœur ne vit pas seulement de pain...

Au passage, je suis entrée à l'église. Pourquoi ? Je ne sais pas : moitié curiosité, moitié instinct, besoin de refuge contre le chagrin qui m'entoure. Nous sommes soumis à des très anciens atavismes, et, dans le malheur, la femme, longtemps encore, ne trouvera pas d'autre apaisement que de s'agenouiller dans l'ombre d'une chapelle.

L'église de Longueval est lourde et trapue. Elle avait un beau clocher du xv^e siècle, qui s'est écroulé et qu'on n'a pas rebâti. Quand je suis entrée, on y priait. Comme assistance, de très vieilles femmes. Les autres sont aux champs. Chaque soir, à pareille heure, depuis la déclaration de guerre, on y vient réciter le chapelet. Le lieu est sombre ; seuls, quelques cierges éclairent l'autel, car la cire est chère. Sur le pavé usé, les arcs-en-ciel échappés des vitraux mettent des taches multicolores.

Le vieux curé était en chaire. Il récitait des invocations à la Vierge qui souffrit, elle aussi, dans sa maternité meurtrie. Tout le monde répondait, de cette voix sourde, anonyme, des foules où l'on sent confondus tant de sentiments et d'élans.

Je ne suis pas une impie. Je ne crois pas avoir jamais éteint la foi dans une âme. Si la mienne, ouverte à tous les vents du siècle, n'a pu garder allumé le cierge de ma première communion, j'ai quelquefois la nostalgie de mes croyances de petite fille. C'est peut-être sans doute que je ne suis pas trop étrangère parmi ces supplications. Ces vieilles femmes en cape noire et en bonnet blanc n'ont pas trouvé d'autre moyen d'être utiles dans la tourmente que de

venir chaque jour égrener des rosaires pour les en allés. Elles composent le chœur angoissé d'un grand drame qu'elles ne voient pas, mais qu'elles accompagnent ici de leurs prières chevrotantes et de leurs méditations sévères, quand elles se chauffent sur les seuls, aux heures lourdes de l'après-midi.

Le curé parle simplement à ces simples. Il leur a composé une belle prière, un peu longue, mais qui résume toutes les inquiétudes et toutes les espérances qui peuvent occuper un cœur en ces jours funèbres. Ce soir, il nomme ceux qui sont morts. Il les a connus, baptisés, mariés. Il fait réciter pour eux le *De profundis*. Les strophes lugubres et confiantes sont psalmodiées lentement. A la vérité, rien n'est changé au programme de cette réunion quotidienne. Mais, jusqu'à ce jour, les prières se formulaient sans objet précis. Ce soir, elles implorent pour des êtres connus, et chacune des assistantes prononce un nom dans sa mémoire...

Je suis rentrée hantée de pressentiments sombres. La mort plane sur nous. Qui va-t-elle frapper à présent?

e

... J'ai reçu, ce matin, la visite bien inattendue du curé de Longueval. C'est un vieillard robuste, qui convient admirablement aux paysans qu'il évangélise depuis trente-cinq ans. Il m'a parlé sans précautions oratoires :

— Madame, je viens vous trouver avec la même simplicité qui m'amenait naguère demander à M. Herra-neuf le billet de banque qui me manquait pour boucler le budget de mon école ou pour secourir une misère imprévue. Mais il ne s'agit pas d'argent aujourd'hui.

« Vous savez que la guerre a commencé à choisir ses victimes parmi nous. La liste n'est pas close, hélas ! A mon âge, on est volontiers pessimiste, et je crois que beaucoup de sacrifices nous seront demandés. Songez que nos paysans sont, par la force des choses, la menue monnaie des batailles, et que nous sommes à peine au début d'une lutte qui sera longue. Or, c'est une dure chose que la mort, et pour que l'énergie de ma paroisse ne tombe pas dans les deuils que je redoute, j'ai besoin qu'on m'aide à relever des courages, à consoler des veuves, à assister des orphelins.

« Chez les pauvres, la disparition du chef du foyer se

complique de beaucoup de soucis matériels. J'ai regardé autour de moi, quêtant des appuis pour toutes les faiblesses à venir, et j'ai pensé que vous ne refuseriez pas le vôtre, si j'appelle au secours. Votre mari était un grand honnête homme. Son nom vous ouvre d'avance toutes les portes par où la douleur peut entrer. Je n'ai qu'une immense bonne volonté et une affection de père pour ces hommes qui, spirituellement, sont tous un peu mes enfants, encore qu'aux jours heureux ils ignorassent volontiers le chemin du presbytère. Mais cela ne suffit pas toujours. Votre situation, votre expérience du monde, vous mettent plus près de leur corps si mon sacerdoce me met plus près de leur âme. Je me persuade que nous pourrions faire un peu de bien en associant tous nos bons desirs.

Il paraissait si sûr de mon acceptation, que j'ai éprouvé quelque peine à lui dire loyalement ce que j'étais :

— Monsieur le curé, je ne crois pas être l'auxiliaire que vous pensez. J'ai le malheur de ne plus pratiquer les croyances qui vous semblent le plus sûr moyen de relever les cœurs meurtris. Vous avez pu me voir hier à l'église. Je dois vous avouer que la curiosité fut le principal motif de ma présence. Je vous confie sans honte que j'ai été très émue de ce que j'ai vu. Mais je ne suis pas encore à l'acte de foi qui me donnerait logiquement le droit de collaborer avec vous dans la tâche consolatrice à laquelle vous me conviez.

Il a paru surpris de ma réponse.

— Mon Dieu, madame, il est vrai que je vous ai vue pour la première fois, hier, franchir le seuil de mon église. La guerre a modifié tant de choses que je pouvais espérer qu'elle avait, sinon tout changé en vous, du moins remué des sentiments dont les inquiétudes de la vie avaient effacé la douceur.

« Je suis venu à vous parce que vous tenez la place d'une de ces autorités sociales dont le rôle réapparaît en temps de crise. Quand le maire annonce officiellement le malheur, c'est comme un grand déchirement, et, dans le désarroi moral qui suit, beaucoup de sentiments vils peuvent germer. On se défie trop souvent de notre soutane. Nous avons beaucoup de peine, parfois, à prouver que nous ne faisons pas métier de consolateur. Je vous assure que vous pouvez pénétrer dans des âmes qu'on me fermerait, recevoir des confi-

dences qu'on me refuserait. A travers vos scrupules, je discerne votre regret de ne pouvoir renforcer votre pitié par les mots de suprême espérance qui font voir le ciel à côté des tombes. Même toute humaine, cette pitié peut et doit faire du bien. Il faut me promettre de l'exercer toutes les fois qu'on vous appellera.

Tant de candeur m'a émue. J'ai bafouillé de grands mots :

— Vous voulez voir de la bonté dans le simple geste qui nous incline vers une peine rencontrée sur notre route. C'est de la solidarité sociale tout au plus...

Mon curé m'a doucement interrompue.

— Excusez-moi, mais je ne m'embarrasse pas de ces nuances. Nous appelons cela bonnement la charité. Bon gré mal gré, vous avez été et serez la bonne Samaritaine. Peut-être qu'un jour, ce chemin miséricordieux, qui, soyez-en sûre, sera rude, vous ramènera vers l'éternelle Lumière.

J'ai donc promis de visiter les veuves.

Puis nous avons causé. Cet homme, qui dans un salon passerait pour vulgaire, possède une psychologie très sûre. Je le crois très peu informé de littérature, et, en art, il en est encore au regret de n'avoir pu faire barbouiller de badigeon les murs de son église. Mais il offre un curieux mélange de finesse et de bonté candide. Son enthousiasme est réaliste et ne quitte point la terre.

— Nous en sommes, m'a-t-il dit, à la période où on ne voit que les conséquences heureuses de la guerre. L'éclatement d'une pareille crise refoule toutes les vulgarités et tous les égoïsmes. La vieille foi des aïeux remonte à fleur d'âme. Au soir de la mobilisation, quand le tocsin ramenait nos paysans des champs, le premier geste des femmes fut de se précipiter à l'église. Dans le désarroi de leur cœur, elles ne trouvaient pas d'autre refuge contre les méchancetés des hommes que près de Dieu. Depuis elles ont continué.

« Le matin du départ, j'ai célébré une messe pour les pauvres gens. Bien peu y manquaient. J'ai vu là des laboureurs qui avaient bruyamment fêté en mai le triomphe du député radical. Ils ont reçu ma bénédiction et essayaient de retrouver des lambeaux de prières pour répondre à mes invocations. Quand ils seront là-bas pour mourir, peut-être se rappelleront-ils ce geste. La miséricorde de Dieu fera le reste.

Ma vieille manie de contradiction m'a reprise. J'ai trouvé cette objection :

— Monsieur le curé, peut-être exagérez-vous vos espérances. La peur fut toujours le grand auxiliaire de la foi. Vos hommes ont entendu la messe comme des condamnés à mort au matin du supplice. C'est une assurance contre l'inconnu de l'au delà ! Pour beaucoup, cela n'ira pas plus loin.

Il m'a répondu :

— Ni vous ni moi n'en savons rien. C'est déjà quelque chose que la peur jette ces hommes au pied du crucifix, et qu'ils s'y raccrochent ainsi que des naufragés au rocher sauveur. Sans philosopher beaucoup, ce qui n'est ni dans mes goûts ni dans mes moyens, je vois là une des preuves les plus simples de la nécessité du christianisme pour les âmes. Elles le réclament comme un besoin, alors même qu'elles ne l'acceptent pas comme une vérité.

Nous avons interrompu là la controverse. Je vais serrer mon scepticisme avec mes bijoux et mes toilettes claires... jusqu'à la paix. Faisons le bien que nous pourrons et comme nous pourrons.



... Nous sommes sans nouvelles de là-haut, du front, comme disent les communiqués. Cela va mal, paraît-il. Paris pourrait être pris. Et puis après ! Après, il me semble que je serai diminuée personnellement. Je ne puis parvenir à garder mon sang-froid devant cette invasion qu'on n'arrête pas. Une sourde angoisse pèse sur tout ce qui m'entoure. Les journaux m'exaspèrent avec leurs réticences, leur patriotisme à la ligne. Toutes ces provinces évacuées doivent être dans un état lamentable...

Je me sens débitrice des humbles morts dont je sais les noms...



... La victoire de la Marne vient de sauver Paris, et nous en peu par conséquent. Mes paysans ne semblent pas se rendre un compte exact de l'événement. En ce pays du centre, les guerres n'ont point sévi depuis deux cents ans, et l'arrêt d'une invasion n'évoque aucune idée précise dans ces cerveaux qui ne peuvent

guère concevoir que les détails. Et puis on a tant de travaux à surveiller ! Chaque jour, les hommes s'arrêtent au communiqué de la mairie. Ils lisent péniblement la petite feuille polycopiée et ne commentent pas. Peut-être n'ont-ils rien à dire, et le conflit européen n'est-il pour eux qu'une calamité fatale, comme une inondation ou une grêle. Chez eux, ils se font lire le journal par l'écolier de la maison. On ne joue plus aux boules chez l'aubergiste, le dimanche, mais on s'assied sous les grands arbres du champ de foire et on cause diplomatie et stratégie.

Notré Garin est à peu près rétabli de son refroidissement. Il s'est relevé pour apprendre la mort de son fils, tué par un éclat d'obus. Je l'ai trouvé silencieux, tournant dans ses doigts noueux le papier jaune que le maire venait de lui remettre. J'ai essayé de lui faire avouer sa peine pour le consoler. Il s'est farouchement muré dans sa douleur.

— Votre fils a dû mourir en brave.

— Je ne sais pas. Il m'avait donné un coup quand il s'est rengagé six mois avant la guerre. Le voilà content à présent.

— Mais c'est grâce à ces morts-là que nous pouvons cultiver nos champs en paix.

— Peut-être. Après tout, mourir pour mourir. Et puis on n'y peut rien.

Tout de suite, il a parlé des batteries qui doivent se faire et pour lesquelles on ne peut plus trouver de machines ni d'ouvriers. Sa rude philosophie ignore les désolations découragées : « Ce n'est pas la faute à la terre si les hommes font des bêtises ! » a-t-il conclu.

Cependant, depuis ce jour, il promène une taille un peu plus courbée.

..

Nous battons le blé dans un coin de la vaste cour. Toujours la même équipe de femmes, d'enfants et de vieillards. Un ciel très doux donne à la campagne un visage mélancolique et tendre. La machinerie moderne oblige à dépouriller toute poésie rustique. La poussière d'or chantée par du Bellay est muée en saie. Il y a des briques noires en tas sur l'herbe sèche, et le mécanicien bossu, en bourgeron bien taché de graisse, rappelle de très loin les Bucoliques. Mais le grain est lourd, et quand toute cette ferraille sera véhiculée plus

loin, les greniers recvront leur charge accoutumée

Les femmes font leur dur travail, rythmé par le halètement de la battense dans la poussière aveuglante, les cheveux emprisonnés dans un mouchoir. Les vieux, perchés sur les meules, piquent les gerbes de leur fourche. C'est l'activité d'autrefois, moins l'énorme gaieté de ces jours où l'on engrange la récolte de toute une année. Mais dans l'affairement silencieux autour de la machine, à l'heure de la sieste, je cherche une silhouette connue, vêtue de drap sombre, guêtrée de cuir : celle du maître qui manque à ce décor, et qui me manque aujourd'hui...

... Je reçois une lettre de Jean. Il est triste et las. Son régiment a participé aux affaires de la Marne et garde à présent quelques kilomètres de tranchées boueuses en Champagne. Il voit s'éterniser une situation que rien ne semble dénouer. Il ne se plaint pas d'ailleurs, étant accoutumé à la vie au grand air. Point d'impression générale sur les événements. Je ne suis pas sûre qu'il en ait. Il doit mener là-haut ponctuellement sa tâche, mais il se voudrait ici.

J'ai répondu longuement, en parlant beaucoup de ses terres, des labours d'automne qu'on prépare, et qui se feront avec les mauvais chevaux épargnés par la réquisition, du vin nouveau qui cuve pour son retour. Je m'efforce d'être simple et claire. Je sais que ma lettre donnera de la joie et, pour celui qui souffre loin de tout ce qui fut sa vie, quelle autre confiance vaudrait le simple récit de mes efforts pour le remplacer?



... L'hiver est venu, l'hiver de la campagne avec ses journées sans fin. Où est le décembre poétique des chansons et des contes, avec de la neige et des arbres squelettiques poudrés de blanc? De la boue plein les chemins, des ruisseaux sales et une brume qui suinte du ciel et vous glace au fond des maisons. Pourtant je ne désire pas m'évader de ce poste de guerre où je me suis confinée depuis six mois. Mes pensées ont pris des pentes nouvelles.

Je m'accoutume à la vie régulière, au devoir monotone. Je n'ose pas dire que je m'y passionne. Mais j'y gagne une paix intime qui me fait accepter les jours

comme ils viennent, sans leur demander autre chose que quelques occasions d'être utile. Ce recueillement prolongé déplace pour moi le plan général de l'existence. Mes méditations aboutissent à des thèmes qu'elles n'auraient pas toujours choisis. Je m'aperçois que la vie est plus forte que nous, et que c'est chimère de prétendre la soumettre à nos fantaisies et à nos désirs.

Faire sa vie? J'ai pensé cela jadis. A la vérité, c'est elle qui vous fait, et nous ne valons quelque chose à nos propres yeux que dans la mesure où nous acceptons ses leçons.



... Devant l'âtre où flambent les bûches, j'essaye de relire la *Vierge folle* d'Henry Bataille. Comme cette littérature est décrépite à présent! A travers l'intrigue insensée, les personnages s'agitent devant moi ainsi que de ridicules marionnettes. Pendant qu'on écrivait cela pour des femmes comme moi, l'Allemagne préparait notre asservissement...

Je quitte le livre et contemple la plaine à travers le ciel strié de pluie. Je songe aux misères de ceux qui, dans la boue et le vent, barrent le chemin de Paris aux régiments du kaiser. Mais ma rêverie a besoin de se fixer et de se personnaliser. Et je vois Jean, guettant à quelque boyau, et, entre deux pipes, s'inquiétant des semailles qu'un pareil temps va compromettre... Il doit avoir froid là-bas. Son mince bagage de la mobilisation doit s'user. Alors l'idée bizarre me vient de lui envoyer quelque chose qui fût de moi. Avec beaucoup d'application, je me rappellerai le crochet de mes loisirs d'écolière.

Quand je traverse la cuisine, la vieille servante tricote méticuleusement, son chat gris sur sa chaufferette.

— Que faites-vous là, Mariette?

— Je remonte des bas pour M. Jean. Le pauvre petit doit grelotter, les pieds dans l'eau!

Elle a élevé son maître et ne pense pas qu'il a des cheveux gris. Je suis un peu jalouse que cette femme m'ait devancé dans mon désir. Et, fiévreusement, j'ai réquisitionné tous les pelotons de laine de la maison. Je travaillerai ce qu'il faudra, mais j'arriverai la première dans la tranchée...



... Et la liste funèbre s'allonge. Nous sommes à douze. Douze foyers qui ont désormais la certitude douloureuse que la guerre les compte parmi ses victimes. Il y a des veuves et des orphelins qui ne veulent pas toujours être consolés. Je ne m'accoutume pas à ces désolations. J'ai promis de donner tous mes humbles efforts pour aider les détreesses ainsi multipliées. Cependant la même timidité malade me fait hésiter au seuil des portes que la Mort a franchies. L'histoire est toujours lamentablement la même, et, pour ces humbles, quelles idéales compensations balancent le sacrifice d'une vie humaine ?

Dans cette population où n'existe pas la misère matérielle, car la réquisition paye largement les denrées, se glissent peu à peu les sentiments cruels et bas. On n'était pas préparé à une pareille éternisation de la lutte. L'âme aime mieux les coups de foudre que la lente agonie dans la perspective des malheurs dont on ne sait pas la durée. De mauvais levains qu'on croyait morts reviennent à la surface des cœurs et des esprits.

La guerre n'est pas seulement l'héroïsme enlevant des soldats dans les plis du drapeau, la beauté furieuse des mêlées, la mort splendide dans le décor des champs conquis ou défendus. Au village, c'est l'angoisse pour les absents à l'affût dans la boue ; la jalousie pour celles qui ont gardé leur fils ou leur mari. Je ne suis pas sûre que l'on ne m'envie pas quand je traverse le bourg. Lorsque je quitte les maisons où j'essaye de laisser le courage et la résignation, je lis de la défiance dans certains yeux, la pensée que je n'ai pas le droit de consoler des douleurs que je n'ai pas subies. Mon passé me défend de crier : « Moi aussi, je suis épouse, et j'ai quelqu'un là-bas dont la mort me briserait le cœur ! »

D'ailleurs, depuis six mois, il s'est fait tant de bouleversements en moi que je ne vois plus clair. Les femmes sont facilement méchantes quand elles tremblent pour un danger qu'elles ne voient pas. Elles ne souhaitent pas formellement la mort de Jean, mais elles regrettent obscurément qu'une funèbre égalité n'uniformise par les douleurs. Mon vieux curé a raison :

mais devant ceci, il dispose de moyens que je n'ai pas.

Pourtant je ne songe pas un seul instant à me replier sur moi-même, à m'isoler dans ma vie d'autrefois. Les froissements qui me sont ainsi infligés me semblent justes. J'ai tant refusé jadis de m'imposer aucune contrainte que j'éprouve une sorte de besoin d'expiation.

Voilà un mot grave que j'hésite à écrire. Ai-je vraiment besoin d'expiation quelque chose? Je n'ai rien donné à ce que l'Eglise appelle mon prochain, mais je ne lui ai rien demandé non plus. Nous sommes quittes. Quand les difficultés m'ont assaillie, je me suis consolée seule. Le pourrais-je aujourd'hui? Les cataclysmes comme cette affreuse guerre font éclater la solidarité matérielle et sentimentale qui unit les hommes d'une même patrie, d'un même village, d'une même famille. Hélas! accomplir quelque acte désintéressé, un effort qui fût méritoire à mes propres yeux: j'en suis là, moi qui ne sais plus prier, et j'essaye d'apprendre le sacrifice.

Car, je sens vaguement que le bien fait silencieusement, qu'aucune récompense visible n'accompagne, que l'ingratitude parfois suit, germe ailleurs. J'ai quelqu'un, moi aussi, à protéger, dont me rapprochent les jours vécus loin de lui, dans son ombre, j'oserais presque dire dans ses pas. Jean Herranenf, cœur simple qui m'aimas et qui m'aimes, peut-être que le pain que je distribue de vos greniers, la consolation que je porte en votre nom, vous épargneront dans l'hécatombe. Je ne sais pas encore si je vous aime. Mais je suis sûre de la reconnaissance que je vous dois et de ce que vous avez souffert à cause de moi. Le premier élan de mon âme vers le dévouement, le désintéressement, le sacrifice, s'oriente naturellement vers vous, et, tout bas, je m'avoue que c'est en songeant à vous que je m'améliore.

Je ne vous écrirai pas ces choses qui déconcerteraient votre simplicité. Si vous étiez là, je ne suis pas certaine que j'oserais vous les dire, tant le vieil orgueil est fort en moi. Mais mon vœu le plus précieux est que je puisse un jour, dans le cadre où je vous ai si cruellement déçu, vous confier mon émotion et les pensées de ma méditation solitaire...



Je vis surtout dans mon passé depuis que la guerre nous accoutume peu à peu à son horreur monotone. Je suis retournée, hier, à Châtenelles, que j'avais cependant juré de ne pas revoir avant la fin du cauchemar. Mais il fallait que je retrouve quelques chiffons oubliés là-bas... Et puis je suis curieuse de promener mon âme nouvelle dans les lieux anciens.

La petite ville porte allégrement le deuil de ses soldats morts — et ils sont nombreux... A la porte du théâtre, un cinéma affiche un programme bigarré où se mêlent les exploits de Rigadin et les visions authentiques des tranchées. Une tournée annonce le *Contrôleur des wagons-lits*. Ici, la France n'offre pas le visage grave que je lui aimerais : celui d'une mère qui a perdu et perdra des fils innombrables ; mais je devine que, derrière des portes closes, des foyers désolés comme ceux de Longueval ont voilé de crêpe les photographies de ceux qui ne reviendront plus.

En traversant le Mail, j'ai rencontré Givrac, la manche ceinturée d'un large brassard de Croix-Rouge. Il n'a pas quitté sa mine rose et son ventre honnête, et m'a happée au passage :

— Ah ! madame Herraneuf, on vit donc en sauvage.

— Un peu.

— Voyons, faisons-nous un cœur joyeux. Il faut tenir, et pour cela se distraire. Les combattants le disent eux-mêmes, vous le savez bien.

— Oui, on lit cela dans les journaux. Mais je ne vois pas quelle satisfaction peut éprouver un guetteur de tranchées à savoir que ses concitoyens s'ébalaient devant les farces de Rigadin. La tragédie qui se joue sur l'Yser exigeant que Châtenelles s'intéresse aux mésaventures du contrôleur des wagons-lits, c'est d'une ironie qui m'échappe...

Il a ouvert des yeux sincèrement étonnés. Le pauvre homme est persuadé que les spectacles légers sont une des formes les plus urgentes du patriotisme. Pour finir, il m'a annoncé un grand concert pour les blessés de l'hôpital. On reverra la délicieuse Mme Birousse, les fantaisies grasses de Piéfin, et un petit acte — oh ! sans prétention ! — de lui. J'ai questionné doucement :

— On ne pourrait pas trouver l'argent nécessaire sans tout ce tintamarre ?

Il m'a répondu en me narrant ses peines pour recruter tant d'artistes. Il m'a même honorée d'un mot aimable, s'excusant de n'avoir pas sollicité mon talent qui... que... J'ai écouté sans colère : c'est sa manière à cet homme, de s'utiliser, et la guerre est décidément un bel accident : elle dure plus longtemps qu'une inondation et elle offre de bien beaux thèmes littéraires.

Et j'ai revu ma maison... plus que jamais froide et vide. L'infinie tristesse de son abandon pèse aujourd'hui sur mon âme. Ces mois de guerre et de méditation m'ont donc tellement changée que ma sensibilité s'abandonne au charme douloureux des souvenirs. Décidément je vieillis pour goûter ainsi l'amertume de mon passé. Toute réflexion un peu longue sur les jours enfuis aboutit à la tristesse : elle ne peut rappeler qu'une joie morte ou un chagrin souffert. On ne peut être heureux ici-bas qu'en espérance. Je m'en aperçois, moi qui n'ai jamais voulu vivre que dans le présent.

Pourtant, aujourd'hui, dans cette demeure aux serrures rouillées, mon esprit ressuscite les choses défunctes, les sentiments éprouvés, qui flottent avec l'odeur de moisi des chambres closes. Me voici petite fille, déjà volontaire, détestant les poupées et signifiant à dix ans que je ne croyais plus à l'Enfant Jésus descendant la nuit de Noël par les cheminées. J'ai grandi toute seule près de ma mère, qui ne croyait pas me donner de meilleure preuve d'amour que de laisser pousser les branches folles de mon humeur. Ici, j'ai résolu mes desseins et préparé mes conquêtes. Ici, après le refus de Marsyl, j'ai caché des larmes de honte qu'il n'a jamais connues, et j'ai consenti au malheur de Jean, en acceptant allégrement le foyer qu'il m'offrait si naïvement.

Si tout pouvait se recommencer, ne changerais-je pas certaines décisions de ma vie ? Mais c'est bien un passé mort qui m'assaille, et tout le froid de ce sépulcre ouvert me glace le cœur et l'esprit...

Dans le salon où les tentures s'effilochent, le piano étale la musique laissée il y a bien longtemps. C'est une mélodie de Duparc, sur des paroles raffinées de Rollinat. J'ai chanté cela jadis, dans les crépuscules de Cambo, et ma voix allait troubler un pâle adolescent veillant près d'une chaise longue de malade. J'étais jeune alors, pleine de force et d'orgueil. C'est la malade épuisée qui m'a vaincue...

Je me replonge dans ce passé avec une sorte de frénésie. Je rouvre le piano dont les notes faussées ont des timbres grêles de vieux clavecin.

C'est tout ce qui convient pour accompagner la danse macabre de mes souvenirs.

Mais je ne peux pas chanter. Ma voix s'étrangle, et un sanglot — le premier depuis mon enfance, je crois — me prend à la gorge.

Marsyl, Herraneuf, mon roman sentimental et mon mariage, votre souvenir lutte en moi pour accroître mon regret d'avoir usé mes jours à poursuivre une réalisation contradictoire. Ces deux hommes dont j'ai fait volontairement le malheur, ont emporté dans la guerre l'image cruelle qui les torture. Quand ils songent à moi, ils se trouvent peut-être moins vaillants pour le service de la patrie. Le remords me hante dans ce cadre glacé d'où se lèvent tant de cadavres. Une angoisse nouvelle me meurtrit : je sens que ces deux souvenirs ne peuvent cohabiter dans ma mémoire. Mes pensées ne m'appartiennent plus tout entières. Celui auquel j'ai juré fidélité du bout des lèvres doit recevoir pour lui seul tous les élans de mon cœur. Je l'ai juré, et l'Eglise et la Loi ont reçu mon serment. Et voici que je rougis du regret accordé au pensif adolescent pour qui je fus le premier amour. Je suis demeurée fidèle à mon mari par un sentiment d'instinctive loyauté qui fut toujours ma fierté. Je lutte en ce moment pour ne point rêver sur une défaite où mon cœur a connu pour la première fois sa faiblesse. Je souffre ainsi un peu plus à mesure que j'essaye de me libérer de mon égoïsme. En moi, le passé est encore trop vivant pour qu'on puisse n'y trouver que des cendres : chaque souffle ranime les flammes palpitantes d'autrefois.

Je quitte hâtivement la maison où je ne veux plus revenir seule. Dans la rue, des blessés convalescents se béciquent péniblement vers le soleil pâle filtrant à travers le réseau dénudé des branches. Et sur le Mail dont l'hiver élargit les perspectives, je revois, dans le poudrolement du soleil d'août, les soldats habillés de neuf, la foule haletante, et là-bas, dans son habit brodé, le sous-préfet promettant la victoire et le prompt retour de ceux qui partent...

L'hiver va mourir, et la guerre s'allonge désespérément.

Les premiers soleils d'avril n'apportent point d'autre espérance qu'une reprise des carnages. La soumission à l'inévitable continue. Plus que jamais il ne faut pas demander à nos paysans de concevoir les grands sentiments et les dévouements généreux. Les hommes se battent parce qu'ils ne peuvent point faire autrement. On s'habitue à cette idée qu'il y a quelque part une ligne de frontière, où l'on va monter la garde et où l'on meurt quelquefois. De temps en temps, une sourde colère, un désespoir fon jaillit, comme ces sources profondes qui parfois affleurent brusquement au sol. Le plus souvent on se résigne, le dos courbé d'avance sous le malheur qui plane.

Nous sommes à vingt-cinq tués. Quand je songe que c'est la population la plus jeune, la plus ardente au labeur qui est irrémédiablement perdue pour la terre, je me demande ce qu'il en adviendra, la paix revenue.

La paix ! A la vérité, s'imagine-t-on qu'on puisse retrouver l'atmosphère d'avant-guerre ? Les peuples comme les individus ne connaissent-ils pas ces crises violentes qui les vieillissent subitement ? Cette lutte a tant remué les âmes qu'on ne discerne pas encore qui l'emportera, du bien ou du mal.

Mon vieux curé essaye de me persuader que c'est le bien, et son espérance est contagieuse.

— Vous jugez trop la guerre, me dit-il, dans ses hontes et ses cruautés, car elle ne vient pas jusqu'à vous de façon visible, mais seulement par les vulgarités, les mesquineries auxquelles elle sert de prétexte. Les graves philosophes qui ont le loisir de réfléchir dans le silence de leur cabinet, s'efforcent de rechercher les causes des événements et de prévoir leurs résultats. Ce n'est pas trop du monde entier pour champ à leur méditation et nous leur devons de savants articles et de gros livres. Pour nous, plus près des réalités quotidiennes, nous savons que la guerre a des aspects infiniment moins vastes.

« Nous voyons des gens pour qui elle n'est qu'une occasion de vendre cher leur blé et leurs bêtes, d'autres qui la trouvent pittoresque parce qu'elle leur permet de revêtir de beaux costumes. Vous ne voyez que cette écume, et vous avez tort. Un vieux prêtre comme moi a une vue plus optimiste. Sous les scories du creuset où la France bouillonne, je vois luire des éclairs de pur métal. Il n'est pas possible que nos soldats ne rappor-

tent pas des pensées plus hautes. A force d'avoir bravé la mort, ils comprendront le prix de la vie et quels devoirs essentiels elle comporte.

« Enfin — et malheureusement cet argument vous échappe encore — il n'est pas possible que tant de nobles cœurs aient souffert, soient morts en vain. La justice exige que leur sacrifice germe en vertus. »

Je me suis inclinée. Je remue ces réflexions dans mes heures de solitude, qui sont innombrables. De grands vides apparaissent en moi où je n'ose descendre. Une foi religieuse serait infiniment précieuse à ces instants : elle inscrirait le nom de Dieu à tous les problèmes que notre raison humaine ne peut résoudre.

J'écris chaque semaine à Jean. Ses réponses sont brèves. Je me désole de n'y pas trouver ce que j'y cherche et que je m'efforce de mettre dans les miennes : un peu d'intimité, d'abandon, de confiance. Mon mari n'est pas accoutumé à écrire ses sentiments. Il me les avouait ici au temps si lointain et si bref de notre union. Je les ai découragés alors, et cette cruelle franchise me parut un de mes gestes les plus heureux.

A présent, je me demande amèrement si je n'ai pas tué l'amour dans le cœur qui m'aimait si fidèlement ; si les spectacles nouveaux étalés par la guerre n'ont pas orienté les préoccupations de Jean vers d'autres perspectives que celles du foyer où nos âmes ne furent jamais aussi étrangères que lorsqu'elles vivaient côte à côte.

Cela m'irrite et me peine à la fois. Je me sens impuissante contre cet obstacle qui nous sépare et que j'ai élevé de mes propres mains. Je voudrais qu'il vît que j'ai changé en pensant à lui ; que désormais ses inquiétudes sont les miennes ; que, grâce à moi, dans Longueval, le nom de Herraneuf a continué à signer un peu de charité, un peu de dévouement, un peu de courage...

Je ne puis pourtant pas lui écrire cela moi-même. Et cependant, j'ai besoin de son approbation pour me sentir récompensée... Des remerciements corrects pour mes fatigues, la réponse précise et stricte aux renseignements que je sollicite afin d'assurer une culture ou de conclure une vente, l'éternelle affirmation qu'il ne souffre pas, voilà ce que glanera sans doute jusqu'à la fin de la lutte mon cœur devenu plus exigeant après tous ces sacrifices.

Et j'accepte tout cela sans murmure. Et je reprends ma tâche avec la pensée que ma douleur n'est pas inutile, et qu'elle m'est venue par la seule voie qui lui fût accessible pour me meurtrir : l'humiliation.

J'ai traîné ces pensées tristes à travers la plaine où avril reverdit. Ce printemps est semblable à tous les autres. La nature ne se soucie pas de nos deuils. Rien n'arrête l'éternel recommencement des jours, et les hécatombes n'empêcheront pas les oiseaux de Longueval de bâtir un nid.



... J'ai reçu un mot griffonné en hâte d'une ambulance par Marsyl. Jean est blessé. On l'a ramassé mourant dans un fossé d'Argonne. Je ne sais même pas vers quel hôpital on l'a dirigé. Peut-être est-il mort ? et cette pensée me fait fuir les veuves que je vois là-bas, voilées de crêpe, se hâter vers les chaumières, où, par les cheminées grises, fument les repas du soir.

Partir... Partir... Arriver à temps.

XII

La revanche d'Herraneuf.

Dans la chambre blanche et silencieuse, Herraneuf s'éveillait lentement de son douloureux sommeil.

Sous ses yeux clos, que depuis de longs jours la fièvre peuplait de cauchemars, il songeait dans cette demi-conscience des blessés chez qui l'ébranlement total de l'être abolit jusqu'à la douleur. Il ne souffrait pas, en effet ; son regard errait autour des murs qu'il ne reconnaissait pas. Devant lui, un grand crucifix noir étendait ses bras miséricordieux, et cette effigie lui causa la joie obscure et très douce d'une présence amie veillant sur sa peine. Peu à peu, des détails se précisaient. Un décor cruel de boue et de feu, des morts jonchant le sol, l'horreur des corps à corps dans l'ombre illuminée, et puis l'éclair brutal, le choc terrible, et la chute dans la nuit, où tout sombrait. Tous les souvenirs intermédiaires s'abolissaient, et déjà sa tête commençait à lui faire mal dans cette pénible recherche pour reconstituer son passé d'hier.

La lucidité ramenait la douleur dans son corps broyé.

Une religieuse entra avec un médecin vêtu du classique tablier blanc :

— Eh ! eh ! notre blessé s'éveille enfin.

Herraneuf essaya de parler. On l'arrêta.

— Pas un mot. Si vous êtes sage, on vous dira tout plus tard.

Minutieusement, le major dépinglait les bandages, examinait les plaies. Son front devint soucieux quand il ausculta le cœur et la poitrine. L'ouate imbibée d'iode emplissait la chambre de son odeur violente.

Le pansement remplacé, le médecin examina longuement son malade qui tendait vers lui un regard angoissé :

— Allons, tout va bien. De la patience, et les Boches en auront été pour leur poudre.

Mais dehors, dans le couloir, la porte fermée, il déclara :

— Vous savez, je le crois fichu.

— Vraiment ?

— Les blessures ne sont pas mortelles. Mais le cœur est d'une faiblesse ! C'est miracle qu'il ait duré jusqu'ici. Vingt-quatre heures dans l'eau sale ! Ne le quittez pas.

Il s'en fut vers les salles où déjà s'affairaient les infirmières.

Quand la petite sœur rentra, Herraneuf s'était dressé péniblement sur les coudes et interrogea :

— Où suis-je ?

— A Meaux. A l'hôpital des Sœurs Hospitalières.

— Depuis quand ?

— Depuis huit jours. On vous a ramassé en Argonne, après quarante-huit heures de bataille. Vous étiez inanimé. Un brancardier vous connaissait, un certain Marsyl. C'est à son dévouement que vous devez d'être encore ici.

Le blessé parut chercher ; puis un flot de pensées accourut à sa mémoire : Marsyl... Châtenelles... Longueval... Sa maison... De grosses larmes coulèrent sur sa moustache, étoilèrent le linge blanc de la mentonnière.

— Je ne reverrai plus cela !

La religieuse protesta :

— Allons donc ! le plus dur est fait. L'essentiel était de vous réveiller d'abord. Le Bon Dieu et le major feront le reste.

Elle arrangea l'oreiller sur lequel Herraneuf laissa tomber sa tête épuisée, puis entr'ouvrit les persiennes. Le soleil filtra dans la chambre. La fenêtre ouvrait sur les jardins. En bas, le long des allées géométriques, les fusains alignaient leur feuillage verni par le printemps. Quelques malades se traînaient à l'ombre des murs. La religieuse jeta un regard distrait sur ce paysage quotidien dont sa cornette faisait partie, puis revint vers son blessé :

— Ne voulez-vous pas qu'on prévienne votre famille ?

— Si, qu'on écrive à ma femme. Mais qu'on ne dise pas que je suis aussi grièvement frappé.

Après un silence, il reprit :

— Est-ce qu'elle pourrait venir me voir ici ?

La religieuse hésita :

— Je ne sais pas. C'est très difficile. Il faut que le cas soit désespéré... et ce n'est pas le vôtre.

Le blessé esquissa un geste las :

— Pourquoi vous obstiner à me donner un espoir que vous n'avez pas ?

Il murmura, comme suivant une pensée lointaine :

— D'ailleurs, il vaut mieux qu'elle ne vienne pas.

Il semblait à bout de souffle après chaque phrase. Il acheva :

— Je voudrais bien voir un prêtre.

Comme il fermait les yeux, la sœur le quitta et la grande paix emplit à nouveau la chambre.

Jean ne dormait pas ; cette solitude que rien ne troublait lui donnait une impression presque douloureuse. Il avait le pressentiment de sa fin prochaine, et des images confuses se mêlaient dans sa mémoire d'où émergeaient çà et là quelques épisodes précis. Ainsi que pour tous les mourants lucides, des détails insignifiants prenaient un relief intense. Toute sa jeunesse défilait, appelée comme un rapide panorama, et quelques-unes des émotions passées secouaient encore son cœur défaillant.

Il revit Longueval où toute sa vie avait tenu ; les sites familiers parmi lesquels il avait promené ses rêves rustiques, et qu'il avait contemplés avec le candide orgueil d'avoir travaillé à leur beauté. Et puis la guerre si longue, et qui, pour lui, se résumait en si peu de mots ! Il avait marché avec des milliers d'hommes dont beaucoup étaient morts. Il avait connu les retraites par ces lamentables cortèges des villages évacués, et les

victoires par de belles proclamations. Il avait guetté de pénibles jours et d'interminables nuits dans des fossés profonds, et il avait abattu des hommes avec le même sang-froid qu'il apportait jadis à ses affûts aux canards, dans les chasses d'hiver.

A tout cela, il avait mêlé son âme simple, son esprit qui ne cherchait pas à comprendre, car le devoir était d'accomplir ces choses, unité perdue dans une masse innombrable qu'une intelligence cachée dirigeait vers un but obscur. Pourquoi se serait-il plaint de perdre au jeu de la guerre ce qu'il y risquait ? Il mourait donc ainsi sans murmure.

La patrie, il l'avait servie en mère impérieuse. Pour elle il avait changé toutes ses habitudes et tous ses instincts. Lui, le doux et le pacifique, qui ne pouvait sans révolte voir brutaliser un animal, il avait hurlé la mort dans des assauts furieux, fouillé sans trembler de sa baïonnette des poitrines pantelantes, et les soirs de combats victorieux, il avait senti son cœur s'emplier d'une âpre joie, comme après une battue fructueuse. Il était vainqueur ! Son bras était un des milliers de bras qui avaient saisi l'ennemi à la gorge et l'avaient contraint à reculer. Les quelques arpents de terre conquis lui donnaient alors le même bonheur égoïste éprouvé par ses ancêtres quand ils agrandissaient leur domaine.

Il allait mourir. Il le savait. Il le sentait. Dans son âme, il n'y avait plus place pour un ressentiment quelconque. Le fatalisme du paysan accoutumé à soumettre sa vie aux éléments aveugles reprenait son être.

Souvent, pendant ses inactions dans la tranchée, il avait eu des colères soudaines contre cette guerre qui lui paraissait stupide, qui l'arrachait, lui, le terrien sans haine, à son labeur utile et heureux pour l'immobiliser dans l'attente d'une victoire sans cesse reculée. Aujourd'hui, il ne murmurait plus contre l'inévitable, et trouvait légitime l'offrande exigée de sa force, de son énergie, de son sang.

Un visage de femme errait dans ses songes : sa femme. Ce souvenir avait été sa peine pendant les durs mois d'exil qui s'achevaient sur un lit d'hôpital. Il lui avait reproché de ne pas avoir, lui aussi, aux heures de solitude, une lettre puérile et tendre à relire... Il la revit le jour de son départ, lui promettant de bien garder sa terre. Et, à vrai dire, il n'avait jamais douté

de cette promesse. Il se souvint avoir souffert par elle jadis. A présent, tous ces chagrins paraissaient si lointains !

Il ne savait pas au juste s'il serait heureux de la revoir. Ne convenait-il pas qu'il partît sans bruit, sans lui imposer les soucis d'un long voyage ? Elle porterait correctement son deuil ; il avait assuré sa vie par le testament laissé là-bas, dans la chère maison dont il ne franchirait plus le seuil. Et puis, elle oublierait !

L'oubli ! il se résignait à ce destin qui lui avait toujours paru inéluctable. Hormis son chien et la vieille servante qui l'avait bercé, qui le regretterait ? Beaucoup de ses fermiers étaient tués. Transposant dans l'au-delà sa conception familiale du labeur, il se réjouit de retrouver de l'autre côté du monde ces compagnons sanglants surgis des tranchées. Les autres serviraient le nouveau maître parce qu'il faut vivre, et qu'on ne peut encombrer éternellement sa mémoire de la pensée des morts.

La porte s'ouvrit. La religieuse introduisait une visitante. C'était Mathilde. Elle semblait très lasse sous le manteau de voyage ; cependant, tout de suite il la reconnut.

— C'est vous ? Vous avez bien fait de venir, puisque je vais mourir.

Elle ne protesta pas et regarda sa figure ravagée émergeant des linges. La sœur avait disparu, recommandant d'être calme. Ils étaient seuls tous les deux. La présence de sa femme n'étonnait pas Herraneuf : elle prolongeait sa méditation et n'était qu'une matérialisation des fantômes qui l'avaient peuplée. Elle s'approcha du lit :

— J'ai beaucoup travaillé pour venir ici. Voici deux jours que je roule de gare en gare, et depuis ce matin, j'ai multiplié les démarches pour obtenir l'autorisation de vous voir.

Ainsi elle s'excusait presque d'être venue. Lui, sentait une grande tristesse l'envahir : tout le passé douloureux renaissait. N'avait-il pas assez souffert pour mériter que sa dernière heure s'achevât dans un suprême apaisement ! Mais, quand elle se pencha vers lui, il vit ses traits exténués, et qu'elle retenait ses larmes, et il eut pitié d'elle et lui tendit sa main libre :

— Ma pauvre Mathilde ! C'est le dernier ennui que je vous causerai.

Alors, elle s'assit auprès de lui. Elle n'osait pas l'interroger, et se sentait timide devant cet homme dont la mort noyait déjà les yeux. Elle se rappelait la parole du médecin, l'accueillant à l'hôpital : « Je ne peux pas vous donner d'espoir ! » Et elle lui avait su gré de la commisération de son accent : ici, au moins, on la prenait pour une épouse affligée.

Le premier, Jean reprit la parole :

— Vous avez eu beaucoup de soucis à Longueval ?

— Pas trop, je vous assure. On m'a aidée et vous aviez à peu près tout prévu.

— Oni, même que je mourrais. A la vérité, je n'ai jamais cru revenir là-bas, et le matin de la mobilisation, c'est bien un solennel adieu que j'ai adressé à ma terre.

Il se tut, les yeux clos, et Mathilde s'affligea qu'il ne lui parlât que de sa terre et ne prit pas garde à sa douleur. Il reprit :

— Pourtant, je vous remercie d'être venue de si loin. Vous avez été l'unique amour de ma vie. Mon tort fut de croire que cet amour me donnait droit au vôtre. Je fus certainement égoïste alors. Au seuil de la tombe, je veux vous demander pardon. J'ai encombré votre vie par dix mois de mariage, et vous avez pu maudire le destin qui avait confondu nos routes en redoutant que nos liens fussent scellés pour de longs jours. La guerre en a décidé autrement, et je n'ai pas le courage de m'en irriter.

Elle sentait les larmes l'oppresser et ne trouvait rien à répondre. Il continua :

— Il vaut mieux que je meure. Je sais que vous avez veillé loyalement sur mon héritage — le vôtre désormais. — Beaucoup de ma vie s'y attachait. Soyez-en remerciée.

Il s'agitait sur son lit, cherchant des yeux le soleil qui glissait derrière les platanes du jardin :

— J'aurais aimé mourir comme tous les miens, face aux horizons connus, et dormir dans mon cimetière de Longueval, où les tombes ne sont jamais délaissées. Ici, c'est l'hôpital... où je ne suis qu'un numéro, et demain !... demain !...

Elle n'y tint plus et cria :

— Mais vous ne mourrez pas. Je ne veux pas que vous mouriez !

La voix prenait un tel accent qu'il tressaillit. Elle poursuivait, haletante :

— Vous ne voyez donc pas que c'est une Mathildé renouvelée qui vous parle ! Dès que j'ai consenti à réfléchir sur moi-même et sur vous, j'ai compris votre cœur. Depuis le jour de votre départ, il n'est pas une de mes pensées qui ne m'ait guidée vers vous. Je vous apporte mon pauvre orgueil en débris : c'est tout ce que j'ai. Mon âme, à cette heure, éprouve vos souffrances, et si je ne trouve pas les mots utiles, c'est que mes lèvres furent pour vous si cruelles qu'elles n'osent plus avouer mes sentiments.

Il la regardait toujours, ne semblant pas comprendre. Elle acheva :

— Je vous aime humblement, fidèlement, comme l'épouse que je n'ai pas été et que je veux être désormais. Dans ma solitude, où votre souvenir ne me quittait pas, j'ai dépouillé tout ce qui faisait ma fierté jadis. Le visage qui se penche sur vous s'humilie : vous n'y lirez que l'angoisse des jours que vous venez de souffrir.

Il était devenu si pâle qu'elle s'effraya, chercha de la main le bouton d'appel. Mais il la retint d'un geste :

— Non. N'appellez pas. J'ai si peu de temps à vous entendre encore. Votre aveu sera la consolation suprême pour laquelle j'aurai survécu à l'horreur de mon fossé d'Argonne.

Il parlait lentement, les yeux clos :

— Je m'imagine que nous sommes là-bas, à Longueval, dans ce coin de charmille où par vous, un soir, j'ai désespéré de la vie. Il m'eût été doux de recevoir l'offrande de votre amour devant l'horizon où j'ai si souvent cherché votre image au crépuscule. Mathilde, j'ai vu beaucoup de choses tristes pendant cette guerre affreuse. Je croyais être courageux. Hélas !

Il acheva tout bas, presque honteux :

— A présent, je ne voudrais plus mourir.

Elle, ne retenait plus ses larmes, et sanglotait silencieusement, agenouillée près du lit. De sa main, il caressa ses cheveux, gris encore de la poussière du voyage.

— Ma pauvre petite épouse retrouvée, notre amour était bon, puisqu'il vous a fait connaître la douceur d'un geste de miséricorde. Tous nos sacrifices n'étaient pas inutiles, puisqu'ils occupaient cet instant si court où nos âmes s'unissent. Ce sont nos vraies fiançailles !

Pourquoi faut-il que leur douceur même nous avertisse qu'elles sont brèves, et que la mort attend...

Elle répéta :

— Vous ne mourrez pas. Pourquoi vous refuser à l'espérance ? Vous reviendrez à Longueval. Vous n'y serez plus seul à travailler et à souffrir.

Il secoua la tête :

— C'est un beau rêve. La vie me quitte lentement. Mais qu'importe, désormais je ne meurs pas tout entier. Que mon souvenir n'encombre pas éternellement votre veuvage, sinon pour vous rappeler que vous avez été beaucoup aimée. Plus tard, quand la guerre sera finie, vous me ramènerez là-bas, dans le cimetière où sont mes tombes. Mais je vous supplie de retourner à Longueval, protégée par la terre maternelle qui fera votre vie calme, et où vous connaîtrez la douceur d'être bonne. Il y aura tant de blessures à guérir dans les corps et dans les âmes !...

Il semblait trouver ces choses toutes simples. Sa nature, que nul sentiment factice ne troublait, s'accommodait du sacrifice, et s'y haussait sans peine.

Mathilde avait pris la main de Jean et, longuement, baisa ses yeux pleins de larmes heureuses.

Puis la porte s'ouvrit devant l'aumônier qui entra.

..

A présent, Mathilde veillait son mari mort. Tant d'émotions la bouleversaient depuis deux jours qu'elle ne sentait pas la fatigue. Une tristesse calme noyait son âme. Elle ne priait pas, mais son esprit errait dans un monde de pensées graves, cherchant des sommets pour s'y poser, comme ces oiseaux que les orages chassent des bas-fonds vers les cimes. La nuit était si douce qu'elle ouvrit la fenêtre. L'hôpital reposait derrière ses façades éteintes où luisait seul, çà et là, le vitrage des galeries de veille. Une brise tiède agitait les platanes du jardin...

Mathilde songea. Voilà bien des mois déjà que sa rêverie était sa seule compagne avec laquelle elle bataillait quelquefois, quand elle emmenait son esprit vers des chemins trop âpres. Elle sortait de ces luttes généralement un peu blessée, mais elle était de ces natures qui ne s'améliorent que sous le fouet des douleurs qu'elles se sont imposées.

Elle contemplait le lit funèbre avec un sentiment complexe, où la douleur se nuancait du regret de l'irréparable accompli. Elle comprenait qu'il y a des paroles qui ne s'effacent pas, et que certaines joies refusées, certains chagrins soufferts, fixent éternellement un cœur dans sa mélancolie; que les jours nous sont donnés pour les emplir de bienfaits, et qu'on ne doit pas les occuper des peines que nous infligeons sans être sûrs de ne pouvoir faire autrement. Elle n'avait pas toujours senti cela; sa douleur s'accroissait du remords de l'avoir préparé.

Tout à l'heure, quand l'agonie avait délivré son mari, les religieuses, le major, avaient salué sa douleur de veuve, et vraiment elle se sentait bien à cette heure liée à cet homme plus que jamais elle ne l'avait été aux jours terrestres de son union.

Mais elle savait quel chagrin intime elle avait introduit dans cette existence faite pour les sentiments simples, et où elle avait apporté l'anarchie sentimentale qui lui semblait une misérable chose à présent. Elle revivait les derniers instants de cette robuste énergie terrienne luttant contre la mort; les visions sanglantes repassant devant ses yeux affolés. Il avait eu de grands gestes, comme pour commander d'invisibles assauts, et, penchée sur lui, elle l'avait entendu prononcer son nom, à elle, avec l'effroi des enfants devant le fantôme qui les terrifie.

À cette heure de souffrance suprême, dans cet esprit qu'emplissait déjà l'ombre du tombeau, qui le torturait davantage du souvenir de la mêlée horrible ou des petites phrases aiguës par lesquelles elle avait brisé la fragile illusion de son bonheur?

Pourtant elle était devenue meilleure. Elle se le disait, non par orgueil, mais afin de rassurer son angoisse. Pendant l'interminable voyage qui la rapprochait de Jean, et ensuite près du lit d'hôpital, elle avait nourri le vœu ardent qu'il vécût, afin qu'il oubliât le passé et qu'elle réalisât à ses côtés l'épouse fidèle dont l'effigie s'était formée en elle pendant ses méditations de guerre.

Cette mort brusque lui volait ainsi toute la joie qu'elle se promettait de donner. Elle ne se résignait pas encore à ce que tant de sacrifices solitaires fussent à jamais ignorés de celui pour qui elle les avait consentis, et tout naturellement sa réflexion quittait

le lit funèbre pour scruter les redoutables problèmes qu'elle avait jusqu'à ce jour délibérément éliminés de sa vie.

« Serait-il vrai, songeait-elle, que Jean ne verrait pas mes efforts? J'ai pourtant besoin de cette certitude pour les poursuivre, et le catholicisme est bien la religion des âmes en peine. Une croyante, à cette heure, se dirait que les liens ne sont pas brisés par la mort et que la chère ombre sera toujours à ses côtés pour l'aider dans son labeur. Hier, je ne croyais plus à ces choses. Aujourd'hui, je souffre de n'y pas croire. Mon scepticisme ancien me semble une grimace puérile, mais en le quittant je n'ai rien trouvé à la place, et mon cœur est lamentablement vide. »

Elle regardait obstinément son mari, et cherchait sur son visage mort les traces des larmes qu'elle avait fait couler. Traces de larmes et traces de sang, elle ne pouvait les séparer.

« Par moi, se disait-elle, il a ajouté à sa voie douloureuse le souci que mon indifférence avait suscité en lui. Aux heures sombres, il n'eut pas, comme tant de ses compagnons, une oasis intime où se réfugier. La guerre et son travail sanglant furent l'horrible diversion au désarroi de son cœur inemployé. Serait-il juste que tant de chagrins fussent stériles? Ceux qui reviendront de la tourmente reprendront leur tâche sur une terre raffermie par la victoire. Ils appliqueront au labeur de paix les vertus soulevées en eux par le vent des batailles. Une récompense surgira ainsi pour eux des massacres et des ruines. Mais lui, mais les milliers de morts qui donnèrent leur vie encore pleine de jours, qui les récompensera? Combien d'entre eux même n'ont jamais connu les élans d'enthousiasme qui font mépriser les biens d'ici-bas et rendent facile l'immolation suprême? Ils ont lutté posément, accompli méticuleusement leur tâche comme à l'atelier ou aux champs ils tournaient un écrou ou fauchaient un pré. Ils sont tombés dans un décor de bataille dont ils n'ont point goûté la beauté. La mort leur doit la réparation que leur refusa la vie. O paradis du moyen âge, avec vos saints guerriers, vos anges consolateurs des agonies dans les plaines blafardes, vos pures visions illuminant l'autel des veillées des armes, qui vous remplacera en nos âges de doute pour les âmes vidées de leurs croyances? »

Elle imaginait ce que leur vie aurait été là-bas, à Longueval, si utile désormais, si bienfaisante, occupée des seuls biens qui comptent ici-bas. Elle aurait souhaité qu'il pût au moins y mourir lentement, soigné par elle, dans le paysage dont son égoïsme avait troublé la beauté. »

Pourtant aucune révolte ne lui montait aux lèvres. Jamais elle n'avait senti comme à cette heure la divine utilité de la souffrance. Elle comprenait vaguement que chaque torture la rapprochait de lui, faisait leurs âmes plus fraternelles. Elle ne retenait plus ses larmes, et pleurait comme une simple femme qui veille un mort chéri. Elle murmura : « Jean, il fallait que je vous voie gisant sur votre couche sanglante pour comprendre que je vous aimais ! »

Le jour pâle glissa ses lueurs d'acier sur les vitrages et les toits d'ardoise.

Quand la religieuse entra dans la chambre mortuaire, Mathilde, agenouillée, essayait de retrouver ses prières.

XIII

L'adieu.

L'été passa.

Longueval se recroquevilla dans sa tristesse et sa solitude. On s'accoutumait à cette absence des maris et des pères pour un temps sans limite. Les deuils, à présent, ne causaient plus cette surprise de catastrophe des premières heures. Chaque famille frappée comprenait son malheur dès que le maire franchissait sa porte de son pas hésitant, et le dimanche suivant il y avait quelques capes noires de plus à la grand'messe. Les autres se demandaient laquelle d'entre elles désignerait le prochain sacrifice.

Mais les besognes continuaient ; car la terre n'était point cause si les hommes se téniaient et il ne fallait pas la laisser en friche. Des poignets frêles de paysannes se durcissaient au mancheron des charrues et des herses. Des voix aiguës d'enfants déchiraient l'air froid des matins d'octobre dans les labours. Sur la place, on continuait par habitude à lire le communiqué et à en causer le soir. On se résignait à l'interminable ; à espérer pour le printemps la délivrance des provinces

que les Allemands tenaient prisonnières et le dimanche, sous les tilleuls, il y avait toujours des stratèges en sabots qui réclamaient qu'on percât le front, et en prouvaient la possibilité...

Un à un, les permissionnaires arrivèrent. Les premiers firent l'effet de revenants: ne sortaient-ils pas d'un enfer? On leur réclama des récits sensationnels, mais ils causaient peu. Ils avaient marché, puis s'étaient terrés dans des fossés. Ils donnaient d'abondants détails sur l'étonnante fertilité des terres de là-haut, où l'on déversait des tonnes de mitraille qui rendraient pénibles les prochains labours.

Quelques-uns donnaient des renseignements sur les morts. Tous tiraient de leur musette des balles et des débris d'obus qu'on rangeait sur la cheminée, à côté du globe sous lequel se fanait la couronne de mariage. Leur plaisir était de manger la bonne soupe épaisse et d'occuper leur semaine de congé à travailler leur champ. On les voyait, la tunique nouée au col, conduisant quelque attelage, ou silencieux le long des chaumes, les yeux perdus dans des visions de moissons qu'ils ne préparaient pas.

Les femmes qui n'attendaient plus aucun retour les regardaient furtivement avec envie, et soudain trouvaient leur maison plus grande et leur solitude plus déserte.

Mathilde continuait à vivre au milieu de cette monotonie devenue douloureuse à force de s'éterniser. A son retour, elle avait trouvé un testament qui lui léguait toute la fortune.

Point de phrase: « Pour qu'elle soit heureuse. » Et cela la torturait aujourd'hui de savoir qu'il avait pensé que quelques rentes suffiraient à son bonheur. Elle avait d'ailleurs accueilli la générosité de Jean sans crainte ni étonnement, car elle savait que désormais il ne pouvait avoir de meilleur continuateur qu'elle-même. Mais un peu plus de reconnaissance s'ajoutait au sentiment qui la liait à celui qui l'avait si pleinement aimée. Seulement, elle se demandait pourquoi elle continuerait à lutter, à mener une vie pénible parmi des soucis aussi différents de ses anciennes préoccupations, à présent qu'aucun regard terrestre ne mesurerait son labeur.

Elle poursuivait sa tâche néanmoins, par besoin d'activité d'abord, et puis parce qu'elle comprenait

qu'elle avait à continuer une pensée, et à réaliser le dessein du mari mort qu'elle avait refusé d'aider quand il vivait à ses côtés. Herraneuf s'était voué au service de la terre. Même aux heures les plus mélancoliques, il ne l'avait pas sacrifiée à son amour. Il ne se concevait que dans le domaine nourri de ses fatigues. Elle reprendrait seule l'effort qu'elle s'était efforcée de ne jamais interrompre. Quand elle serait trop lasse, elle songerait à toutes les tristesses infligées à celui qui gisait là-bas, sous une dalle du cimetière de Meaux. Tout cela réparait le passé dans ce qu'il avait de réparable.

Et on lui savait gré de cette contrainte acceptée en lui continuant le respect dont on honorait son mari. Comme beaucoup de fermes avaient perdu leur maître, cette direction d'une importante exploitation par une femme ne choquait point. Les vieux métayers la secondaient. Prise dans la routine de cette existence régulière, elle acquérait une finesse que son éducation dépouillait de l'âpreté matoise de ses paysans, mais qui lui faisait débattre sans trop de peine un marché. Elle se sentait aussi plus près des veuves, ayant subi leur deuil, et on la trouvait privilégiée, en somme, puisqu'elle avait pu embrasser « son homme » avant qu'il ne mourût.

Cela faisait une existence sans éclat, mais consolée par le bien glané au fil des jours, car toutes les peines éveillaient en elle des échos fraternels, et elle se demandait comment elle avait pu condamner son cœur à l'égoïsme pendant tant d'années.

Elle ne cherchait pas à prévoir l'avenir. Cela pouvait durer ainsi longtemps, toujours. Elle se voyait très bien vieillissant parmi les paysans, occupée de ses cultures et de ses charités. Cette interminable guerre lui donnait une extraordinaire sécurité d'âme. Quand elle s'interrogeait sur son indifférence à l'égard des événements, elle entendait une voix mystérieuse lui répondre : « Tu ne désires rien, parce que rien ne pourrait changer désormais l'isolement où t'a réduite la destinée. Après avoir été l'épouse qui n'aime pas son mari, tu es la veuve pour qui le temps n'est que la mesure des jours qui la séparent des morts... »

Mourir ! Elle mourrait, en effet, un jour, comme Larans, comme sa mère, comme Jean ! Elle pensait à tous ces disparus, et il lui semblait qu'ils la protégeaient

dans ses travaux. A travers tant de méditations, sa pensée cherchait un but suprême qu'elle ne découvrait pas en elle-même.

Elle allait à l'église avec régularité, bien qu'elle n'y trouvât point encore les émotions dont son cœur éprouvait le désir. Ses voiles de crêpe se mêlaient aux capes noires et aux bonnets blancs. Son veuvage la mettait à l'unisson de toutes ces douleurs suppliantes, et quand on priait pour les morts, elle savait vers quelle mémoire diriger les élans de sa piété incertaine et vacillante comme une flamme usée qu'un souffle ranime.

Parfois, devant elle, on blasphémait contre l'indifférence d'un Dieu qui laissait s'éterniser tant de massacres. Elle éprouvait une peine réelle de ces plaintes injustes et désespérées. Sa loyauté foncière, qui ne l'avait jamais quittée, même aux heures troubles de sa vie, se refusait à charger des crimes des hommes une Providence que des lèvres chéries et glacées aujourd'hui n'avaient jamais maudite.

Elle avait jadis elle-même trop accordé à l'égoïsme dans la direction de sa vie pour ne pas comprendre à quels égarements il mène quand il accapare l'âme d'un peuple. Mais, ne demandant à l'Eglise que la consolation de ses tristesses, elle ne se croyait pas autorisée à défendre une doctrine à laquelle elle ne confiait pas encore son esprit. Le silence auquel elle se contraignait alors lui brûlait les lèvres. Elle revenait de ces conversations la conscience lourde de réflexions, souffrant presque physiquement de ce que la foi n'arrivait pas à combler les vides laissés à mesure que les sentiments vulgaires quittaient son cœur.

Le passé n'était pas tout entier aboli en elle. De ses cendres surgissaient quelquefois des fantômes qui la troublaient encore. Pourquoi éprouvait-elle de ces rêveries des remords comme d'une infidélité posthume à son mari? Sa destinée était singulière: le veuvage lui imposait des liens qu'elle n'avait jamais acceptés du mariage. Elle ne tenait pourtant plus à sa beauté, et souriait avec mélancolie à son visage que marquaient quelques rides.

Mais, aux instants de solitude, elle avait de brusques réveils de jeunesse, un désir fugitif de s'en aller par le monde, ainsi qu'aux jours de ses conquêtes altières, fût-ce pour y souffrir. A ces heures-là, le souvenir des

subtiles voluptés éteintes se superposait à sa vie actuelle, tout encombrée de devoirs, de petits soucis, et pour ne point pleurer, elle devait songer au mort sanglant qu'elle avait veillé, et auquel elle s'était juré de réserver toutes ses pensées et tous ses respects.

Décidément, elle avait vu trop de choses, son âme avait hospitalisé trop de passions et de désirs pour qu'elle goûtât jamais la paix des autres veuves de Longueval.

Elle eût souhaité revoir Marsyl, parce qu'il avait marqué sa jeunesse d'un épisode ineffaçable, et puis pour qu'il connût combien elle avait changé, et qu'il pourrait aimer sans crainte désormais un cœur soumis à l'épreuve du chagrin. A trente ans à peine, se défendrait-elle à jamais d'éprouver, mais épurées, ennoblies, les émotions qu'elle s'amusait si follement jadis à créer autour d'elle? N'était-elle pas trop dure à son âme fragile de la confiner ainsi dans l'austérité d'une veillée mortuaire, dans le culte vestalien d'une mémoire?

Quand elle s'abandonnait à ces songes, très vite, sa pensée glissait vers d'anciens paysages, d'où se levaient des visages connus, et elle retrouvait quelques joies défuntès de l'esprit et du cœur comme un morphinomane guéri rêve aux voluptés qu'il s'est interdites. Mais elle se reprochait vite ces attendrissements, et se rappelait alors le souci domestique à prévoir, l'ordre utile à donner aux servantes, qui la ramenaient dans le cadre étroit où se fixait sa vie, où elle souffrait et où, en somme, elle aimait à souffrir.

..

Un après-midi d'octobre, elle cueillait les derniers fruits sur les espaliers du jardin. Il faisait un de ces temps calmes et voilés où l'on discerne presque l'adieu de l'été qui meurt. Elle besognait à pas menus, le long des murs chauffés par le soleil pâle, rejetant dans l'herbe déjà tachée par l'or des feuilles mortes les fruits mangés des oiseaux.

Quelqu'un secona la lourde grille, puis la servante introduisit un soldat vêtu de la capote au bleu fané que l'on s'accoutumait maintenant à voir errer dans les paysages de Longueval.

Tout de suite, elle reconnut Marsyl. Il se tenait

silencieux devant elle, appuyé sur sa bicyclette, et elle ne s'étonnait pas de le voir ici. Quand il l'eut saluée correctement sous le regard curieux de la servante, elle dit simplement, avec un accent que lui seul comprit :

— Je savais que vous viendriez.

Puis, nouant sur ses fruits cueillis son tablier noir, elle le précéda dans la maison.

A présent, ils étaient assis dans les grands fauteuils de paille des siestes d'été, chacun cherchant sur le visage de l'autre les soucis que la guerre y avait marqués. René parla :

— J'ai d'abord à m'excuser de vous troubler dans votre solitude. Je sais quels événements ont attristé votre vie et quel lourd tribut la guerre a levé sur votre maison. La Providence m'a mêlé au tragique et banal épisode où votre mari a trouvé la mort. Quand je l'ai découvert au fond de son fossé, il n'avait pas repris connaissance, et j'étais fort inquiet sur son transport à l'ambulance. Mes craintes n'étaient que trop fondées. Mais, après son départ, j'ai ramassé quelques objets tombés de son sac. Je ne sais pas dans quelle mesure vous tenez à ces souvenirs, mais nous avons coutume de regarder là-bas ces choses comme sacrées, et je vous les apporte...

D'une sacoche de cuir, il tira un portefeuille bourré de papiers, un chapelet de buis usé, la vieille montre d'argent que Herraneuf promenait à son poignet dans ses tournées de Longueval.

Mathilde prit un à un les objets. Elle feuilleta le portefeuille dont un peu de sang séché collait çà et là les pages. Elle retrouvait ses lettres à elle, sa photographie qu'Herraneuf devait regarder furtivement en montant ses gardes, pour se faire souffrir. Il n'y avait aucune note personnelle du mort : celui-ci ne devait jamais éprouver le besoin d'écrire ce qu'il pensait. Elle s'attardait dans la contemplation muette de ces souvenirs qui la replongeaient brusquement dans les jours sanglants gardés par sa mémoire en traits ineffaçables.

Marsyl attendait qu'elle parlât. Elle dit seulement :

— Je vous remercie d'être venu. Je savais déjà que sans vous je n'aurais pas eu la consolation de revoir mon mari. J'ai contracté là une dette de reconnaissance qu'il m'est doux de vous avouer.

Comme il paraissait étonné de cette gratitude, elle insista :

— Ce sont des paroles neuves sur mes lèvres. Elles traduisent pourtant des sentiments vrais. La Mathilde des soirs de Cambo est morte, et c'est une maison doublement funéraire que vous visitez aujourd'hui.

Pour la première fois il vit alors ses vêtements noirs qu'aucun bijou n'ornait, son visage grave qui avait pleuré. Il hochait mélancoliquement la tête :

— La guerre a, en effet, changé beaucoup d'âmes et d'esprits, et c'est bien une veuve affligée qui m'accueille ce soir.

Elle tressaillit à son accent amer, et l'interrogea :

— Le regretteriez-vous ? Est-ce que la guerre, qui, dites-vous, a changé tant de choses, n'a pas changé votre cœur ainsi qu'elle a changé le mien ? Oseriez-vous me jurer que vous n'êtes venu que pour me transmettre ces reliques du champ de bataille ?

Elle parlait durement, comme pour décourager d'avance l'émotion qui l'envahissait en présence de l'homme auquel sa jeunesse à son déclin s'attachait encore. Et lui, devant cette inquisition haletante, avoua :

— Eh bien, oui. Je suis venu pour vous voir. Vous seule... J'aurais pu confier à d'autres permissionnaires les objets de Jean. Je n'ai pas voulu, désirant entendre le son de votre voix, vous retrouver dans le cadre où se meut désormais votre vie changée. Écoutez-moi, car la guerre a de dures exigences, et cette halte à votre seuil est peut-être la dernière qu'elle me permet. Je suis parti en armant toutes les énergies de ma volonté pour vous oublier. Quand votre souvenir m'a visité, aux heures de veilles solitaires, je l'ai chassé comme un mauvais rêve. Il y avait tant de choses entre nous : les larmes de ma mère, votre mariage, mon serment de ne plus penser à notre rencontre, sinon pour en gémir. Mais à travers les labours de notre métier, il y a encore trop de place pour le songe. Loin de fermer notre âme aux tendresses qui l'ont émue pendant les jours heureux, les spectacles sanglants de la guerre les ressuscitent en les parant de tout le charme des joies défuntes. J'avais rencontré là-bas quelques hommes de Longueval. Aux moments d'inaction, de quoi parler, sinon du pays ? J'ai su votre travail, vos efforts dans une voie qui ne pouvait être

Pour vous qu'une voie douloureuse, et qu'ici vous séchiez des larmes. Et puis le hasard m'a jeté en présence d'Herraneuf. Nous avons causé aux heures brèves du cantonnement. C'était un taciturne. Mais j'ai pu deviner à certains accents qui ne trompent pas quel amour il vous avait voué, et la déception qui l'avait meurtri.

« A Meaux, entre deux randonnées aux tranchées, j'ai couru savoir ce qu'il était advenu du blessé. On m'a dit votre arrivée et sa mort entre vos bras, et votre douleur si profonde. Une Mathilde nouvelle surgissait à mon esprit, la Mathilde que j'avais toujours aimée, en somme, et que le malheur dépouillait du masque dont elle s'armait aux jours d'orgueil. Votre souvenir me retrouvait ainsi, purifié de tout ce qui le rendait troublant. Pardonnez-moi si je n'ai pas cru devoir le repousser, si mon cœur s'y est abandonné avec une sécurité qui était son excuse.

« En songeant à la rencontre que la destinée miséricordieuse pourrait encore nous ménager, j'ai souvent murmuré les paroles nouvelles que nous échangerions pour nous consoler des amertumes souffertes sur des routes qu'on nous avait contraints de séparer. Et voici que je ne trouve plus rien à vous dire que la banale histoire de mes jours vécus loin de vous. J'ai beau me répéter que la vie a renouvelé nos âmes. Il y a entre nous désormais des souvenirs qui ne sont plus communs, et que je n'ai pas le droit de troubler; une existence qui fut liée à la vôtre; un mort que je vois toujours dans votre ombre. Ma démarche n'est pas tant l'aveu de mon amour que celui d'une peine qui cherche avec angoisse à quelle espérance s'accrocher. Et déjà je me juge récompensé de mes larmes, puisque je vous ai vue et que votre visage de guerre n'a pas déçu mon rêve.

Il parlait à voix basse, débrouillant péniblement le chaos de sa pensée. Elle écoutait, très pâle, les yeux fermés, semblant prêter l'oreille à d'anciens échos. Quand il eut fini, elle répliqua avec un sourire triste:

— Comme tout ceci nous ramène loin dans notre passé! Qui eût prévu, quand nous causions si subtilement sur des terrasses ensoleillées, par un soir semblable à celui-ci, que notre amour s'exprimerait par de pareils mots? Car c'est bien un aveu d'amour que celui de votre chagrin. Mais d'avoir traversé si souvent

la mort, il a pris la gravité funèbre d'un adieu. Il a fallu le bouleversement d'un monde, des massacres et des ruines, pour que deux pauvres cœurs de chair comme les nôtres découvrent enfin et s'imposent la loi de leur devoir.

Il voulut parler, elle l'arrêta d'un geste.

— Non, ne m'interrompez pas. J'ai besoin, moi aussi, de vous confier des pensées qui vous appartiennent. Commenant à croire à la Providence, je me persuade qu'elle vous a guidé vers Longueval afin de rassurer à jamais nos angoisses, fût-ce au prix d'une dernière souffrance. René Marsyl, je vous ai aimé naguère. Vous avez été le premier sentiment désintéressé qui m'ait touchée. Ceux qui nous ont séparés nous ont rendus meilleurs. Vous, en vous imposant un devoir cruel ; moi, en me démontrant la force invincible de certaines disciplines morales contre lesquelles je m'étais toujours insurgée. Votre souvenir m'a visitée pendant ce long veuvage d'une année, et trop souvent j'ai laissé ma pensée revenir vers les paysages où vous aviez passé. Mais la mort, en me prenant mon mari, ne m'a pas rendue libre. En me faisant apparaître à quels devoirs j'avais failli, elle en a chargé ma vie, et votre venue, en ressuscitant le passé, me rappelle qu'il ne sera pas trop de mes jours terrestres pour le réparer. Je vous aime encore, mais différemment. Vous êtes un de mes remords : je vous ai tant meurtri ! et c'est humblement que je vous propose l'adieu qui scellera — irrévocablement cette fois — le roman douloureux de notre aventure. Aucune déchéance irrémédiable ne l'avilit ; c'est ce qui nous donnera aujourd'hui le courage du renoncement. Le monde n'a point connu notre souffrance ; mais des êtres chers qui nous aimaient y ont trouvé quelques-unes de leurs plus grandes peines d'ici-bas, et nous leur ferons croire, aux vivants et aux morts, qu'ils avaient raison, car je sais aujourd'hui qu'ils avaient raison.

Ces paroles, qui cependant brisaient son secret espoir, avant même qu'il fût formulé, n'irritaient point Marsyl. Elles l'étonnaient à peine. La femme qui naguère allumait des fièvres inconnues dans son cœur naïf tenait-elle aujourd'hui la paix dans ses mains durcies au travail ? Il répondit seulement :

— Je comprends et j'accepte. Votre bonne volonté s'impose tous les devoirs dont elle entend l'appel. J'ai

trop prêché cela jadis pour ne pas m'y résigner. Pourtant, notre destinée est mélancolique : vous exigez que je renonce à votre amour à l'heure même où mon cœur pourrait s'y abandonner sans remords. Ne nous sommes-nous donc rencontrés que pour renoncer l'un à l'autre ?

Très fermement, elle dit :

— J'en suis sûre. Si nous n'avions confessé nos états d'âme, nous aurions continué à chérir de vagues souffrances, à imaginer de fragiles bonheurs, à les préparer peut-être. Mais je vous ai vu et vous m'avez vue : comprenons bien que c'est pour la dernière fois. Je ne suis plus la Mathilde sceptique et naïvement cruelle qui prétendait plier la vie à ses caprices. Je ne suis qu'une simple fermière, qui cueille ses fruits et moissonne ses champs ; une veuve à laquelle on apporte les reliques de son mari mort et qui retrouve toujours près d'elle, dans les chemins où elle souffre, l'ombre de celui qu'elle laissa marcher seul ici-bas. Je ne peux plus être en paix avec moi-même que dans la contrainte que j'ai librement choisie.

Elle s'arrêta, et Marsyl vit qu'elle retenait ses larmes. Elle poursuivit, semblant chasser des perspectives qui l'obsédaient :

— Vous épouser ! Qui oserait nous en blâmer aujourd'hui ? Reprendre notre vie au point où nous l'avons séparée ! Accomplir avec vous le devoir auquel je suis montée à force de volonté pensive ? Oni, mais il y a là-bas un mort que j'ai tué avant qu'il ne tombe dans sa tranchée d'Argonne, et dont je veux garder la mémoire sans y mêler un bonheur que je lui ai si orgueilleusement refusé.

— Vous êtes cruelle pour nous.

— Non, je suis juste. Vous-même méritez mieux que l'épouse que je pourrais être. Notre amour a côtoyé trop de tristesses pour qu'un âcre goût de cendre n'accompagne pas ses émotions désormais. Je suis vieille ; je suis lasse. L'affreux cauchemar fini, on fondera encore des foyers, car la vie ne garde pas mémoire des hécatombes, sinon pour les réparer. Puissiez-vous trouver alors la fiancée dont le clair amour emportera mon souvenir comme les derniers fantômes d'un mauvais songe, et dans les yeux de laquelle vous n'aurez pas l'effroi de retrouver les regards cruels du passé, au temps où Mathilde Andry

offrait son charme mortel parmi les cartons verts de la banque Marsyl.

Le soir tombait, effaçant les meubles dans la salle où luisaient seuls encore au mur les aciers du râtelier de chasse. Depuis cinq minutes, ils parlaient à peu près dans les ténèbres. Marsyl se leva.

— Mathilde, nous allons nous quitter ainsi que vous le désirez. Pardonnez-moi d'avoir ajouté la confiance de ma détresse à tous les soucis dont vous avez chargé vos jours. Tous les deux nous avons découvert le sens de la vie dans notre aventure. Sans la douleur qui m'est venue par vous, je serais resté le rêveur que toutes les chimères entraînent. Notre amour va mourir comme il naquit, dans un crépuscule d'automne, et c'est nous qui l'aurons tué.

— Non, mais la vie, le devoir, tout ce que j'avais méconnu et qui se venge. Nous y pourrions songer encore, non plus avec l'espoir d'en réaliser le désir, mais ainsi qu'à l'épreuve salutaire dont nous sommes sortis plus vaillants.

Elle lui tendit la main qu'il serra longuement :

— Adieu ! Confions au hasard seul — ou à Dieu ! — le soin de nous remettre en présence, s'il le juge à propos. Des devoirs différents nous occupent désormais. Je retrouve peu à peu mes prières de petite fille : je prierai pour que la Mort vous épargne là-bas.

Il s'inclina et sortit.

Dehors le jour achevait de mourir, allumant des clartés roses aux vitres et sur les meules de la cour. Elle accompagna silencieusement René jusqu'à la grille et fixa longtemps sa silhouette qui se perdait vers les bois, à l'horizon.

Quand elle rentra, une lassitude infinie l'envahissait. Ce grand calme qui la prenait toute, c'était bien la fin de tout ce qu'elle avait aimé avant de rencontrer le devoir. Dans son âme ne subsistaient plus que les vertus tardives mûries au vent froid de la douleur et du sacrifice, ainsi que les fruits d'automne qu'elle achevait de cueillir aux murailles.

Dans la maison, la servante apportait la lampe ; le chien aboyait dans sa niche ; au loin, une charrette criait péniblement sur la route brune : cette mélancolie

des soirs à la campagne était toute la poésie qu'elle goûterait maintenant au crépuscule.

Alors, soudain, une bouffée d'orgueil la fit se redresser dans l'allée noyée d'ombre. La dure paix qu'elle avait conquise, elle l'avait imposée à l'adolescent élu de sa jeunesse ardente. Il lui avait enseigné, en la meurtrissant, la beauté du sacrifice; elle lui retournait l'austère leçon en l'aidant à s'évader d'elle-même. Elle était quitte envers lui; elle ne le contraignait à renoncer à elle qu'en lui donnant cette dernière preuve de son amour agonisant.

Que deviendrait-il à présent? Tué peut-être lui aussi, d'une balle aveugle, comme Jean. Cette double pensée la fit souffrir. Et parce qu'elle était seule, elle courba la tête et pleura sans savoir si elle s'attendrissait sur son veuvage ou sur la mort redoutée de Marsyl.



René se hâtait vers Châtenelles. Sa visite à Mathilde le délivrait. Une jeune allégresse gonflait son cœur; un désir exalté de vivre, de rêver d'avenir, multipliait ses forces... Il descendit de machine et marcha entre les buissons roux.

Il atteignait la route qui descend à la ville. Châtenelles s'étageait sous la coupole sombre du ciel, dominée par le squelette de son vieux château. Il s'arrêta un instant devant ce panorama qui ne quittait jamais sa mémoire.

« Ma jeunesse, est-ce toi qui penches vers la ville de ton enfance un front changé? Pourquoi te sens-tu si vivante ce soir, sinon parce que la dernière chaîne qui te rivait au passé fut brisée par la seule main qui pouvait te délivrer. »

Des souvenirs l'assiégeaient en foule: sa mère qui l'attendait et qu'il allait quitter demain; tous ces morts, et son père, et Larans, et ces innombrables blessés inconnus qu'il avait brancardés dans la boue, sous les obus. Il lui semblait que son allégresse était la récompense de son dévouement obscur pendant les longs mois des batailles, et que, à ses côtés, il sentait la présence des morts dont il avait aidé les agonies.

« Il y en a beaucoup, murmura-t-il, qui, comme moi, retrouveront leur route à travers le grand deuil national. »

Son cœur s'épanouissait dans une extraordinaire sécurité. Il se croyait capable de porter toutes les joies et toutes les immolations. Demain, il repartirait vers les combats sans gloire, confiné dans sa tâche de ramasseur de souffrances, vers la mort peut-être. Mais qu'importait la vie ? qu'importait la mort ? La vie n'avait pas sa raison d'être en elle-même ; il le savait par toutes ses expériences et tous les spectacles contemplés.

« J'ai vécu, puisque j'ai souffert et que je n'ai jamais refusé le labeur. »

Une ferveur religieuse l'exaltait. Son regard quittait la ville couchée dans l'ombre pour fixer le ciel que semblait lui désigner la tour solitaire, gigantesque main déchiquetée, levée vers les étoiles. Il se découvrit, désignant Châtenelles au Père invisible qui gouvernait ses jours :

« Mon Dieu ! il y a là toute ma vie, avec ses enthousiasmes, les souffrances que vous y avez mises. Ayez pitié de moi. Rassurez mon cœur contre ses souvenirs ; protégez-le contre les regrets défendus qui le visiteront encore. Qu'il garde désormais toutes ses énergies pour les tâches réparatrices qui seront dures. Le dernier mot qui doit finir toutes nos peines et commencer tous nos labeurs est le *Flat* qui sauva le monde dans le jardin de Gethsémani.

« Seigneur, pour la vie ou la mort, pour la tombe sans nom du champ de bataille ou la douce agonie récompensant le long effort des ans, pour la paix ou pour la guerre, que votre volonté soit faite ! »

FIN

Le prochain roman (n° 226) à paraître
dans la Collection "STELLA" :

M^{lle} d'Hervic, mécano

par

Manuel DORÉ

I

M^{me} d'Hervic à M^{me} Adrienne Lerièr

Chère Madame,

Votre aimable souci me touche et je vous suis obligée de craindre la fatigue pour la vieille femme que je suis ; mais une jeune fille de dix-sept ans — fût-elle bachelière — ne peut voyager seule, et j'irai chercher ma petite-fille.

Je vous remercie pour tous les bons soins que vous lui avez donnés depuis cinq ans, pour l'excellente éducation qu'elle a certainement reçue de vous et qui me la donnera formée à votre charmante ressemblance, c'est-à-dire douce, calme et sage — telle que je me souviens vous avoir vue jadis chez votre chère maman.

J'ai retenu une chambre à l'hôtel, ne vous dérangez donc en aucune manière et croyez bien, chère Madame, à mes sentiments les meilleurs.

M. D'HERVIC.

Deux belles mains blanches, fines et douces, un peu grasses, cachetèrent la lettre, et deux autres mains, rugueuses celles-là, déformées et dures, la glissèrent ensuite dans la boîte aux lettres d'un petit bourg proche de La Rochelle, le petit bourg d'Avtré, qui dort jour et nuit, si calme...

Deux jours après, la propriétaire des mains blanches, une vieille dame de noir vêtue, faisait péniblement l'escalade d'un wagon de première classe du train qui devait la conduire de La Rochelle à Paris.

Et les mains rugueuses, qui appartenaient à une brave et vieille servante à l'air revêché, tendaient une valise de cuir noir, aux coins usés, à laquelle elle donna maternellement, avec son châle, un suprême coup d'astiquage.

— Mon Dieu ! que les wagons sont donc hauts, aujourd'hui !

— Voici, Madame, le paquet de sandwiches pour le déjeuner...

Puis elle tendit encore trois petits flacons, préparés sans doute au dernier moment, dans l'ultime inquiétude.

— Voici de la teinture d'iode, de l'eau oxygénée et un peu d'huile d'olive...

— De l'huile d'olive?...

— Mais oui, pour les blessures et les brûlures. Il arrive tant d'accidents sur ces chemins de fer !

— Il n'arrivera rien du tout. Rempportez vos médicaments, Angéline, et soignez bien la ~~ma~~ ^{ma} ~~se~~ ^{se} ~~cou~~ ^{cou} et le ménage. N'oubliez pas de bien essuyer la potiche qui est sur le bahut du vestibule. Adieu.

Le train s'ébranla et la dame en noir, certainement moins brave qu'elle ne voulait le paraître et peu habituée aux voyages, se tint craintivement dans son coin, examinant avec une certaine défiance ses pacifiques voisins qui ne semblaient pas s'occuper d'elle — un monsieur quelconque, déjà absorbé par la lecture de son journal, un gamin dont le nez s'écrasait contre la vitre.

Pendant que défilait la noire banlieue de La Rochelle, elle rassembla ses bagages autour d'elle et se rassit, bien droite, avec un peu de raideur provinciale. Ses vêtements, malgré leur coupe assez gauche, étaient confortables; ils ne suivaient d'ailleurs que de très loin la mode.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

ditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

